

■ Février 2022

■ INJEPR-2022/07

Les « têtes de quartier »

Enquête sur des figures d'intellectualité
en milieux populaires

AKIM OUALHACI

■ chargé d'études et de recherche, INJEP

Les « têtes de quartier »
Enquête sur des figures d'intellectualité
en milieux populaires

Akim Oualhaci, chargé d'études et de recherche INJEP

Pour citer ce document

OUALHACI A, 2021, *Les « têtes de quartier »*. Enquête sur des figures d'intellectualité en milieux populaires, INJEP Notes & rapports/Rapport d'étude.

Sommaire

SYNTHÈSE	5
INTRODUCTION	11
Les figures d'intellectualité de quartiers populaires : des acteurs peu connus, une question peu étudiée	12
Les inégalités face aux savoirs et à la culture	12
Les « têtes de quartier » brouillent les frontières entre le savant et le populaire	13
Restituer la complexité des jeunesses des classes populaires urbaines	15
Des conditions d'émergence des « têtes de quartier »	15
Terrains, méthodes et sources	17
Une enquête par entretiens et observations	17
Présentation générale des enquêtés	18
1. LES « TÊTES DE QUARTIER » : DES TRAJECTOIRES DISSONANTES EN MILIEUX POPULAIRES	19
Des héritages familiaux et des ressources invisibilisés	19
Un rapport à la mobilité sociale et des ressources transmis aux têtes de quartier	21
Rôle clé des autres significatifs dans les trajectoires d'intellectualisation	24
Ni cas sociaux, ni prolos, ni intellos	29
2. DES RAPPORTS ATYPIQUES AU POLITIQUE ET A LA CULTURE	31
Un répertoire culturel cosmopolite tourné vers l'action	31
Le rap, style musical structurant pour les têtes de quartier et vecteur d'intellectualisation	37
La politisation des questions sociales en dehors des partis	40
L'expérience du racisme et des préjugés sur les quartiers populaires	44
3. ACQUERIR DES SAVOIRS HYBRIDES	51
Un rapport ambivalent à l'école	52
Acquérir des savoirs légitimes et être autodidacte	60
La culture scientifique	65
4. CIRCULATION DES SAVOIRS HYBRIDES ET RÔLE SOCIALISATEUR DES TÊTES DE QUARTIER	69
Les productions culturelles des têtes de quartier	69
Rôle socialisateur des têtes de quartier	75
Les espaces culturels et politiques locaux se transforment par les socialisations autour des têtes de quartier	87
Circulation locale et transnationale de modèles culturels	90
CONCLUSION	97
BIBLIOGRAPHIE	99

SYNTHÈSE

Les figures d'intellectualité de quartiers populaires : des acteurs peu connus, une question peu étudiée

Cette étude rend compte de l'intellectualité en milieu populaire à travers la figure des « têtes de quartier » pour qui la culture et les savoirs sont source d'inégalités mais aussi de ressources. Cette ambivalence et ces contradictions sont au cœur de cette étude qui vise à les éclairer.

En dépit des discours sur la démocratisation culturelle, les inégalités sociales face à la culture et aux savoirs restent d'actualité au sein de la société française et demeurent un enjeu public majeur dans la mesure où elles participent de la distribution des positions sociales, de l'orientation des destins sociaux et des rapports de pouvoir (Coulangeon, 2010 ; Donnat, 2010). La question de l'accès à la culture et de son acquisition est une dimension centrale du pouvoir social que possèdent, ou non, les individus, *a fortiori* lorsqu'il s'agit de la culture légitime, question qui se pose de manière aiguë pour les jeunes des quartiers populaires qui sont particulièrement exposés aux inégalités. Pour autant, la réalité des jeunesses populaires contemporaines face à la culture et aux savoirs n'est pas homogène et reste mal connue. Avec cette étude sur les figures d'intellectualité des jeunesses populaires urbaines, il s'agit de rendre compte des inégalités face à la culture et aux savoirs, d'un double point de vue : à la fois du point de vue de la reproduction des inégalités sociales et de la rupture, relative, avec cette reproduction.

Les « têtes de quartier » brouillent les frontières entre le savant et le populaire

Nous avons mené une enquête entre octobre 2018 et juin 2019, par entretiens approfondis et observations auprès de têtes de quartier appartenant majoritairement à la génération des 18-35 ans habitant différents quartiers en Île-de-France. La plupart des têtes de quartier ont été repérées et contactées par interconnaissance. Les têtes de quartier répondent à plusieurs caractéristiques sociales : faire partie des classes populaires, vivre dans un quartier populaire, avoir des activités ou productions culturelles, être investi·e professionnellement ou bénévolement à l'échelon local et reconnu·e pour cela. Aucune des figures d'intellectualité rencontrées dans cette enquête ne se reconnaît comme « intellectuel·le », témoignant de l'intériorisation d'une conception légitimiste de ce qu'est l'intellectualité et d'un sentiment d'illégitimité culturelle. Elles ont toutefois des pratiques et un rapport au monde véritablement intellectualisés. Un enquêté a écrit un livre à destination des jeunes des quartiers populaires, par exemple, mais il ne se perçoit pas comme un écrivain.

« Tête de quartier » est une notion sociologique élaborée pour cette étude, afin de dépasser la dichotomie savant/populaire (Grignon, Passeron 1989) et de désigner ces figures sociales qui échappent aux définitions légitimes et instituées de la culture. Elle permet d'éviter de catégoriser celles-ci en tant qu'intellectuels, catégorisation rejetée dans la plupart des cas, tout en leur reconnaissant une intellectualité, un ensemble de savoirs, une capacité réflexive, le tout ancré sur un territoire populaire urbain.

Les têtes de quartier sont des **adultes, plutôt jeunes** (entre 18 et 35 ans), **appartenant aux classes populaires**, qui possèdent relativement **peu de ressources économiques** et résident dans un **quartier**

relégué depuis leur enfance. Ces individus disposent d'un **vaste réseau d'interconnaissance**, sont fortement **investis dans le tissu social local** et reçoivent une **reconnaissance** des habitants pour leur investissement et pour leurs savoirs. Enfants de la massification scolaire (Merle, 2017), ils ont acquis des **savoirs** à l'école, mais aussi en autodidactes, dont ils font usage dans l'espace du quartier. Sans nécessairement adhérer à un parti politique ou un mouvement militant, ils peuvent constituer des **vecteurs de politisation et d'acculturation** auprès d'habitants. Leurs activités intellectuelles s'effectuent de manière relativement autonome par rapport aux institutions culturelles légitimes, mais s'exercent en lien avec le quartier, souvent dans un cadre professionnel ou associatif en tant qu'éducateur, animateur, programmeur culturel, artiste, voire entrepreneur.

Cette étude a visé par conséquent à comprendre à la fois des destins *a priori* improbables et des figures prééminentes de quartiers populaires urbains, les rôles, les investissements multiples, les formes de reconnaissance et les obstacles rencontrés par ces « têtes ». Elle permet de donner à voir : 1) des trajectoires dissonantes en milieux populaires ; 2) des rapports atypiques à la culture et au politique ; 3) une acquisition de savoirs hybrides ; et 4) une **reconnaissance locale** et les **usages sociaux de ces savoirs** dans le **quartier**.

1. Les « têtes de quartier » : des trajectoires dissonantes en milieux populaires

Des héritages familiaux et des ressources invisibilisés

Certes, au vu de leurs origines sociales, les têtes de quartier ne se sont pas vu transmettre de fortes ressources économiques, ni n'ont été socialisés à la culture légitime par leurs parents. La présente étude tend toutefois à montrer que c'est moins la culture légitime qu'un *rapport* à la culture que les parents des têtes de quartier ont des chances de transmettre à leurs enfants ainsi que certains éléments de la culture dite d'origine.

Chez ces intellectuels de première génération, on observe la transmission d'un petit capital culturel par la mère ou le père (Octobre, 2008), ou d'autres types de ressources puisées dans l'histoire culturelle et militante, la mémoire ouvrière, celle de l'immigration ou du groupe ethnoracial, l'ascétisme des parents, ou encore la culture religieuse, et un refus de la reproduction sociale ou du déclassement.

Au cours de la trajectoire des têtes de quartier, leurs parents ont souligné l'importance de l'école, de la réussite et ont investi le champ de la culture comme espace possible de mobilité sociale. Les parents ont essayé de favoriser chez leurs enfants l'éclosion de dispositions favorables à l'école et à la culture. Ces petits déplacements sociaux expliquent, en partie, la genèse de ces cas dissonants que représentent les têtes de quartier.

Un rapport à la mobilité sociale et des ressources transmis aux têtes de quartier

Les têtes de quartier se voient transmettre un rapport à la mobilité, une valorisation de l'école, et des ressources telles que des éléments de leur culture d'origine et de l'histoire familiale, notamment dans sa dimension migratoire. Aspirant à ne pas occuper des emplois d'ouvriers ou de salariés d'exécution, les têtes de quartier témoignent d'une volonté de sortir de leur condition sociale. En dépit de leur

méconnaissance du système scolaire et de ses règles, leurs parents tiennent l'école pour importante et l'ont fait savoir à leurs enfants. Un des enquêtés par exemple affirme que ses parents, son père en particulier, par leur éducation, lui ont transmis une disposition à respecter les règles, ou tout du moins à ne pas les transgresser.

2. Des rapports atypiques au politique et à la culture

Les jeunes, *a fortiori* ceux de milieux populaires, votent globalement peu, sont peu inscrits dans les partis politiques et sont très peu syndiqués (Braconnier, Dormagen, 2007 ; Lardeux, Tiberj, 2021). Les rapports concrets au politique des têtes de quartier et leur engagement se saisissent au croisement **des différentes scènes sociales, à l'échelle locale**, là où culture et politique s'imbriquent.

La politisation des questions sociales en dehors des partis

L'enquête montre que les têtes de quartier se mobilisent politiquement, mais en dehors des partis et des institutions politiques légitimes. Bien que leurs formes d'engagement varient sensiblement en intensité, elles sont engagées dans des luttes sectorielles autour de trois thèmes principaux, indissociables des conditions d'existence des jeunes racisés des quartiers populaires : la lutte contre les inégalités, la lutte contre le racisme, la promotion des quartiers populaires et de la mobilité sociale de leurs habitants.

Un répertoire culturel cosmopolite tourné vers l'action

Les têtes de quartier possèdent un répertoire culturel varié. Les ressources culturelles dont elles et ils disposent sont à la fois des atouts, mobilisables à l'échelle du quartier, parfois au-delà, et des handicaps, notamment face aux groupes sociaux favorisés ou à ceux qui frappent d'illégitimité ces ressources.

Les têtes de quartier se saisissent des héritages politiques familiaux, religieux, postcoloniaux. L'héritage culturel de certaines têtes de quartier constitue un projet fort de la part des parents. Une enquêtée explique comment ces derniers ont promu auprès d'elle la culture marocaine et la religion musulmane totalement stigmatisées à leurs yeux dans la société française, tout en disant peu de choses sur les quartiers populaires ou sur leur histoire migratoire, malgré leur engagement en la matière, lui-même lié à cette histoire migratoire. Pour plusieurs enquêtés, la religion apparaît comme une ressource et comme le vecteur d'une capacité d'agir.

La diffusion des formes culturelles et de politisation alternatives auxquelles les têtes de quartier ont été socialisées au cours de leur trajectoire, accentuée par la révolution numérique (Gombault, 2011 ; Pasquier, 2018), joue un rôle socialisateur dans leurs trajectoires sociales et leurs rapports au politique et à la culture. Dans le cadre de leur investissement dans le quartier, des enquêtés utilisent la langue de leurs parents pour communiquer avec des habitants qui ne maîtrisent pas le français et les aider dans certaines démarches administratives par exemple.

L'hybridation des différents héritages et formes culturels caractérise les formes d'intellectualité en milieux populaires.

3. Acquérir des savoirs hybrides

L'étude des têtes de quartier souligne l'hétérogénéité des classes populaires, dont certains membres ne disposent pas uniquement d'un goût pour *une* culture populaire, mais également d'un goût pour la culture savante ou des éléments de la culture légitime. Les têtes de quartier n'ont pas un parcours scolaire d'excellence. Mais pour elles, les processus d'acquisition de savoirs ne se réduisent pas à l'institution scolaire et se font également en dehors de celle-ci, dans un cadre formel ou non formel, souvent en autodidactes, produisant un type alternatif d'intellectualité par d'autres moyens que ceux de l'excellence scolaire.

La plupart des têtes de quartier de l'enquête ont fait état de lectures d'ouvrages, qui appartiennent très souvent au répertoire de la culture légitime et qui sont fréquemment prescrits par des tiers, par exemple une bibliothécaire (Evans, 2014).

En plus de lectures d'ouvrages appartenant au répertoire de la culture légitime, souvent prescrits par l'école, une enquêtée a par exemple lu d'autres ouvrages d'écrivains arabes de langue française, comme Tahar Ben Jelloun ou Amin Maalouf.

Les têtes de quartier acquièrent des savoirs en dehors d'un cadre formel ou institutionnel, mais également des savoir-faire, culturels, artistiques, scientifiques qu'elles mettent au service des habitants de leur quartier.

4. Circulation des savoirs hybrides et rôle socialisateur des têtes de quartier

Les têtes de quartier **mobilisent** les différents types de **ressources** dont elles disposent de manière **différenciée dans les interactions** et les **sociabilités** locales, selon les différents types de scènes sociales (culturelle, sportive, politique, etc.). De par leurs ressources culturelles et leur volonté de diffuser des savoirs et de socialiser les jeunes, les têtes de quartier constituent des **vecteurs d'acculturation**, tant à une culture populaire qu'à certains aspects de la culture légitime, et **de politisation** dans le quartier.

L'influence des têtes de quartier

Les têtes de quartier jouissent d'un prestige local fondé sur la reconnaissance, parfois ambivalente, qu'elles obtiennent des habitants, les jeunes plus particulièrement, comme des sachants et des personnes ressources. Leur influence sur les jeunes tient pour beaucoup au fait qu'elles sont issues du même quartier, qu'elles ont eu des trajectoires très similaires et qu'elles ont par conséquent tout un ensemble de propriétés sociales en commun ainsi qu'une connaissance très fine des publics jeunes du quartier. Ainsi l'un des enquêtés a écrit un livre qui s'enracine dans son expérience du monde social, à l'échelle de son quartier, et il s'arrime à une volonté de transmettre et d'aider les autres, les jeunes en particulier, en les incitant à éviter la délinquance en modifiant leurs représentations, qui sont très structurées par la vie du quartier et ses codes, et en leur montrant que d'autres voies sont possibles.

Les savoirs hybrides et les compétences mobilisés par les têtes de quartier servent de ressort à leur engagement en direction des jeunes, dans le cadre associatif notamment, et de support à leurs actions. Un des enquêtés a été repéré par la responsable de l'association dans laquelle il est désormais

animateur parce qu'elle percevait son côté « intello » et ce qu'il pouvait apporter aux jeunes du quartier.

Aujourd'hui, dans le cadre de l'association qu'il a créée, un des enquêtés socialise les jeunes de son quartier aux savoirs scientifiques et les sensibilise aux questions environnementales. Il organise des ateliers autour de ces questions et met en place des projets de voyages à l'étranger dans une logique de solidarité avec les populations des pays du Sud.

Les têtes de quartier se sont acculturées à des normes et des pratiques dans leur milieu social d'origine et leur quartier, mais aussi auprès d'autres groupes sociaux aux normes et pratiques différentes des leurs. Dans le cadre des activités en lien avec les jeunes de leur quartier qu'elles impulsent ou encadrent, les têtes de quartier initient une circulation des savoirs et incitent les jeunes, d'une part, à circuler en dehors de leur groupe social afin d'être confrontés à d'autres normes et pratiques, et, d'autre part, à se réapproprier leur propre histoire, celle de leurs parents, et plus largement celle des quartiers populaires et de l'immigration.

Les espaces culturels et politiques locaux se transforment par l'action des têtes de quartier

Par leurs actions dans le quartier et leurs productions culturelles, les têtes de quartier participent **aux transformations des espaces culturels et politiques des quartiers populaires**. Les transformations de la ville et, plus particulièrement, le processus de gentrification à l'œuvre dans certains quartiers génère des inégalités socio-économiques (Clerval, 2013). En matière de culture, le regain d'activités organisées par et pour les publics favorisés plus que d'inclure les populations défavorisées les maintient à distance et par conséquent creuse les inégalités, comme l'ont souligné plusieurs enquêtés.

Les productions culturelles et les actions, à l'échelle locale, des têtes de quartier induisent des transformations de l'espace local en incitant, par effet de socialisation, les jeunes à prendre conscience des inégalités sociales et à faire émerger leurs propres productions culturelles, voire leur propre projet entrepreneurial.

Conclusion

Plutôt que des figures exemplaires et méritantes de la réussite, les têtes de quartier apparaissent plutôt comme des révélateurs de la persistance des inégalités, notamment face à la culture. Une difficulté qu'elles rencontrent réside dans le fait qu'elles se trouvent à la croisée de plusieurs mondes sociaux, tiraillés entre l'appartenance et la fidélité aux groupes populaires, au quartier, au groupe de pairs (Pasquier, 2005), et une acculturation à la culture légitime, un rapprochement vers les groupes sociaux et les espaces plus légitimes. Mais c'est également ce qui constitue pour elles une ressource et un ressort d'engagement et de socialisation auprès des jeunes populaires et de lutte contre les inégalités.

Les têtes de quartier renvoient à deux questions importantes : d'une part, ces figures sociales, très peu connues, représentent un enjeu de connaissance sociologique ; d'autre part, elles pourraient constituer un enjeu pour l'action publique. Depuis les années 1980, les politiques publiques en matière de culture (Poirrier, 1996) et en direction des jeunes des quartiers populaires urbains, notamment dans le cadre de la politique de la ville, ont été pour le moins ambivalentes. S'appuyant sur des projets à court terme,

peu financés et peu soutenu par les institutions et collectivités territoriales, elles ont réduit la culture à de la consommation et ont pour partie été utilisées afin de pacifier les quartiers populaires perçus comme un concentré de problèmes sociaux. N'échappant pas à la décentralisation, associée à la politique de la ville, la culture a été mobilisée pour lutter contre la ségrégation urbaine et favoriser le « Développement social des quartiers » (Auclair, 2006). Paradoxalement, les phénomènes de ségrégation et les inégalités culturelles ont été exacerbés. L'étude des têtes de quartier montre que, malgré les vagues de massification scolaire et les politiques de démocratisation culturelle, les inégalités face à la culture et aux savoirs continuent à toucher les jeunes des classes populaires et à les différencier. Œuvrant à revaloriser les représentations des quartiers populaires et de leurs habitants par l'action culturelle, les têtes de quartier posent la question de la reconnaissance institutionnelle des savoirs hybrides acquis et transmis par celles-ci, et de la reconnaissance des cultures populaires.

Introduction

En dépit des discours sur la démocratisation culturelle, « les écarts entre les cadres supérieurs et les ouvriers sont restés globalement stables » écrit Olivier Donnat (2011, p. 29) sans « oublier que la part des premiers dans la société française a doublé depuis le début des années 1970 pendant que celle des seconds déclinait ». C'est dire si les inégalités sociales face à la culture et aux savoirs restent d'actualité au sein de la société française et demeurent un enjeu public majeur dans la mesure où elles participent de la distribution des positions sociales, de l'orientation des destins sociaux et des rapports de pouvoir.

Les études sur les pratiques culturelles montrent que les enjeux de connaissance ne portent pas tant sur l'opposition entre culture légitime d'un côté et cultures populaires de l'autre que sur les reconfigurations des formes culturelles et leur circulation. Particulièrement concernés par ces mutations, les jeunes âgés de 15 à 30 ans sont plus nombreux que le reste de la population à avoir une pratique culturelle ou artistique en amateur et des sorties culturelles. Ces pratiques ne cessent de s'amplifier depuis les années 1980 (Donnat, 2009). Ce constat s'explique par des transformations structurelles à l'échelle de la société française : massification scolaire, massification de l'accès aux pratiques et aux consommations culturelles, offre culturelle diversifiée... Néanmoins, les jeunes peu diplômés ou au chômage ont moins de pratiques culturelles et accèdent moins aux consommations et sorties culturelles, souvent trop coûteuses pour eux, que les jeunes plus diplômés et favorisés. De plus, les filles sont davantage investies dans les pratiques plus légitimes que les garçons : fréquentation des bibliothèques, pratiques amateurs (Octobre, 2008b).

Dès lors, l'univers culturel et artistique constitue un espace privilégié de socialisation et de construction des identités pour les jeunes, qui crée des liens affinitaires. Plutôt que d'une culture des jeunes homogénéisée, mieux vaut cependant parler de cultures juvéniles (Donnat, 2011 ; Faure, Garcia, 2005 ; Pasquier, 2005), mêlant formes traditionnelles (musiques, films, séries télé, livres ou bandes dessinées) et formes numériques (film ou musique en *streaming*, jeux vidéo en ligne, lecture d'articles en ligne), afin de rendre compte plus finement de la diversité des pratiques et des rapports différenciés à la culture selon les groupes sociaux ainsi que des ressources dont ceux-ci disposent.

Les données statistiques nous informent sur les grandes tendances liées au rapport à la culture des jeunes et plus généralement sur les écarts entre classes populaires et classes moyennes et supérieures, notamment en termes de fréquentation des équipements culturels ainsi que de pratiques et consommations culturelles (Coulangeon, 2011). En dépit de l'augmentation du temps libre des classes populaires, les inégalités et les écarts en matière de culture par rapport aux classes supérieures persistent. Néanmoins, ces statistiques en disent moins sur ce que font concrètement les classes populaires, encore moins sur les situations de dissonance culturelle, et *a fortiori* sur les processus d'intellectualisation des jeunes de quartiers populaires, avec en toile de fond la complexité de la stratification sociale et des inégalités face à la culture, d'autant plus qu'elles sont souvent produites en s'appuyant sur une approche légitimiste de la culture, qui laisse dans l'ombre les pratiques populaires. Ces biais de la statistique peuvent laisser croire que les classes populaires ont un rapport à la culture par défaut, caractérisé par le manque. Or l'approche qualitative montre autre chose. C'est ainsi l'objectif de cette étude que de rendre visible le rapport à la culture des classes populaires, des formes émergentes et hybrides du capital culturel des jeunes plus particulièrement, et de donner de ces derniers un portrait détaillé.

Les figures d'intellectualité de quartiers populaires : des acteurs peu connus, une question peu étudiée

Les inégalités face aux savoirs et à la culture

En étudiant les figures d'intellectualité des jeunes populaires urbaines, il s'agit de rendre compte des inégalités face à la culture et aux savoirs, d'un double point de vue : à la fois du point de vue de la reproduction sociale des inégalités et de la rupture, relative, avec cette reproduction sociale. La question de l'accès à une culture et de son acquisition est, particulièrement en France, une dimension centrale du pouvoir social que possèdent, ou non, les individus, *a fortiori* lorsqu'il s'agit de la culture légitime. Cette question se pose de manière aiguë pour les jeunes des quartiers populaires, qu'on assimile souvent à des « racailles », en échec scolaire, dépourvues de réelles compétences cognitives, de savoirs et de culture, adeptes d'une déviance ou d'un hédonisme de tous les instants. Pour autant, la réalité des jeunes populaires contemporaines face à la culture et aux savoirs n'est pas si homogène et caricaturale.

En France, la culture est appréhendée et promue comme un bien public, qui doit être accessible à tous. L'État met ainsi en œuvre des politiques de démocratisation de la culture visant à favoriser un égal accès à la culture pour le plus grand nombre. Malgré cette volonté affichée d'universaliser l'accès à la culture, des inégalités face à la culture et aux savoirs demeurent et participent grandement de la stratification sociale de la société française. Les jeunes sont particulièrement concernés par cette question, celles et ceux issus des quartiers populaires encore davantage. L'enquête qui suit éclaire ainsi les inégalités face à la culture et aux savoirs, mais également les différenciations au sein même des jeunes populaires. La culture et les savoirs sont, pour les jeunes des classes populaires, source d'inégalité, mais aussi vivier de ressources. C'est cette ambivalence et ces contradictions apparentes que cette enquête vise également à éclairer.

Les inégalités entre les quartiers populaires et les autres ne cessent de croître⁴. Critiquée, mais sans cesse reconduite, représentant toujours moins de 1 % du budget de l'État, la politique de la ville cadre l'action publique en direction des quartiers populaires depuis près de quarante ans. La statistique publique tend à homogénéiser les quartiers populaires en « quartiers prioritaires », masquant la diversité des contextes et des situations. Les catégories de l'action publique utilisées pour penser les « problèmes » sociaux liés aux quartiers populaires et les solutions n'ont cessé de se transformer tout en restant hantées par la peur de l'anomie et de la délinquance et par conséquent par la promotion du « lien social » et de la lutte contre l'exclusion (Tissot, 2007). De plus, la « participation » des habitants est encouragée, à travers notamment les « conseils citoyens ». Depuis 2014, la politique de la ville est formalisée dans un document, le contrat de ville, et se déploie autour de quatre axes principaux : la cohésion sociale (éducation prioritaire, insertion, sécurité) ; les interventions sur le cadre de vie et le renouvellement urbain ; le développement économique et l'emploi. La spatialisation des problèmes sociaux va ici de pair avec la spatialisation de l'action publique (Tissot, Poupeau, 2005). Ainsi, les « têtes de quartier » telles que nous les définissons sociologiquement, à savoir des acteurs sociaux de milieux populaires, racisés, qui vivent dans des quartiers populaires urbains et qui se sont intellectualisés de manière *a priori* improbable, passent sous les radars de l'action publique.

⁴ Voir le rapport de l'Observatoire national de la politique de la ville (ONPV), 2020 ([en ligne](#)).

Les « têtes de quartier » brouillent les frontières entre le savant et le populaire

Alors que les publics traditionnels de la culture savante ont tendance à moins adhérer à celle-ci, le cas des têtes de quartier pose question. On a coutume d'opposer « savant » et « populaire », au point de rendre impensables les formes d'articulation et surtout les formes d'hybridation entre ces deux catégories. Or il a bien existé, et il existe toujours, des figures savantes populaires s'inscrivant dans l'histoire longue (Darnton, 1983 ; Higbie, 2019), du « prolétaire intellectuel » (Charle, 1990), à l'« intellectuel organique » chez Antonio Gramsci, ou à l'« intellectuel spécifique » chez Michel Foucault, en passant par l'« intellectuel prolétaroïde » chez Max Weber (1995). Si la figure convenue du « savant » et celle du « jeune de banlieue » ont en commun d'être d'abord représentées au masculin, en revanche, l'âge, le rapport à la culture légitime et à la langue, les manières d'être, la position sociale et l'appartenance ethnoraciale tendent à les opposer radicalement. Cette représentation commune empêche d'imaginer que des jeunes des deux sexes, racisés, vivant dans des quartiers périphériques, puissent incarner des figures d'intellectualité. Pourtant ces jeunes existent et la sociologie française en a peu fait cas : la mise en regard classique entre « le savant et le populaire », qui donne notamment son titre au célèbre ouvrage de Claude Grignon et Jean-Claude Passeron (1989) formulant les écueils auxquels s'expose « le savant » lorsqu'il enquête sur « le populaire », a contribué à les constituer en deux pôles antagonistes. On observe ainsi un angle mort dans le renouvellement des recherches sur les intellectuels, d'une part, et sur les classes populaires, d'autre part (Charle, 1990 ; Charle, Jeanpierre, 2016 ; Schwartz, 2002 ; Siblot *et al.*, 2015). Ces recherches se sont centrées sur l'histoire des idées ou la biographie des intellectuels légitimes, sur les groupes les plus institués au sein des classes populaires (Mischi, 2010), laissant dans l'ombre la complexité des articulations entre savant et populaire, des modes de politisation en lisière de l'espace politique institutionnel, des formes d'acquisition de savoirs légitimes et de production de savoirs indigènes, ou encore des processus de légitimation de ces figures sociales. Cette enquête, tout en traitant de questions classiques sur la reproduction et la mobilité sociales, vise à dépasser deux oppositions : d'une part, celle entre un rapport « profane » et un rapport « expert » au politique ; d'autre part, celle entre « le savant » et « le populaire ».

Par « **savant** », on entend ici les contenus de savoirs certifiés par des institutions légitimes (école, université, partis politiques), les savoirs non certifiés, acquis hors institutions légitimes (autodidaxie), et les styles d'appropriations de savoirs (une systématisation du savoir alliée à des pratiques de lecture et d'écriture, d'intellectualisation). « **Populaire** » renvoie ici à des groupes ayant une position dominée dans l'espace social et éloignés de la culture légitime. Si une grande partie des recherches en sociologie de la culture tiennent pour antagonistes le savant et le populaire, cette étude entend déplacer la focale sur **les rapports des jeunes de quartiers populaires à la culture et au politique**, deux aspects essentiels, et parfois complémentaires, de leur existence sociale. L'objectif principal de cette enquête est de saisir les conditions et modalités de la construction et de la circulation **des formes savantes de la culture populaire**, à travers notamment cette figure des « têtes de quartier ».

Aucune institution ne désigne les têtes de quartier comme « intellectuels ». Aucune des têtes de quartier rencontrées dans cette enquête ne se définit non plus ou ne s'est reconnue pleinement dans

le vocable d'« intellectuel ». Par exemple, Luc², 34 ans, a écrit un livre à destination des jeunes des quartiers populaires, mais il ne se perçoit pas comme un écrivain.

« Parce que moi, c'est ce que je leur explique, quand je vais les voir [les jeunes]. Je leur dis toujours : "Je ne suis pas écrivain. J'ai écrit un livre." Pour moi, l'écrivain, c'est quelqu'un qui va écrire pour les autres, pour les divertir. Je leur dis : "Moi, je ne suis pas écrivain, mais j'ai écrit un livre." Et je leur explique : en français, j'avais la moyenne, mais je n'étais pas premier de la classe en français, je n'avais pas des super notes en rédaction. En orthographe, je fais beaucoup de fautes. » (Luc, 34 ans, animateur en maison de jeunes.)

On entend désigner, par « tête de quartier », une construction sociologique pour dépasser la dichotomie savant/populaire et désigner ces figures sociales qui échappent aux définitions légitimes et instituées de la culture – on reviendra plus en détail sur cette définition. Elle permet d'éviter de catégoriser celles-ci en tant qu'intellectuels, catégorisation rejetée dans la plupart des cas, tout en leur reconnaissant une intellectualité, un ensemble de savoirs, une capacité réflexive, le tout ancré et socialisé sur un territoire populaire. Cette notion, telle qu'elle a été construite pour cette étude, interroge la notion même d'intellectuel dont l'acception dominante ne suffit pas à couvrir l'ensemble des formes d'intellectualité, *a fortiori* lorsque celles-ci prennent naissance en milieux populaires. Elle permet de ne pas faire d'excès de vitesse en légitimité, et de ne pas non plus nier ou invisibiliser les ressources, les savoirs et la réflexivité de certains membres des classes populaires et minorités ethnoraciales, ces deux dimensions se recoupant souvent. Prendre au sérieux la notion de « tête de quartier » vise ainsi à constituer en objet sociologique, pour mieux les étudier, les processus d'intellectualisation en milieu populaire et, à travers eux, les rapports à la culture et au politique des classes populaires contemporaines, en tenant compte des variations entrecroisées de sexe, ethnoraciales et de classe. Forts de leurs réseaux d'interconnaissance, de leurs savoirs hybrides et d'un fort capital d'autochtonie (Retière, 2003 ; Renahy, 2010), associés à un ethos populaire, mais pris dans la double contrainte de s'extraire de la domination de classe et ethnoraciale tout en maintenant un processus d'identification propre, les « têtes de quartier » brouillent les **frontières entre le savant et le populaire**. Nous préférons ici la notion de têtes de quartier à celle de « transfuge » ou « transclasse » (Jaquet 2014), car celles-ci, signifiant davantage la mobilité ascendante d'une classe sociale à une autre, ne rendent pas spécifiquement compte de l'intellectualité des têtes de quartier, et excluent la dimension ethno-raciale des rapports sociaux alors que celle-ci est essentielle à prendre compte pour comprendre les figures d'intellectualité de quartiers populaires. Des travaux ont caractérisé le rapport des transfuges et des autodidactes d'origine populaire d'une manière pathologisante : « névrose de classe », « traître de classe », « déclassé », « clivé », « écartelé », « miraculé » (Gaulejac, 1999 ; Hoggart, 1970 et 1991 ; Jaquet, 2014). De nombreux témoignages de transfuges évoquent le sentiment de honte qu'ils finissent par éprouver (Eribon, 2009 ; Ernaux, 1997). Plus récemment, les discours à propos des transfuges ont eu tendance à romantiser ces figures, faisant écran notamment aux inégalités sociales face à la culture.

² Afin de garantir l'anonymat des enquêtés, les noms de personnes, de lieux et de certaines structures ont été modifiés.

Restituer la complexité des jeunesses des classes populaires urbaines

Ces *outsiders* du champ intellectuel ayant déjoué certaines déterminations liées à leur origine sociale et ethnoraciale entretiennent des sociabilités fondées sur une **autorité charismatique**, telle que la définit Max Weber (1995), reposant sur des qualités et **ressources rares, reconnues par les gens du quartier**. Comment ce **charisme cultivé** a-t-il été construit et comment agit-il sur le public local qui en reconnaît la valeur de manière différenciée selon les groupes d'appartenance et les scènes sociales ?

C'est majoritairement l'institution scolaire qui se charge de repérer et de sélectionner les plus « méritants » des jeunes des classes populaires. Malgré l'importance de l'institution scolaire dans les trajectoires des jeunes des quartiers populaires, il ne s'agissait pas dans cette enquête de partir de l'espace scolaire pour comprendre ces « têtes de quartier », mais plutôt de partir de ces dernières afin d'interroger leur rapport à l'école, aux savoirs, au politique et à la culture, et donc d'éclairer les processus sociaux menant à la reproduction, voire au creusement des inégalités sociales. Notre corpus en témoigne, les enquêtés sont passés par la massification scolaire et ont acquis des diplômes (Poullaouec, 2010). Sachant que les filles des classes populaires réussissent mieux que les garçons à l'école (Baudelot, Establet, 1992), une attention particulière a été portée au rôle que jouent les rapports sociaux de sexe dans la constitution des « têtes de quartier » en comparant les formes de masculinité cultivée et les formes d'intellectualité féminine. Les figures d'intellectualité populaire féminines sont-elles, comme les autres filles des classes populaires en France, incitées à faire valoir leur supposé dévouement aux autres autant sur le marché du travail dans des emplois de prise en charge des personnes dépendantes (Avril, 2014 ; Skeggs, 2015), que dans le domaine culturel et politique ?

Des conditions d'émergence des « têtes de quartier »

Dans cette recherche, nous avons cherché à saisir comment des jeunes et jeunes adultes, âgés essentiellement de 18 à 35 ans, de milieux populaires, développent une intellectualité, niée ou peu reconnue, et comment elles et ils en font un usage à l'échelle de leur quartier, parfois au-delà. D'où viennent les savoirs de ces **figures intellectuelles de première génération** et leur investissement dans leur quartier d'origine qu'ils auraient éventuellement pu quitter ? Comment s'incarnent-ils dans un réseau de sociabilité à l'échelle du quartier ? Quel rôle socialisateur y jouent-ils ? L'énigme, ici, tient autant à l'**investissement intellectuel** qu'au **maintien dans le quartier malgré des ressources**, notamment culturelles, **pour en partir** et favoriser ainsi **une ascension sociale**. Cette enquête interroge le rôle du capital d'autochtonie (Retière, 2003) ainsi que celui des différentes formes de ressources dont les têtes de quartier disposent et qu'elles mettent en jeu sur les scènes sociales locales. Qu'est-ce qui change lorsque l'intellectualité est pensée **non plus à partir de ses figures légitimes et du champ académique mais à partir du quartier**, de ses organisations (associations, lieux de sociabilités et de culte) et ses sociabilités, avec les têtes de quartier ?

LA GÉNÉRATION PRÉCÉDENTE, MOINS DIPLÔMÉE, PLUS AUTODIDACTE : DJAMEL, UN ÉCRIVAIN IMPROBABLE

Djamel, 48 ans, habite un quartier populaire d'Île-de-France. Il a écrit plusieurs livres qui s'inspirent de la vie de la jeunesse de banlieue et qui ont été très bien accueillis par les jeunes de quartiers populaires. Il dirige un atelier d'écriture dans sa commune. Il est reconnu par des acteurs des champs culturel, associatif et militant locaux. Cette reconnaissance par des acteurs de ces différents espaces sociaux constitue un aspect central des figures

d'intellectuel·le·s de quartier populaire. Sa double casquette de boxeur et de spécialiste des « cultures urbaines » lui confère à la fois un **charisme viril** et un **charisme cultivé** lui permettant d'obtenir une **reconnaissance** grandissante de la part des jeunes **des communes populaires avoisinantes**, mais très peu à l'extérieur du quartier. Il incarne la génération d'intellectuels de quartier antérieure à celle étudiée dans cette enquête, moins diplômés, plus autodidactes.

L'un des axes de cette étude vise ainsi à analyser le rôle joué par le milieu associatif local, culturel et politique (Hamidi, 2006 ; Talpin, 2015) dans la production de figures d'intellectualité populaire. Les politiques de jeunesse, qu'elles relèvent des secteurs de l'éducation (Merle, 2009), de la culture, de la santé, de l'insertion sur le marché du travail ou de la participation des jeunes, sont très contrastées selon les territoires (Labadie, 2007), fragiles, peu efficaces, peu valorisantes, voire stigmatisantes pour les jeunes qui sont souvent érigés en « problème social », en particulier ceux issus des quartiers populaires et racisés. Les politiques de jeunesse répondent très peu aux difficultés sociales que rencontrent les jeunes et ne leur permettent pas vraiment d'acquérir une pleine autonomie (Loncle, 2013). C'est dans ce contexte systémique que l'on peut mieux comprendre comment les têtes de quartier acquièrent des savoirs et des compétences en partie en autodidactes, et comment ils s'engagent dans des formes de politisation en dehors des partis politiques classiques et à l'échelle de leur quartier. Dans les quartiers populaires d'Île-de-France, terrains de cette enquête, les associations jouent un rôle particulièrement important dans l'action publique de prise en charge de la jeunesse. C'est donc un cadre d'engagement et d'action qui reste très présent pour les jeunes.

Les intellectuels ouvriers ne possédaient pas ou peu de titres scolaires, travaillaient à l'usine, militaient pour beaucoup au Parti communiste ou dans un syndicat (Durand, 2006). Leur valeur politique se mesurait souvent à l'« obéissance » et à la remise de soi au Parti (Retière, 1994 ; Matonti, 2005). Ils avaient acquis des savoirs culturels en autodidactes ou par le biais d'autres intellectuels et percevaient le monde social à travers une grille de lecture marxiste des rapports sociaux, en l'occurrence de lutte des classes (Pudal, 2009, p. 112-130). Néanmoins, la crise du Parti communiste depuis les années 1980 et la clôture de l'univers politique ont bouleversé la politisation des classes populaires (Mischi, 2014). Elle est probablement l'une des causes du recentrement sur le quartier, les militants des quartiers ayant été délaissés, voire exclus par les partis et syndicats (Masclat, 2003). Ce passage des intellectuels « ouvriers » aux intellectuels « de quartier » aurait entre autres effets le renouvellement des figures d'intellectualité populaire dans le quartier. La présente étude prend précisément ce phénomène comme un **observatoire privilégié des transformations contemporaines des classes et des cultures populaires** et de leurs ancrages au moins symboliques non plus dans l'usine, lieu de l'exploitation et des résistances au travail, mais désormais dans le quartier, tout à la fois lieu de la relégation spatiale et de socialisations multiples et intenses.

Cette première délimitation permet de définir les têtes de quartier comme des **adultes, plutôt jeunes** (entre 18 et 35 ans), **d'origine populaire**, qui possèdent relativement **peu de ressources économiques** et résident dans un **quartier relégué** depuis leur enfance. À cela s'ajoutent deux caractéristiques : ces individus disposent d'un **vaste réseau d'interconnaissance**, sont fortement **investis dans le tissu social local** et reçoivent une **reconnaissance** de la part des habitants à la fois pour leur investissement et pour leurs savoirs incarnés. Un critère crucial qui permet de définir les têtes de quartier est ainsi la **légitimité** qu'ils ont acquise dans le quartier et celle qu'ils n'obtiennent pas nécessairement en dehors. Enfants de la massification scolaire, ils ont acquis des **savoirs** à l'école, mais aussi en autodidactes, dont ils se servent

dans l'espace du quartier. Sans nécessairement adhérer à un parti politique ou un mouvement militant, ils possèdent des compétences qui orientent certaines de leurs pratiques dans le quartier, à travers lesquelles ils peuvent se transformer en **vecteurs de politisation et d'acculturation** d'acteurs locaux. On observe un décalage entre leurs ressources scolaires, leurs aspirations professionnelles et leur situation professionnelle réelle (Beaud, 2002). Leurs activités intellectuelles s'effectuent de manière relativement autonome par rapport aux institutions culturelles légitimes hors quartier, mais s'exercent en lien avec le quartier, souvent dans un cadre professionnel ou associatif en tant que : éducateur, animateur, programmateur culturel, artiste, voire, et ce de plus en plus, entrepreneur.

Cette recherche vise par conséquent à comprendre à la fois des destins improbables et des figures prééminentes des quartiers étudiés, les rôles, les investissements multiples, les sollicitations, les formes de reconnaissance et les obstacles rencontrés par ces « têtes ». Elle permet de donner à voir les **modalités concrètes d'intellectualisation de ces figures paradoxales**, les **formes de charisme cultivé** et de **reconnaissance locale** et les **usages sociaux de leurs savoirs** en rapport avec les **différentes scènes sociales du quartier**.

Terrains, méthodes et sources

Une enquête par entretiens et observations

À cette fin, **les méthodes qualitatives** sont les plus appropriées. Au vu de l'invisibilisation des figures d'intellectualité populaire comme des caractéristiques réunies pour définir les têtes de quartier, il est très difficile de quantifier ces figures sociales, voire de les repérer, raison pour laquelle l'approche qualitative est à privilégier. Pour saisir toute la complexité des rapports sociaux qui structurent la trajectoire, les pratiques et les sociabilités des têtes de quartier au sein de leurs univers de vie, nous avons mené une enquête entre octobre 2018 et juin 2019, par entretiens et observations auprès de têtes de quartier appartenant majoritairement à la génération des 18-35 ans habitant différents quartiers en Île-de-France. Nous avons mené **13 entretiens approfondis** avec les acteurs concernés portant sur leur trajectoire biographique, leur rapport à la culture et au politique et leurs pratiques culturelles, et des observations autour d'activités culturelles organisées par les enquêtés ou auxquelles ceux-ci ont participé. La plupart des têtes de quartier ont été repérées et contactées par interconnaissance. Les têtes de quartier répondent à plusieurs caractéristiques sociales homogènes à la définition proposée plus haut : faire partie des classes populaires, vivre dans un quartier populaire, avoir des activités ou productions culturelles, être investi-e professionnellement ou bénévolement à l'échelon local et reconnu-e pour cela. Le repérage des enquêtés a été effectué selon deux modalités principales :

- 1) J'ai identifié, sur des terrains connus, des acteurs correspondant à ce que recoupe la figure sociale de tête de quartier telle que définie ici.
- 2) J'ai présenté mon enquête à des personnes de mon réseau d'interconnaissance investies dans le tissu associatif, dans le champ culturel ou plus simplement résidant en quartiers populaires, en leur demandant si elles pouvaient identifier des acteurs correspondant à une description simplifiée que je leur faisais de cette figure sociale. J'ai pu ainsi constituer une partie du corpus de départ, retenant ou au contraire éliminant les personnes suggérées par rapport aux critères définitionnels des têtes de quartier listés ci-après.

Le corpus d'enquêtés s'est constitué à partir des critères suivants :

- appartenir aux classes populaires ;
- résider, éventuellement depuis l'enfance, dans un quartier populaire ;
- posséder des savoirs certifiés ainsi que des savoirs autodidactes ;
- mobiliser ces savoirs et s'investir à l'échelle du quartier et en direction de publics populaires ;
- être reconnu pour ses savoirs et ses actions localement.

Présentation générale des enquêtés

Nom	Âge	Diplôme	Activité principale	Profession des parents	Fratrie
Luc	34 ans	Licence en sciences de l'éducation	Animateur de maison de jeunes	Mère : agent d'entretien ; Père : au chômage	2 sœurs (38 ans, 36 ans), 1 frère (32 ans)
Samuel	23 ans	Bac ES	Étudiant en alternance au Centre de formation et de perfectionnement des journalistes (CFPJ)	Mère : hôtesse de l'air ; Père : employé chez Orange	4 sœurs (19, 13, 11 et 8 ans)
Youssef	33 ans	Bac technique	Éducateur spécialisé	Mère : femme de ménage ; Père : ouvrier travaux publics	8 frères (31, 29, 27, 25, 22, 20, 18 et 13 ans), 1 sœur (15 ans)
Joyce	18 ans	Bac ES	Étudiante en L1 sociologie	Mère : employée de mairie ; père : cuisinier au CROUS	2 frères (21 ans, 15 ans)
Assia	27 ans	École de commerce	Sans emploi	Mère : directrice d'un centre social ; Père : professeur de maths	1 frère de 23 ans
Zakaria	26 ans	Master 1 histoire	Animateur associatif (temps partiel), employé de rayon en supermarché (temps partiel)	Mère : aide-soignante ; Père : imam	
Djibril	30 ans	Master maintenance qualité, sécurité, environnement	Sapeur-pompier	Mère : femme de ménage, Père : plongeur (restauration)	2 sœurs, 3 frères
Djamel	48	BEP comptabilité	Écrivain	Mère : caissière, Père : ouvrier	1 frère
Wilson	45	BTS communication	Artiste	Mère : secrétaire, Père : employé	2 sœurs, 3 frères

1. Les « têtes de quartier » : des trajectoires dissonantes en milieux populaires

Afin de résoudre l'énigme sociologique des figures d'intellectualité populaires ancrées dans leur quartier, nous proposons d'étudier le rapport à la culture et au politique de têtes de quartier à travers leurs trajectoires individuelles, le rôle que jouent, dans ces trajectoires, les institutions, l'action publique et des « autres significatifs », les processus de légitimation de ces figures d'intellectualité populaire, le cadre des sociabilités de quartier et la circulation locale des savoirs. L'enquête vise à mieux caractériser les formes multiples, hybrides, que prennent les cultures populaires, dont ne rend pas compte l'opposition entre culture légitime et illégitime. Autrement dit, il s'agit d'éclairer les inégalités face à la culture comme point nodal de la stratification sociale. Cette enquête permet notamment d'esquisser la **construction d'un espace social des figures d'intellectualité populaire** où la circulation locale et transnationale des références et modèles culturels joue un rôle important.

Notre corpus d'enquêtés et l'approche qualitative le montrent, bien qu'un ensemble d'expériences communes les rassemble, divers aspects des trajectoires des têtes de quartier les distinguent. Cette première partie met en évidence les différenciations internes des classes populaires étudiées afin de montrer les spécificités des têtes de quartier, notamment des particularités en termes de socialisation primaire, de configurations familiales, de dispositions et de ressources héritées.

Des héritages familiaux et des ressources invisibilisés

Une partie de ce qui est transmis par les parents des têtes de quartier, et donc qui se transforme à la fois en ressources et en dispositions, est invisibilisée par la réduction de leur situation à une seule des dimensions de leur existence, par exemple leur appartenance de classe. Cette réduction à un état empêche de voir et d'identifier les ressources transmises par les parents à leurs enfants. Il est ainsi utile, pour comprendre la trajectoire des têtes de quartier, de prendre en compte le parcours migratoire des parents et ce que ces derniers transmettent, mais aussi bien sûr ce qu'ils ne peuvent pas transmettre à leurs enfants.

Les parents de Djibril ne savent pas lire. Pourtant, il possède un master et est devenu capitaine des sapeurs-pompiers. Est-ce à dire que ses parents ne lui ont rien transmis ? Loin de là. Les origines modestes des parents des têtes de quartier et le fait qu'ils possèdent d'autres référents culturels que ceux de la culture nationale font que ceux-ci n'ont pas nécessairement été socialisés à la culture légitime en France et n'ont par conséquent pas nécessairement transmis de capital culturel légitime à leurs enfants. Cette altérité peut alors laisser penser que les parents transmettent peu de choses à leurs enfants. La présente enquête tend à montrer que c'est en effet moins la culture légitime qu'un *rapport* à la culture que les parents ont des chances de transmettre à leurs enfants ainsi que certains éléments de la culture dite d'origine.

Le parcours migratoire des parents des têtes de quartier et leur condition ouvrière constituent deux éléments décisifs en premier lieu dans la trajectoire des parents, ensuite dans celle des têtes de quartier. Les parents de Youssouf sont originaires du Mali. Ils ont immigré en France et se sont installés à Y., dans le quartier de la Dalle. À la suite d'une opération de rénovation urbaine, la famille de Youssouf, comme d'autres de leur immeuble, a été relogée dans un autre quartier populaire au nord-est de la ville, en 1999. L'école primaire de Youssouf était située dans la commune voisine de Y. Pour s'y rendre, il fallait traverser une longue rue, où se succèdent usines et entrepôts plus ou moins désaffectés. La mère de Youssouf accompagnait ce dernier tous les matins à l'école. Ce long trajet à pied, dans un environnement urbain décati, était un moment privilégié dans la relation entre Youssouf et sa mère et un espace de transmission de valeurs et de l'histoire familiale. Ce trajet répété et encadré par la mère de Youssouf a scellé chez ce dernier la volonté ferme de ne pas décevoir sa mère scolairement et d'obtenir le bac *a minima*.

« Ma mère, elle faisait tout ce trajet-là à pied. Si elle faisait le trajet, c'était justement pour échanger avec nous, et pour, eh bien du coup, nous raconter un peu des histoires, et faire du lien, parce que c'était hyper important pour elle. Et tu te dis que tu peux pas du coup... Tu comptes. Elle nous accompagne le matin, elle re-rentre. Elle vient nous chercher à midi, elle re-rentre. Elle vient nous chercher à 18 h 00, elle re-rentre. Du coup, c'est quand même physique quoi. C'est important. Et donc du coup, tu te dis qu'à un moment donné, tu es redevable de quelque chose. Même si elle te le demande pas, tu es redevable de quelque chose. Et moi, ce truc-là, absolument... il faut que j'aie le bac. Eh bien du coup, avec tous mes frères, on se fait un point d'honneur à ce que chacun ait le bac, parce qu'aujourd'hui, hélas, c'est un minimum qui est presque plus suffisant. » (Youssouf, 33 ans, éducateur spécialisé)

Youssouf souligne clairement l'importance que sa mère a eue dans sa trajectoire. Il semble qu'elle lui a notamment transmis une forme de réflexivité ainsi qu'une forme de pragmatisme. Si elle a voulu apprendre le français, c'est parce qu'elle a compris et éprouvé les difficultés que la non-maîtrise du français engendrait dans les interactions, avec les administrations publiques, aux guichets notamment (Siblot, 2006).

Assia a été principalement socialisée à la culture par sa mère qui a tenu à ce que ses enfants soient au contact de la culture légitime d'abord.

« La bibliothèque, c'est ma mère qui m'emmenait. Tout ce qui est culturel, c'est ma mère qui nous a forcés. Elle nous emmenait aussi beaucoup à La Villette, tous les week-ends quasiment, à la grande bibliothèque. "Même si c'est pour ne rien faire, même si c'est pour faire les devoirs, on s'en fout, je veux que vous soyez là, que vous voyez que ça existe, que vous soyez comme les autres gosses." Ma mère, elle a beaucoup mis l'accent sur la culture. Pour elle, c'était... Mais la culture légitime. Vraiment la culture légitime. » (Assia, 27 ans, sans emploi)

Dans le cas de Samuel, c'est son père qui l'a poussé vers les matières scientifiques. Celui-ci voulait absolument que son fils devienne ingénieur. Bien que Samuel ait été tenté de passer un bac scientifique, il n'a pas pour autant développé un goût particulièrement prononcé pour les matières scientifiques et a finalement passé un bac ES.

Chez ces intellectuels récents, on observe la transmission d'un petit capital culturel par la mère ou le père, ou d'autres types de ressources puisées dans l'histoire culturelle et militante, la mémoire ouvrière, celle de l'immigration ou du groupe ethnoracial, l'ascétisme des parents, ou encore la culture religieuse, et d'un refus de la reproduction sociale, comme nous le verrons plus loin.

Au cours de la trajectoire des têtes de quartier, leurs parents ont, à divers moments, souligné l'importance de l'école, de la réussite, et ont investi le champ de la culture comme espace possible de mobilité sociale. Les parents ont essayé de favoriser chez leurs enfants l'éclosion de dispositions favorables à l'école et à la culture. Favorisés par une socialisation familiale qui induit un rapport valorisé à l'école et à la culture, et donc une forme de bonne volonté culturelle chez les enfants, ces petits déplacements sociaux expliquent, en partie, la genèse de cas dissonants que représentent les têtes de quartier.

Un rapport à la mobilité sociale et des ressources transmis aux têtes de quartier

Un discours fait état d'une supposée « crise » de la transmission culturelle, notamment dans un cadre institutionnel, en direction des jeunes. Certes, au vu de leurs origines sociales, les têtes de quartier ne se sont pas vu transmettre de fortes ressources économiques, ni la culture légitime, par leurs parents. Abdelmalek Sayad (2006) a montré l'immense difficulté des parents immigrés algériens à pleinement reproduire le lien de filiation avec leurs enfants nés en France et par conséquent le rapport de ces derniers à l'identité double, rapport rendu de fait très complexe. Ce rapport peut expliquer en partie la trajectoire ascendante et la transmission d'un rapport à la mobilité sociale plus que des ressources économiques. Les parents des têtes de quartier ont, tout au long de l'enfance et de l'adolescence de ces derniers, insisté sur l'importance de l'école et semblent leur avoir transmis un « ethos promotionnel » (Poliak, 1992, p. 91). Contrairement aux familles de classes populaires décrites par Hoggart (1970) qui ne voyaient pas nécessairement l'école comme un outil de promotion sociale, les parents des enquêtés sont souvent convaincus que pour réussir, il faut un diplôme, et mettent en place des stratégies qui associent leur parcours migratoire au projet scolaire de leurs enfants (Zéroulou, 1988). Tous les sacrifices consentis par les parents dans la migration ne valent que si les enfants réussissent socialement. Ainsi, en dépit de conditions sociales et économiques, les têtes de quartier, comme d'autres jeunes des classes populaires et des minorités (Young, 2006) adhèrent à l'idée qu'ils ont des chances de réussir à condition qu'ils s'en donnent les moyens en travaillant dur. De plus, ayant intériorisé l'idéal méritocratique promu au sein de l'école, ils aspirent à ne pas occuper des emplois d'ouvriers ou de salariés d'exécution qu'ils ont par ailleurs toutes les chances d'exercer (Peugny, 2013). Il est admis que les parents des classes populaires ne transmettent pas les dispositions les plus reconnues et valorisées par le système scolaire et que ce même système scolaire sanctionne négativement les dispositions transmises au sein des familles populaires (Cayouette-Remblière, 2016 ; Thin, 1998). Néanmoins, les parents des têtes de quartier semblent leur transmettre au moins une volonté de non-reproduction sociale, un désir de promotion sociale, un volontarisme à l'égard de la réussite scolaire, voire une envie de forcer son destin social.

Pour les têtes de quartier, le rapport à la mobilité sociale rime avec respectabilité et non-engagement dans une carrière déviante. En dépit de leur méconnaissance du système scolaire et de ses règles, les parents tiennent l'école pour importante et le font savoir à leurs enfants. Luc affirme que ses parents, son père en particulier, par leur éducation, lui ont transmis une disposition à respecter les règles, ou tout du moins à ne pas les transgresser. Cette disposition est décisive dans la trajectoire de Luc, sachant qu'il était entouré de pairs investis dans des carrières déviantes, faisant de lui un cas dissonant par rapport à ses amis proches. Il a toujours eu la volonté farouche de ne pas décevoir ses parents, notamment son père. Même s'il « traînait » avec des « mecs qui étaient dans la délinquance fois mille,

qui ont fait des trucs de fou », il n'a jamais eu d'activités délinquantes et a su résister à l'attrait moral pour la déviance (Katz, 1988). Selon Luc, cette disposition à la non-transgression se retrouve dans son rapport aux jeunes qu'il encadre et qu'il socialise à des normes conformes, en tant qu'animateur de quartier et dans le cadre de ses ateliers d'écriture autour de son ouvrage.

Luc : L'éducation de mes parents, je pense que ça m'a... En fait, c'est dans ma manière... dans le rapport que j'ai aussi avec les jeunes, la façon dont je leur transmets les choses. Et ce côté où, à chaque fois... je leur donne toujours le mieux pour eux. Ça, c'est beaucoup mon père qui était comme ça. Il m'a laissé ce côté, surtout, de toujours... de ne pas faire les mauvaises choses, tout ce qui est dans l'illégalité, tout ce qui n'est pas bien. Et encore, même là, plein de choses... à transgresser en fait. Et moi, je le reproduis beaucoup avec les jeunes. Quand je vois qu'ils font quelque chose... même pour des trucs simples, même dans les jeux de société, quand ils trichent, j'arrête le jeu pour leur dire : "Arrête de tricher". C'est mon père qui était beaucoup dans ça, et surtout aussi dans le respect.

Par exemple, quand je parle avec mes potes, des fois je peux dire des gros mots. Mais je ne peux pas le faire avec les jeunes. Ça peut m'arriver, mais ça m'arrive très rarement, de mal parler avec les jeunes.

Enquêteur : Tu fais attention.

Luc : Et des fois, même sans faire attention, je le fais inconsciemment. Même le vocabulaire que je veux utiliser, souvent j'utilise un certain vocabulaire. Je ne leur parle pas comme eux tout le temps. Des fois ça m'arrive, parce que je suis obligé, des fois, de me mettre à leur niveau parce que sinon, on va avoir un décalage, on ne va pas se comprendre. Il faut aussi qu'on puisse se comprendre pour échanger. Mais des fois, j'essaie de leur parler avec un autre vocabulaire. Et ça, c'est mon père, ma mère, qui nous ont appris ça. Même le respect des plus grands, tout ça. J'ai du mal... enfin... c'est ce côté-là. Même maintenant que je suis grand, ceux que j'ai connus, qui étaient grands quand j'étais petit, j'ai toujours ce côté de respect pour eux. Même si je me dis que je peux les... je ne sais pas... Par exemple, quelqu'un que j'ai connu quand il était grand, j'avais ce respect parce qu'il était grand, pas parce que c'était un méchant, parce qu'il était grand. Aujourd'hui, même si j'ai une embrouille avec lui, je ne pourrai pas lui faire quelque chose, parce que j'ai ce côté-là, où je me dis : "Non, c'est un grand". Et c'est vrai que ça se retrouve beaucoup dans ma manière d'être avec les jeunes. Même quand ils se parlent entre eux... parce que nous, des fois, on a des frères et sœurs, même quand ils se parlent entre eux, des fois ça me rend fou de les entendre s'insulter. Ils insultent leur mère, des fois, entre eux. Je me rappelle que si je disais à mon frère "imbécile", mon père, il me tuait, parce que je disais à mon frère "imbécile". Alors qu'"imbécile", ce n'est pas... » (Luc, 34 ans)

Tout porte à croire qu'Assia se soit vu transmettre par ses parents une disposition à la mobilité sociale. Assia parle de sa mère comme d'une femme forte, courageuse, qui a voulu changer son destin et celui de ses enfants. La mère d'Assia est désormais directrice d'un centre social, à W. Mais, en arrivant du Maroc en France en 1988, ses diplômes n'étant pas reconnus, elle s'est retrouvée caissière et jeune fille au pair. Elle a occupé plusieurs emplois précaires avant de commencer à se stabiliser en devenant employée dans une association. Elle a très mal vécu le fait qu'Assia devienne également fille au pair au moment de ses études, car cela la renvoyait à son propre déclassement :

« Ça a été un gros choc pour elle ! Au fur et à mesure, elle a bossé à droite à gauche, elle a commencé à travailler dans le social, elle s'est formée au fur et à mesure et elle a passé son master à 50 ans [...]. Et moi, je ne comprenais pas encore la force que ça demandait. Je la voyais se réveiller le matin, à 6 h elle bossait ses trucs, elle nous faisait à manger, elle rentrait le soir... Et avec le recul, je me dis : c'est dingue. » (Assia, 27 ans)

Assia fait état d'une tension entre, d'un côté, le sentiment que les possibilités de mobilité sont très restreintes, voire que l'horizon est complètement bouché lorsque l'on vit dans un quartier populaire et

que l'on est racisée et, de l'autre, l'impression que des inflexions *a priori* improbables de trajectoires sont tout de même possibles. Voir sa mère se battre pour un meilleur destin, se démener pour élever ses enfants tout en travaillant et reprenant des études a façonné le rapport au monde d'Assia, son rapport à la mobilité sociale plus particulièrement :

« En y pensant, j'ai aussi la chance d'avoir une famille de gens qui se battent, et qui ont brisé des portes. C'est ce qui est un peu paradoxal avec mon parcours, c'est qu'à la fois, j'ai grandi dans un environnement où tout semble fermé et en même temps, où des trucs, genre passer son master à 50 ans, c'est normal. D'un côté, j'étais là : "Oui, franchement, tout est possible, c'est normal" et de l'autre côté, je me disais : "Non, tout est fermé". Tu vois ce que je veux dire ? C'est assez schizophrénique, au final. » (Assia, 27 ans)

On sait que les parents des classes populaires ont toutes les chances de transmettre à leurs enfants non pas tant des clés de compréhension du système scolaire, et même du système social plus largement, qu'une valorisation principielle de l'école et une volonté de mobilité sociale. C'est le cas de parents d'Assia qui ont projeté sur elle des ambitions professionnelles marquées comme elle l'explique :

« Ils m'ont laissé le choix dans leurs projections, il y avait plein de projections, soit médecin, pilote d'avion, avocate. [...] Ils me faisaient miroiter ça. Mais en fait, et ce n'est pas de leur faute, c'est juste que... Oui, c'est bien, mais le travail que tu dois faire avec ton gosse, ce n'est pas de lui proposer des modèles de réussite, c'est de l'aider à comprendre ce qu'il aime et là où il est bon et à partir de là, si tu le mets dans cette voie, bien sûr, il va exceller. Même si ce qu'il aime c'est la peinture, il deviendra quelqu'un, ou il deviendra prof d'arts plastiques, ce qui est très bien. Mais non, on a une espèce de frustration, la réussite c'est ça, ça et ça, et tu te démerdes, tu rentres dans une des cases. Donc oui, il y avait cette projection, mais une projection dans tout, ça veut dire que ma mère aurait voulu faire de la musique donc elle m'a mise au conservatoire, mon père voulait absolument que je sois bilingue arabe, etc. Donc tous les samedis matin, je me réveillais à pas d'heure pour aller apprendre l'arabe local je ne sais pas où. Ils ont projeté leur image de moi. Je me rappelle, c'est dingue, j'ai fait une espèce de *burn-out*, à 9-10 ans : "Je ne veux plus rien faire." Je ne voulais plus me réveiller le matin. Mes parents ont fait une réunion de crise, ils ont dit : "Je pense qu'on lui en demande trop." Parce que je faisais trop de trucs, je faisais l'arabe, je faisais le conservatoire, je faisais du sport, aussi. » (Assia, 27 ans)

À l'issue de cette crise, les parents d'Assia ont réajusté leurs ambitions pour leur fille et par conséquent leurs projections. Assia a pris ses distances avec les injonctions parentales trop normatives, sans pour autant tout rejeter en bloc.

Sur la base de son expérience individuelle et celle d'animateur auprès des jeunes, Luc constate que ces derniers, en plus des inégalités structurelles auxquelles ils ont à faire face, choisissent des orientations par mimétisme avec leurs pairs, se censurent sur les projets qu'ils pourraient réaliser, les études qu'ils pourraient faire, les métiers qu'ils pourraient exercer, en voyant les difficultés plus importantes qu'elles ne le sont en réalité, ou tout du moins, en sous-estimant leur propre capacité à surmonter les obstacles, comme s'ils avaient intériorisé un sens des limites. Luc en parle et le comprend d'autant mieux qu'il concède avoir pensé et agi de la même manière, mais qu'avec la maturité et l'expérience, il a modifié sa réflexion et ses manières d'agir. Son projet d'ateliers d'écriture, sa propre activité d'écriture et de publicisation de son livre en ont été l'occasion.

« Il y en a beaucoup qui se disent : "Si lui, lui et lui sont à la RATP, moi aussi je vais y aller, c'est facile". C'est comme ça que beaucoup ont réfléchi. C'est pour ça que je dis que dans les quartiers, on réfléchit mal. Il y en a beaucoup qui réfléchissent comme ça. C'est de se dire qu'on va faire ce que les autres ont déjà fait, parce que c'est facile. Mais des fois, ce n'est pas facile et il y en a qui

vont se casser les dents, au test de la RATP, parce qu'ils pensent que c'est facile, certes, il y en a beaucoup qui réussissent, mais ce n'est pas facile en vrai.

Moi, j'avais l'idée dans la tête, j'avais le schéma de tout ce que je te raconte, j'avais l'histoire. Je me mettais des barrières, aussi. Même quand le livre était écrit et que je les avais chez moi (les exemplaires publiés), avant de faire la présentation du livre, je me disais : "Non, ce n'est pas pour moi", alors que ça y était, tout était déjà fait. Des fois les barrières sont toutes petites. Mais ça fait peur, tu as l'impression que c'est un mur de 30 m de haut, alors que c'est quelque chose que tu enjambes facilement. Moi, je me disais la même chose. J'avais le livre, tout était prêt, mais je me disais : "tout le monde va rejeter mon truc". Et finalement non, parce que quand tu vois que tu dépasses un peu les barrières, tu vois que tu peux faire des choses. Et après, c'est là que tu te dis... et c'est dommage, et que tu as des regrets... que tu te dis : "J'aurais dû". Mais non, il faut essayer, quand ça ne marche pas, ça ne marche pas. Mais si ça marche, c'est autre chose, après. » (Luc, 34 ans)

À ce rapport à la mobilité sociale s'ajoute une transmission de ressources culturelles de la part des parents des têtes de quartier. Il semble que, pour certaines têtes de quartier, le modèle familial de transmission culturelle soit bien celui qui est caractéristique des milieux populaires, modèle dit « positionnel », dans lequel l'enfant est défini par son statut (âge et sexe) et où le licite et l'illicite ne sont pas explicités, mais directement liés au statut ; alors que pour d'autres, il s'apparente, par certains aspects, à celui des classes supérieures, dit « à orientation personnelle » qui repose sur l'autonomie du jeune, la négociation et la discussion (Octobre, 2008a).

Rôle clé des autres significatifs dans les trajectoires d'intellectualisation

La transmission culturelle a statistiquement plus de chances de se faire de manière descendante, au sein de la famille, *via* l'exemple des parents. Les têtes de quartier ont fait part du rôle non négligeable, parfois décisif, d'autres significatifs dans leur trajectoire, que ce soient des individus, des groupes ou des organisations. Les autodidactes font très souvent état de ces rencontres, fortuites ou provoquées, avec des personnes qui ont participé activement à l'inflexion de leur trajectoire (Poliak, 1992, p. 120).

Assia a rencontré sur sa trajectoire une professeure de français qui lui a fourni des clés de compréhension du monde social, l'a rapprochée de « l'autre monde », celui des bourgeois blancs, et surtout d'une organisation associative qui a infléchi son destin social en l'aidant à mener à bien ses études et à intégrer une classe préparatoire :

« Il y a eu des profs dont je me suis sentie proche, qui m'ont dit des choses qui m'ont fait comprendre... Par exemple j'avais une prof de français, au collège, qui me disait : "Je pense vraiment que tu peux réussir, mais il faut que tu comprennes qu'on t'attend au tournant." Elle m'a parlé comme à une adulte. Elle avait beaucoup d'affection pour moi, on est encore en contact aujourd'hui, elle est amie avec moi sur Facebook donc elle voit ma trajectoire et tout. Je pense à elle souvent, ça a été la première personne de l'autre monde à qui j'ai parlé, parce que c'est une fille de... elle est blanche, elle est des beaux quartiers, famille très aisée... Elle est venue... c'était sa troisième année en banlieue... parce qu'elle avait besoin de sens. Donc elle était vraiment dans un truc... mais en même temps, elle était consciente, elle aussi, qu'elle venait un peu en mode... avec ses gros sabots, donc je n'ai jamais senti vraiment de paternalisme, elle m'a vraiment dit : "Le monde où ça se passe, il n'est pas *designé* pour toi, il faut que tu le saches, que tu travailles plus." Je pense qu'elle m'a... je ne sais pas... elle m'a donné un peu plus confiance. J'ai souvent pensé à elle, dans mon parcours. Mais la vraie rencontre qui a changé ma vie, qui m'a permis de faire tout ce que j'ai fait en termes d'études supérieures, c'est l'association Sista. Et eux, ils m'ont juste accompagnée. Vraiment, je ne pense pas que j'aurais fini l'école si... Cette communauté a été quand même très très influente pour moi, parce

que si je n'avais pas eu ces filles, je ne sais pas comment j'aurais terminé l'année. Et juste de savoir qu'il y a des gens, dans cette école, qui te comprennent, qui vivent les mêmes choses que toi, ça a été un grand soutien, au-delà de tout ce qu'ils ont pu m'apporter ensuite, j'ai eu une bourse grâce à eux pour financer un peu l'école, ils ont suivi mon parcours, ils savent où j'en suis, on est proches... Se dire qu'il y a des gens qui sont là pour toi, qui ont envie que tu réussisses, qui ne sont pas ta mère ou ton père... et toutes les portes qu'ils nous ont ouvertes, toutes les rencontres qu'on a pu faire grâce à eux. » (Assia, 27 ans)

La trajectoire d'Assia renvoie à deux types d'autrui significatifs. Un premier type, assez classique, est basé sur une individualité charismatique, associée ici à sa professeure de français. Le second type est structuré autour d'une organisation collective qui a des objectifs sociaux, moraux ou politiques, ici s'appuyant sur une association. Sista est une association créée en 2004 qui se donne pour mission de promouvoir l'égalité des chances et de mieux armer les jeunes de milieux populaires à réussir leur scolarité, à travers notamment des programmes de mentorat et de parrainage, des actions de sensibilisation autour de modèles individuels de réussite. Empruntant des pratiques et des normes telles que le « *community building* », les « *role models* » ou encore l'« *empowerment* » d'inspiration étasunienne, les modalités de la socialisation au sein de cette association ont fortement influencé Assia.

En outre, Assia a eu un modèle d'identification assez fort en la personne d'une chanteuse de RnB et de hip-hop française, Wallen, car les chansons de cette dernière abordaient des questions qui concernent de nombreuses de jeunes filles racisées de quartiers populaires :

« Le premier rôle du rap, du RnB français, c'est de raconter nos histoires. Et quand ils le font, ça donne le sentiment que tu n'es pas tout seul, que ton histoire a une valeur. Et pour les mecs, il y avait plein de rappeurs qui racontaient leurs galères, leurs souffrances. Pour les meufs, il y avait Wallen. Et sa chanson *Donna*, justement... je ne sais pas si tu... C'était une chanson sur une fille de 15 ans qui vit dans un quartier et qui a tous ses rêves de princesse brisés parce que... elle n'a pas de grand frère, en plus donc cette chanson, je me rappelle, elle m'avait bien parlé : "Ah oui, ce n'est pas moi le problème." Elle avait aussi cette pudeur dans la manière dont elle écrivait, et aussi, elle n'avait pas cette *vibe* Ni Pute Ni soumise. Elle n'était pas en train de dire : "La cité c'est de la merde, les mecs c'est des..." Elle avait ce recul, donc c'était parfait. Je me rappelle, cette chanson m'a vraiment... j'étais au collège, en plus. Je n'avais pas encore 15 ans, mais j'aurais bien aimé que Wallen soit ma grande sœur. Mais pour autant, je n'ai jamais voulu être Wallen. [...] Parce qu'en plus, elle était avec Abd Al Malik, et c'était le mec érudit, et en plus ils avaient une espèce de... Beyonce-Jay-Z *vibe*, ils étaient en mode : "On veut lutter contre le racisme"... En fait, tout voulait dire quelque chose. Ça, j'avais bien aimé. Mais je n'avais pas le droit de rêver d'être chanteuse, parce que mes parents ne voulaient pas, pour eux ce n'était pas légitime. Ils ne sont pas venus en France pour que leur fille chante. » (Assia, 27 ans)

Les goûts d'Assia en matière de culture ainsi que l'influence d'autrui significatifs, y compris des autrui significatifs à distance, s'articulent étroitement à sa politisation. L'antonymie entre Ni putes ni soumises et Wallen est ici révélatrice de cette articulation. La politisation d'Assia ne passe pas par les vecteurs perçus ou reconnus comme tels, à savoir une mobilisation collective avec un ou plusieurs mots d'ordre, ou encore à travers un militantisme au sein d'un parti politique. Elle se fait davantage et avant tout via la culture, ici la culture musicale.

Plus étonnamment, la rencontre avec un autrui significatif peut être non seulement fortuite, mais aussi conflictuelle au départ. Youssouf fait état d'une inflexion décisive de sa trajectoire suite à la rencontre violente d'un éducateur.

« Dans mon parcours, il y a un truc qui est intéressant, c'est que, comme tous les jeunes, des fois on a des frictions avec tout un chacun, et lors d'une activité, moi, j'avais eu une friction avec un jeune

homme du centre-ville. On en était venus aux mains, etc. Et bizarrement, c'est ce mec-là qui m'a mis un pied à l'étrier dans le social. Moi je cherchais, j'avais fait un peu tout ce qui est animation, dans les centres de loisirs, etc. À un moment donné, je voulais passer un cap. Je cherchais, et ce jeune homme-là, on se retrouve dans le bus et tout. Et lui, il était en accompagnement d'un jeune en situation de handicap. Il me dit : "Bon eh bien voilà, moi, je suis dans telle structure, etc. Si tu veux, viens. Je te fais rentrer, etc." Et du coup, par le biais du réseau, il me montre une association avec laquelle je finis par bosser deux ans. Et puis voilà, au fur et à mesure, je me conforte dans l'idée que ce que je veux faire, c'est éducateur. Je trouve le métier type que je veux faire. Je me lance dedans du coup, dans la formation, vu que j'avais fait un peu de pratique au niveau handicap. Par le biais de la formation, je vois qu'il y a aussi différentes options qui se présentent aux éducateurs. On peut faire éducateur jeunes enfants, on peut faire éducateur PJJ, on peut faire éducateur de rue. Et moi, parmi cette diversité de métiers, ce que je voulais faire... je me suis dit : "Bon voilà, je vais faire éducat' de rue. C'est ce qui convient un peu à mes qualités, etc." Eh bien du coup, après, mon parcours se construit comme ça. » (Youssef, 31 ans)

Cette rencontre a confirmé Youssef dans sa vocation à travailler à aider les autres et de transmettre.

« Avec ce mec-là franchement, le lien qu'on a aujourd'hui, moi, je lui dis, il est spécial parce que je lui dis : "Tu te rends peut-être pas compte, mais tu as contribué à un moment donné à l'essor de ma vocation". Et tout ça, ça part d'un conflit de base. Comme quoi des fois, des conflits on peut tirer des bonnes choses. Après, comment dire, on n'a pas pris la bonne forme parce qu'on s'est battus. Mais là, avec du recul, avec l'expérience qu'on a, on essaie de retransmettre ça au... enfin, à nos publics quoi, à tout un chacun. » (Youssef, 31 ans)

Après cette rencontre avec cet animateur, Youssef s'inscrit à la formation d'éducateur spécialisé des Centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active (CEMÉA) en 2010. Après une formation de deux ans, Youssef est engagé dans une structure de prévention spécialisée.

Les autres significatifs peuvent aussi jouer un rôle important dans la production culturelle des têtes de quartier. C'est le cas pour Luc qui a été en partie incité à écrire par un collègue animateur qui était lui-même investi dans l'univers culturel. Il a fallu toute la persévérance de ce collègue pour que Luc, se sentant au départ illégitime pour écrire une histoire et *a fortiori* un livre, finisse par se mettre à écrire.

« La première fois que j'ai écrit, j'ai écrit parce qu'il y a un collègue à moi qui travaillait ici, on était en séjour, et il me disait qu'il avait une petite série, que des fois il faisait des clips. Il travaillait un peu dans tout ça. Il m'expliquait ça et moi, je ne savais pas qu'il faisait tout ça. J'ai dit : "C'est bien." Et au bout d'un moment, je lui ai dit : "Tu sais que moi, avant, j'avais eu l'idée d'une histoire." Il me dit : "Ah oui ?" J'ai dit : "Oui, j'ai déjà eu l'idée d'une histoire." Je lui raconte un peu l'histoire, il m'écoute, il ne me dit rien. Et le lendemain, on était en séjour, il me ramène une feuille, des feutres, il me dit : "Écris ton histoire." Je dis : "Je ne vais pas écrire l'histoire, l'histoire, elle est dans ma tête, mais écrire une histoire, je ne suis pas écrivain, je ne peux pas t'écrire une histoire." Il me dit : "Si, écris, tu pourrais faire un film de tout ça." Moi, à cette époque-là, j'ai dit : "Non, franchement, je ne sais pas..." Je ne le calcule pas trop. Et je dis : "De toute façon, je ne sais pas par où commencer l'histoire, je ne sais pas comment l'arranger, comment l'écrire." Il me dit : "Si, écris, ne t'inquiète pas." Au début, il m'a dit : "Fais des petites fiches pour chaque personnage."

Et après, je ne sais pas pourquoi, je me suis lancé dedans. Et j'ai fait des fiches pour cinq personnages, en disant : ce personnage-là, il est comme ça, sa famille, son caractère... et j'ai fait des petites fiches comme ça. Âge, caractère, etc. Et j'ai écrit une petite bio de chaque personnage. Et une fois que j'ai fait ça, c'est là que je me suis dit : "Je vais écrire, pour voir." Donc j'ai commencé à écrire. Sauf que chez moi, je n'ai pas d'ordinateur et de toute façon, je n'aime pas trop taper à l'ordinateur, je préfère écrire sur une feuille. Sauf qu'écrire sur une feuille, ça prend du temps, il faut s'asseoir, il faut prendre le temps de le faire et tout. Franchement, je l'ai fait une fois et... entre ça et regarder un match de foot, je regardais le match de foot direct ! Donc je n'écrivais pas trop. Et lui, des fois, il m'envoyait des messages, il ne disait pas bonjour, il n'écrivait que : "Écris." Des fois, je ne calculais pas. Franchement, au début, ça me soulait un peu. Je me disais : "Il veut quoi, lui ?" Il me dit "écris"... Moi, j'avais un peu la flemme. Et lui, il commençait à monter des projets en disant : "Tu peux

faire un livre, et ton livre, après, on peut faire un film, on peut faire ça..." Et moi... je ne suivais pas trop au début. Après, à chaque fois il m'envoyait : "Écris, écris, écris." Ça me soulait un peu. Et des fois, quand je le voyais, je ne voulais pas lui dire : "Je n'ai pas écrit." Ça veut dire que je disais : "Oui, t'inquiète, j'écris, j'écris." Mais après, je me suis dit : un jour, il va me dire : "Montre-moi ce que tu as écrit." Donc j'ai vraiment écrit, pour ne pas qu'il me dise... » (Luc, 34 ans)

Les têtes de quartier ont intériorisé des aspects de la domination sociale, mais on observe chez elles une propension à la distanciation de soi, à la réflexivité et à l'objectivation des processus de domination, cathartique et douloureuse, qui donne lieu à un sentiment de trahison de classe et de honte culturelle et sociale, ou au contraire de fierté, et à des prises de position politiques.

Luc est particulièrement réflexif. Depuis l'enfance, il a développé un sens de l'observation très aiguë et une curiosité intellectuelle poussée, au point de vouloir parfois que cette envie d'observer et analyser sans cesse disparaisse.

« Toujours, essayer de comprendre les situations, essayer de comprendre les comportements, surtout les comportements, et surtout savoir pourquoi. C'est ça qui me rend fou, quand je vois quelqu'un, toujours savoir pourquoi. Quand quelqu'un me dit quelque chose, j'aime bien savoir où il veut en venir. Pour moi, il n'y a rien d'innocent, quand on se parle. J'aime bien savoir pourquoi. Ou bien, quand quelqu'un fait quelque chose, savoir pourquoi, qu'est-ce qui le guide, qu'est-ce qui le pousse à faire ça ? Et moi, j'ai ce côté où quand je parle avec les jeunes, ils me disent facilement les choses. Je ne sais pas pourquoi. Mais les petits me confient plein de trucs, des fois ils me confient des trucs de fou, des trucs intimes. Je me dis : "Pourquoi tu me dis ça, à moi ?" Des fois, je ne leur demande pas... et même des adultes, qui font ça. J'ai l'impression que les gens, quand ils me parlent, ils sont en confiance, ils me racontent des trucs, ils me racontent, ils me racontent... Des fois, je me dis : "Pourquoi tu m'as raconté ça à moi ?" Mais je prends, aussi, et ça m'enrichit, dans ma manière de comprendre les personnes. J'ai ce côté-là, où les gens se confient beaucoup à moi. » (Luc, 34 ans)

Les têtes de quartier mettent en œuvre diverses stratégies d'effacement ou de retournement du stigmaté (de classe ou ethnoracial), de salut culturel et de respectabilité qui peuvent être transmues en productions symboliques (esthétiques, religieuses, ou politiques) hybrides.

Samuel décrit la genèse de son goût pour les photos et la vidéo et la conversion de ce goût et de cette disposition en études en journalisme et en création d'une page web. Il dit qu'il manipule une caméra depuis qu'il est enfant. Sa production actuelle et son orientation vers des études de journalisme puisent donc leur origine dans une socialisation primaire à un appareil permettant de filmer et de photographier, mis à sa disposition au domicile familial. De plus, cette production symbolique ne peut se comprendre sans prendre en compte la dimension politique qu'elle revêt qui, elle, arrive plus tardivement dans la trajectoire de Samuel. En effet, c'est à la suite de la mort d'Adama Traoré, 24 ans, au cours de son interpellation par les gendarmes à Beaumont-sur-Oise en 2016, et à ladite « affaire Théo », ce jeune homme noir de 22 ans, résidant d'Aulnay-sous-Bois qui a été arrêté et violé par la police en 2017, que Samuel a décidé de s'engager, de se rapprocher de militants de son quartier, de participer à des manifestations et de créer sa page web afin de rendre compte de la réalité quotidienne des jeunes des quartiers populaires.

« Moi, à la base, depuis tout petit, comme j'ai dit tout à l'heure, je jouais avec la caméra de mon père. J'avais toujours un caméscope à la maison, je filmais avec, je faisais plein de vidéos. Je filmais de la danse, je filmais un peu mon quartier, je filmais vraiment tout et n'importe quoi. Et ce qui s'est passé c'est qu'en 2017, il y a eu l'affaire Théo, la matraque dans l'anus, tout ça. Là, j'ai péti un câble. À ce moment-là, je me suis rendu compte de beaucoup de choses, en fait. Il y avait eu l'affaire Adama avant, j'avais commencé un peu à m'engager politiquement, à m'intéresser un peu à ces questions-

là, de violence policière. Mais je ne m'étais jamais dit : "Je vais m'engager." Il y a eu l'affaire Théo et à ce moment-là, ça a été un déclic. J'ai commencé à me rapprocher de plusieurs militants de quartier, il y a eu des manifestations avec des amis à moi, j'ai créé ma page... Voilà, c'est venu à partir de là. Ça a été des bavures policières qui ont été le déclenchement, on va dire. » (Samuel, 23 ans)

Que Samuel soit particulièrement sensible à la question des violences policières, comme d'autres têtes de quartier, n'est pas étonnant puisqu'il est lui-même la cible des policiers qui le contrôlent régulièrement, dans les situations les plus ordinaires de son quotidien, et bien qu'il n'ait commis aucun délit.

Enquêteur : Est-ce que toi, depuis que tu es jeune, tu as été contrôlé plein de fois, ou est-ce que tu échappes aux contrôles ?

Samuel : Non, j'ai toujours été contrôlé, tout le temps, je n'y ai jamais échappé. C'est aussi une des raisons qui ont fait que j'en avais eu marre, que je me suis aussi mis à fumer... Je me suis toujours fait contrôler, je me suis même fait contrôler récemment, il y a trois semaines, en sortant du bureau. Ça m'avait énervé à un point... Ça m'avait tellement énervé... J'avais mon sac, j'avais ma caméra dedans, tout mon matériel de vidéo, je sors du bureau, une voiture de civils qui arrive devant moi, d'un coup. Ils m'ont pris, ils m'ont dit... Ils m'ont pris pour un mec qui venait pour vendre aux gens, etc. J'ai dit : "Non, je suis en école de journalisme, je suis étudiant."

Enquêteur : C'est ça, en fait, tu sors du taf, tu te fais...

Samuel : J'ai eu plein de contrôles. Que ce soit dans mon quartier, à D., les plus jeunes, maintenant, sont contrôlés... salement. Il y a une brigade qui pose problème... Si tu veux, nous, à D., tout ce qui est D., M., F., la police municipale a été surarmée, elle est suréquipée. Et D... le maire a suréquipé la police municipale, donc ils ont tout permis. Ils font ce qu'ils veulent. Et il y a une brigade qui s'appelle la Dunodier, on l'appelle tous comme ça, la Dunodier, parce que je crois que le chef s'appelle Dunodier. Eux, ils font beaucoup de répression. Depuis longtemps, ils font n'importe quoi, ça a toujours été comme ça. » (Samuel, 23 ans)

Ces expériences de contrôles policiers récurrents que peut avoir Samuel sont également éprouvées par ses amis, comme il le raconte en entretien :

Enquêteur : Et tes potes, pareil, j'imagine ?

Samuel : Oui.

Enquêteur : Soit des Rebeus ou des Renois, mais... Si tu as des potes rebeus ou renois, j'imagine que... je ne sais pas, ils te racontent ou tu les vois, ou ils sont avec toi, mais ils subissent aussi des contrôles ?

Samuel : Oui, ils subissent... Mon meilleur ami, mon meilleur pote, chez qui je suis tout le temps, c'est un Arabe qui est marocain, on est tout le temps ensemble, on est partis en vacances en été 2017, on est partis à Nice. Il y a une scène qui s'est passée, je n'ai pas du tout aimé. On était à la gare de Nice, on partait pour aller à Cannes. On était deux, moi et mon ami, il s'appelle Mohamed, et deux autres filles, Yasmine et Barbara. Elles, elles étaient ailleurs, elles étaient allées acheter des billets de train, nous on était dans la gare. Il y a un espace où il y a plein de bancs, il y avait un piano. Mon ami Mohamed s'est assis pour faire un peu de piano, moi j'étais à côté, je le regardais. Il y avait du monde. Les policiers entrent dans la gare, ils traversent toooout le moooonde, ils nous contrôlent, moi, Mohamed, et un gars qui avait l'air d'être... peut-être un Russe, et un autre qui avait l'air d'être un Roumain. Les gars allaient d'un côté, hop, ils nous ont contrôlés.

Enquêteur : Oui, sans raison, toujours pareil.

Samuel : Juste nous... Oui, je n'ai pas aimé, je n'ai pas du tout aimé. Ils nous avaient contrôlés, il avait vu ma carte d'identité, il avait vu mon adresse, il avait dit : "Ah oui, c'est chaud là-bas !" Tu vois, ça m'avait un peu énervé. » (Samuel, 23 ans)

Ni cas sociaux, ni prolos, ni intellos

Bien qu'ayant accumulé des ressources culturelles, les têtes de quartier sont **légitimées par des groupes locaux**, et **restent dans l'espace local** par effet d'« attraction » des différents pôles de sociabilité, par habitude et attachement, par engagement et/ou parce qu'elles rencontrent des obstacles à la mobilité résidentielle et sociale.

La place des figures d'intellectualité dans leur quartier n'est pas uniforme en termes de reconnaissance des publics locaux. Les têtes de quartier peuvent recevoir une forte reconnaissance des habitants du quartier, mais elles peuvent aussi être perçues comme très différentes du reste des habitants. La trajectoire ascendante d'Assia, faite de pratiques culturelles dissonantes vis-à-vis de son espace résidentiel populaire, les aspirations à la mobilité sociale de ses parents et les stratégies qu'ils lui ont associées produisent chez elle et à son endroit un sentiment d'étrangeté et ont donné lieu, au cours de son enfance, à des réactions étonnées, voire conflictuelles, de la part de ses pairs. Dans l'extrait d'entretien qui suit, Assia raconte comment des très jeunes habitants de son quartier, n'étant pas habitué à voir des enfants avec des instruments de musique dans un usage quotidien et, peut-être, ne voyant pas vraiment pas l'utilité ou le sens de se promener avec un tel instrument de musique dans l'espace public, la prenaient à partie lorsqu'ils l'apercevaient se rendre au conservatoire avec son violon sur le dos.

« Tout ça, les trucs d'être un peu... d'être au conservatoire, d'être au théâtre après et tout, c'est un truc qui a fait que je ne me suis jamais vraiment sentie à ma place nulle part. J'ai cultivé ce truc depuis très jeune parce qu'au conservatoire, j'étais en primaire et je me rappelle, je marchais de chez moi jusqu'au conservatoire avec mon violon dans le dos, et les gens qui me voyaient passer étaient en mode : "Mais qu'est-ce que tu fais ? Tu vas où, espèce de gitane ?" Et depuis très longtemps, je sais que je n'étais pas ma place. J'ai accepté que je n'étais un peu dans aucune case. » (Assia, 27 ans.)

Ce sentiment d'étrangeté que peuvent ressentir les têtes de quartier est source de tensions et de déstabilisation, mais aussi de réflexivité sur sa propre position et sur celle des autres.

Les « têtes » s'ouvrent à certains groupes sociaux (plus ou moins proches socialement) ou au contraire se ferment à d'autres (plus éloignés socialement). Il existe, pour certaines, des tentatives de « récupération » par des groupes culturels ou politiques légitimes. Les têtes de quartier ont en effet été amenées, dans leur trajectoire, à être confrontées à d'autres groupes sociaux. Ces situations de confrontation sociale peuvent donner lieu à des incompréhensions, à des prises de conscience ou, tout simplement, à des mises en scène de la distance sociale avec, par exemple, des membres des classes supérieures. Il n'est pas rare que ces rencontres accroissent le sentiment d'idiosyncrasie des têtes de quartier. Assia témoigne de contacts avec des étudiants plus favorisés en classe préparatoire aux yeux desquels elle apparaissait comme un être social assez étrange, tout du moins très différente d'eux :

« C'est assez dingue de voir le rejet de tous les côtés. Ça cultive un peu ton... pas trop au début ton estime de toi, mais après, ton originalité. Mais c'est un truc qui est revenu souvent. Le conservatoire, la prépa, tous ces trucs-là, que les gens avec qui j'ai grandi ne comprenaient pas, et en même temps, quand je parlais avec les autres, ils disaient : « Ah oui, tu viens de là ? Oui, tu ne vas pas au ski, je comprends. » (Assia, 27 ans)

Luc dit qu'il a pu recevoir une certaine forme de reconnaissance des jeunes publics locaux *via* les réseaux sociaux lorsqu'il y a publicisé la sortie de son livre. Nombreux sont celles et ceux qui ont manifesté un fort enthousiasme, qui ont « *liké* ». Pour autant, selon lui, cette reconnaissance n'est pas

forcément pleine ni totalement sincère – il a pu le vérifier en observant les mêmes qui avaient manifesté de l'enthousiasme se montrer plus réservés une fois face à lui. Luc critique le rapport des jeunes au numérique et aux réseaux sociaux où il s'agit davantage de *liker* ou de ne pas *liker* mécaniquement le *post* ou la *story* d'un ami plutôt que de construire un avis réfléchi.

Depuis plusieurs années, Djibril est reconnu par les habitants de son quartier comme une personne-ressource, et cela à plusieurs niveaux.

Enquêteur : Qu'est-ce qui t'a poussé à faire une association, etc. ?

Djibril : En fait, dans mon quartier, nous, on était ciblés avec d'autres potes, que c'était nous les étudiants. Et dès qu'il y avait quelque chose ou des gens qui comprenaient pas ou il fallait faire... ils venaient nous voir nous. "J'ai un projet. Qu'est-ce que je dois faire ?" "Mon enfant il comprend pas tel cours, est-ce que vous pouvez l'aider ?" Tout ce genre de choses parce que nous on était vraiment... on était dans le quartier, mais en même temps on arrivait à sortir du quartier. On connaissait les gens de la mairie. On était à l'université. On connaissait un petit peu les démarches, donc on était ciblés comme ça. C'est pour ça qu'à un moment donné, on s'est dit : "On va faire une association, c'est plus simple". Et jusqu'à aujourd'hui, ça fait dix ans maintenant, aujourd'hui encore il y a toujours des gens qui nous croisent dans la rue, qui nous appellent, ils savent que... et même on est des sortes de références ici dans notre quartier. Ici, il faut appeler Djibril ou Kamil, c'est mon pote, ou d'autres si on a un projet ou si on veut des conseils sur telle ou telle chose. (Djibril, 30 ans)

Lorsqu'il est devenu sapeur-pompier il y a dix ans, Djibril a été félicité par sa famille, ses amis et de nombreux habitants de son quartier. Beaucoup d'entre eux ont vu l'arrivée de Djibril, jeune garçon noir issu d'un quartier populaire, chez les combattants du feu comme un coup de force symbolique. Pionnier dans son quartier, il est surnommé par beaucoup « le pompier », comme nous avons pu le constater sur le terrain. Désormais, la caserne où il a fait ses classes recrute de plus en plus de jeunes issus des quartiers de sa ville comme pompiers volontaires.

Enquêteur : Comment t'es perçu par tes potes dans le quartier ?

Djibril : Moi je suis rentré chez les pompiers, il y a dix ans où je sortais du lycée. Et dès que je suis rentré chez les pompiers, ça s'est su très rapidement. Et ça s'est très, très bien... c'est très, très bien perçu ici dans toute la ville. Et donc, ça fait dix ans, il y en a, ils m'appellent "pompier", c'est que ça. Et... oui, franchement, c'est très, très bien vu, parce qu'il y en a pas beaucoup ici, tu vois ? Mais oui, franchement, je suis très bien vu. Non, non, franchement, dès que je suis rentré, il y en a plein qui étaient contents, mais tout le monde. Ils se disaient : "Enfin, on a réussi à rentrer chez eux un de nous." Et franchement, ils sont contents même quand j'ai eu mon concours de capitaine. C'était un truc de ouf pour beaucoup de personnes. (Djibril, 30 ans)

Par son parcours atypique et les actions qu'il mène en direction des jeunes, Djibril obtient de la reconnaissance aussi de la part des groupes déviants de son quartier, dont il connaît très bien la plupart :

« Ils savent que la voie que moi j'ai suivie est la bonne. Donc, ils ont quand même une certaine fierté, et eux, ils se disent que, ils seront... pour eux c'est pas possible, c'est-à-dire qu'ils ont regretté la voie qu'ils ont choisie. Mais ils sont très reconnaissants par rapport à mon parcours ou d'autres parcours. Ils savent que c'est la voie à suivre. Là, ils savent que ce qu'ils font, c'est pas bon. »

Les têtes de quartier sont reconnues, par de nombreux habitants de leur quartier, jeunes et adultes, comme des personnes ressources, dotées de savoirs et d'un carnet d'adresses, mais aussi comme des personnes qui sont sur la bonne voie, ayant accompli quelque chose.

2. Des rapports atypiques au politique et à la culture

Pour saisir *in situ* les formes que peuvent prendre les rapports concrets au politique des têtes de quartier et leur engagement, l'**articulation des différentes scènes sociales au plan local** est déterminante. Il s'agit de voir concrètement comment culture et politique s'imbriquent dans ce cas et ce que cette articulation dit sur le processus de politisation entendu comme l'entretien ou le développement d'activités dotées d'une signification politique (Lagroye, 2003). Ce processus de politisation des têtes de quartier peut être appréhendé selon trois modalités principales :

- une socialisation aux biens spécialisés du champ politique ;
- une socialisation à un rapport mobilisé à une condition sociale ;
- une socialisation à un rapport mobilisé aux rapports sociaux de pouvoir.

Les jeunes, *a fortiori* ceux de milieux populaires, votent globalement peu, sont peu inscrits dans les partis politiques et sont très peu syndiqués (Lardeux, Tiberj, 2021 ; Muxel, 2018). Le Parti communiste a joué un rôle central dans la politisation des classes populaires (Pudal, 1989 ; Mischi, 2010). Les apports des travaux sur les luttes ouvrières et de l'immigration nous conduisent à poser la question de la transmission (ou au contraire de l'absence de transmission) de l'héritage militant des pères engagés dans ces mouvements sociaux (Hajjat, 2013 ; Pitti, 2006), et celle du rôle des mères, très présentes dans la socialisation des têtes de quartier et elles-mêmes socialisées à la vie informelle et associative du quartier et à des formes d'engagements non institutionnels. La socialisation à la religion semble aussi constituer une dimension importante de la politisation des têtes de quartier, *a fortiori* dans un contexte croissant d'islamophobie (Hajjat, Mohammed, 2013).

Un répertoire culturel cosmopolite tourné vers l'action

Pour les têtes de quartier, le rapport au politique et le rapport à la culture s'articulent et s'analysent de manière relationnelle. Dans cette enquête, nous avons prêté attention au **rapport des têtes de quartier à l'ordre culturel légitime et à leur autonomie culturelle**. Claude Grignon et Jean-Claude Passeron (1989) ont souligné, à juste titre, l'importance d'analyser l'ambivalence des cultures populaires du double point de vue de la domination et de l'autonomie. Cette ambivalence des cultures populaires semble se répercuter, dans le cas des têtes de quartier tout du moins, sur leur rapport au politique. Ainsi, les ressources culturelles dont disposent les têtes de quartier sont à la fois des atouts, mobilisables à l'échelle du quartier, voire au-delà, et des handicaps, notamment face aux groupes sociaux favorisés ou à ceux qui frappent d'illégitimité ces ressources. C'est dans cette **articulation** que se comprennent les figures d'intellectualité populaire.

La présente étude pose la question de la transformation des espaces de construction des légitimités culturelles. Selon Olivier Donnat (2011, p. 31), « les générations ayant accédé au bac et à l'enseignement supérieur à l'heure de la massification scolaire se sont approprié de manière sélective les pratiques culturelles des "héritiers" du début des années 1970 ». La capacité de production de savoirs et de

normes culturels n'est plus l'apanage de l'institution scolaire qui se voit concurrencée par divers acteurs ou institutions, notamment le groupe de pairs et autres réseaux de sociabilité (Cardon, Granjon, 2003), qui produisent de plus en plus leurs propres échelles de légitimité. Les têtes de quartier possèdent un répertoire culturel varié. Prises entre fidélité à une culture populaire locale et conformité à la culture légitime, les têtes de quartier ont toutes les chances d'être tiraillées entre ces deux forces structurantes de leur existence sociale qui donnent lieu à des tensions avec lesquelles elles doivent composer (Amrani, Beaud, 2004). Il s'agit ici de souligner l'importance des **héritages culturels**, dans la sphère familiale ou dans l'espace local du quartier. Quels éléments de l'histoire ouvrière, de l'immigration et de leur quartier, les têtes de quartier se réapproprient-elles ? Existe-t-il une « culture de quartier », une « culture postcoloniale » ou l'équivalent français d'un « Atlantique noir » (Gilroy, 2010) au sein duquel les têtes de quartier puiseraient des référents culturels méditerranéens ou caribéens (emprunts à la culture d'origine) ou transatlantiques (emprunts à la culture afro-américaine des ghettos) ? On peut se demander si l'importance qu'a eu le militantisme communiste en France n'a pas en partie occulté, ou du moins minoré, celle du catholicisme social dans la politisation des classes populaires (Pagis, 2014 ; Rousseau, 2016). De même, le développement relatif des églises évangéliques et pentecôtistes en France, qui s'inspire parfois d'un « modèle » américain, ou encore celui de l'islam, non sans concurrence respective, est rarement abordé dans sa dimension sociale, voire de politisation populaire. Est-ce que **le religieux** favorise l'intellectualisation des têtes de quartier ? Y a-t-il une corrélation entre la résurgence du religieux (islam, églises évangéliques et pentecôtistes) et processus d'intellectualisation ? Ou au contraire, l'intellectualisation des têtes fait-elle obstacle à une intensification des pratiques religieuses ? Des chercheurs ont étudié en quoi la religion peut être un vecteur de participation civique et politique pour des musulmans (Piettre, 2013 ; Talpin et al., 2017), ou un support d'identification (Kakpo, 2007), mais peu de travaux ont cherché à analyser plus systématiquement le rôle de la religion dans l'intellectualisation des classes populaires (Zegnani, 2013).

Joyce est croyante. Ses parents sont chrétiens et ont socialisé leurs enfants à la religion chrétienne. Toutefois, Joyce dit avoir construit son propre rapport à la religion et définit celui-ci moins comme un cadre normatif que comme une pratique individuelle et, ce faisant, une ressource.

« Comme dirait Simone de Beauvoir, mais là, je le modifie : "On ne naît pas chrétien, mais on le devient." En plus, je pensais ça tout à l'heure : "On ne naît pas chrétiens, on le devient." C'est comme si voilà, on ne naît pas femme, on le devient. C'est exactement la même chose. Et pour moi, la chrétienté, c'est personnel. Oui, mes parents, ils nous ont amenés à l'église, etc., ils nous ont un peu inculqué ça, mais en fait, c'était nous qui décidons au bout d'un moment. Moi, en fait, moi, je marche beaucoup par expérience. Je me suis dit : "Je vais tester." Je vois, oui, mes parents, ils me parlaient de Jésus, d'un dieu et tout, qui il est en vrai. Et un jour, voilà, je me suis posée chez moi, et j'étais mal justement ce jour-là, complètement... J'étais au bout de ma vie, comme on dit, très très mal ce jour-là. Et je me suis posée, j'ai dit : "Bon, Seigneur Jésus, on me parle de toi, là, Seigneur Jésus...". Et là franchement, la rencontre la plus merveilleuse de ma vie, une énorme gifle d'amour, mais un rideau d'amour, mais une pluie d'amour qui s'abat sur moi, genre j'avais pas compris ce qui se passait. Et là, j'ai compris qu'il y avait quelqu'un. C'est pas une religion, c'est plus une relation qu'on a, tu vois. C'est une grosse différence, puisque quand t'es religieux, c'est des trucs... tu dois aller à l'église, tu dois faire telle chose, tu dois être comme ça. Non, ce qu'il veut, lui, c'est la connexion avec toi, en fait. C'est, tu vois, il veut... comme là, je suis en train de te parler, c'est exactement ce qu'il veut, tu vois. Et donc, j'ai cultivé ça. Donc, mes parents, oui, sont chrétiens, mais j'ai fait ma propre expérience, et depuis, je vis avec lui et c'est... » (Joyce, 18 ans, étudiante en L1 de sociologie)

Pour Joyce, la religion apparaît comme une ressource et comme le vecteur d'une capacité d'agir. Elle constitue également un vecteur de politisation en ce sens qu'elle lui permet d'opérer un retournement du stigmaté.

Que font l'héritage colonial, la ségrégation sociospatiale et la stigmatisation ethnoraciale aux formes d'intellectualisation des têtes ? Dans le cas français, Casey, rappeuse du Blanc-Mesnil, se définit ainsi, dans une interview, comme « un bordel hybride » (*Les Inrockuptibles*, 2016) à la fois parce qu'elle est originaire des Antilles, parce qu'elle vit en cité au milieu de multiples nationalités, influences culturelles et cultures d'origine, parce qu'elle se sent à la fois homme et femme et parce qu'elle est influencée à la fois par les classiques de la littérature française, les textes d'Aimé Césaire et de Frantz Fanon, mais également par la culture populaire (notamment les dessins animés). Les données recueillies permettent d'avancer un premier résultat qui vient nuancer les tableaux jusqu'ici dressés du rapport à la culture des jeunes des classes populaires : les têtes de quartier ne sont pas nécessairement « univores » en termes de culture, attitude que des chercheurs prêtent aux classes populaires (Peterson, 1992), mais davantage « omnivores ». C'est dans cette *hybridation* des différents héritages et formes culturels que peuvent se comprendre les formes d'intellectualité en milieux populaires.

Les têtes de quartier se saisissent ainsi des héritages politiques familiaux, chrétiens, postcoloniaux ; mais les circulations transnationales des formes culturelles (Aidi, 2014) et de politisation alternatives, accentuées par la révolution numérique, jouent aussi un grand rôle dans leurs trajectoires sociales et leurs rapports au politique et à la culture.

Joyce chante du gospel, d'abord seule et en autodidacte, puis dans une chorale à l'église. Elle a développé un goût pour la musique par l'intermédiaire de son grand-père paternel qui était musicien au Congo.

« Mon père, il sait pas du tout chanter, mais genre pas du tout, pas musicien, genre rien. Il a pas le rythme et tout. Mais par contre, mon grand-père, apparemment, lui, c'était un musicien, je savais pas. Mais lui, il mettait genre du Marcel Bongi, c'est un énorme artiste gospel au Congo, mais à l'international, il est super connu dans le monde du gospel, en France et tout, même aux États-Unis, parce que le mec, il a fait, voilà, archiconnu. Et il nous mettait ça petits, et même plein de chants et tout. J'ai développé mon oreille musicale comme ça, tu vois, en entendant les mélodies et tout ça, les deuxièmes voix, les troisièmes voix, les... Et c'est comme ça qu'au fur et à mesure j'ai essayé de reproduire, reproduire. » (Joyce, 18 ans)

Joyce est très fortement inspirée du gospel étatsunien. Les chanteurs africains américains de gospel l'impressionnent en ce qu'ils insufflent de la vie dans leurs chants.

« Je parle de gospel noir américain, en général, que ce soit R&B, pop et tout, mais les mecs, mais les filles, attends, mais genre... Tu vois, à l'époque, le fameux « Amazing grace »... « Amazing grace » avant c'était l'elle chante l'air... quand les Noirs ont repris ça, c'est l'elle chante l'air... Genre tu sens le truc... Tu vois, tu sens la vie, tu sens le cœur, tu sens tout ça dedans. Et tu sais, c'est ça aussi chanter. Et moi, je suis vraiment comme ça, je suis vraiment dans le chœur. Mais j'aime trop ça, quoi. J'aime trop quand ça vit, quand ça bouge. » (Joyce, 18 ans)

Les têtes de quartier témoignent du fait qu'ils ont eu en héritage, selon une modalité de transmission plus ou moins volontariste, plus ou moins forte, la culture liée au pays d'où leurs parents ont émigré vers la France. Samuel affirme que ses parents, venus en France depuis le Cameroun, lui ont clairement transmis une culture africaine. Assia fait partie des têtes de quartier dont l'héritage culturel constitue un projet fort de la part des parents. Elle explique comment ces derniers ont revalorisé et promu auprès d'elle la culture marocaine et la religion musulmane totalement stigmatisées à leurs

yeux dans la société française, tout en disant peu de choses sur les quartiers populaires ou sur leur histoire migratoire, malgré leur engagement en la matière, lui-même lié à cette histoire migratoire :

« Mes parents ont toujours essayé de me montrer en quoi... eux, c'était plutôt la religion et la culture marocaine... en quoi c'était quelque chose de beau, de sophistiqué, de positif. Ils ont toujours essayé de développer chez moi ce truc : "Ce n'est pas parce que les autres voient ça comme une tare que tu dois le voir comme ça aussi. Regarde, Avicenne, c'est cette personne, il y a plein d'Arabes, les Arabes ont inventé le zéro...", des trucs comme ça, des petits trucs à droite à gauche, pour essayer de nous valoriser, mais pas vraiment sur ma banlieusardité, qui a toujours été quelque chose... Même les profs disaient... ça a toujours été renvoyé à quelque chose de négatif. Et très peu aussi, alors que mes parents étaient vachement engagés, sur l'apport de l'immigration et cette histoire, dans notre pays. C'était vraiment plutôt la religion. » (Assia, 27 ans)

Les parents des têtes de quartier n'ont pas systématiquement transmis leur culture d'origine de manière très explicite et très formelle. La transmission est beaucoup plus implicite, moins formalisée et parcellaire. Les parents de Luc ont quitté leurs pays d'origine, la Guinée-Bissau, puis le Sénégal, pour venir s'installer en France. Ils ne lui ont pas transmis l'histoire familiale ou des éléments de la culture guinéenne de manière explicite. C'est par une socialisation diffuse et éparse que Luc s'est trouvé en contact avec son histoire familiale et cette hybridation culturelle.

Luc : On ne s'est jamais assis face à face et parlé ensemble de ça. Mais c'est souvent en fonction, aussi, des événements. Des fois, quand tu as fait une bêtise, il dit des fois certains trucs, qui vont rester, par rapport à ça. Quand je sais des choses sur leur histoire, c'était souvent, peut-être, parce que j'écoutais... Ma mère, elle va parler avec une tante ou quelqu'un qui était venu chez moi. C'est de là que je sais des choses. Et plus récemment, quand je suis parti au Sénégal et en Guinée-Bissau, là j'ai appris aussi d'autres choses. Parce que les gens disaient : "Tu es le fils de..." et là, ils me racontaient des choses sur mon père, que je ne savais pas. J'ai même découvert un côté de lui que je ne connaissais pas. Quand les gens m'en parlaient, je me disais que je ne le connaissais pas du tout comme ça. C'est vrai que ça m'a fait un peu bizarre, au début, parce qu'il y a des gens, je leur ai dit : "C'est mon père, tu veux m'apprendre quoi ?" Sauf qu'eux, ils le connaissent d'une autre manière et avec moi, il n'était pas comme ça.

Enquêteur : C'est quoi, ce côté qui t'a surpris ?

Luc : Ce n'est pas qu'il n'était pas comme ça avec moi par rapport à ça, mais il y a un côté, quand les gens m'en parlaient, ils m'en parlaient comme... une personne extraordinaire, limite ils me disaient : "Ton père, il était bien". Je me disais : "Ils me disent ça parce qu'il est mort et parce qu'on est venus par rapport à sa mort, maintenant, ou ils me disent ça vraiment ?" Mais il y en a plein qui m'ont dit ça, en fait. "Ton père, il était bien, il faisait ça, il nous a aidés dans ça, franchement, il était super bien", etc. Moi je le trouvais super bien, aussi, avec moi. Mais pas comme eux le disaient. C'est aussi peut-être la culture qui était comme ça. Comment eux, ils élevaient leurs enfants. Parce que c'est moi, mais aussi, c'est d'autres potes. Parce que des fois, on en a parlé. Il ne faisait pas de bisous, il n'y a pas de... c'est une relation un peu... c'est nos parents, mais... on ne fait pas de bisous... je ne sais pas comment dire. » (Luc, 34 ans)

Luc évoque le contexte migratoire, celui de ses propres parents comme des parents de ses amis, qui expliquerait en partie la manière dont ses parents l'ont éduqué et la relation affective mesurée dans ses formes d'expression entre parents et enfants. Pour autant, Luc a pu tirer de cette socialisation mesurée des valeurs d'entraide qu'il a reconverties dans son engagement auprès des jeunes « comme lui ». Les obstacles et les difficultés rencontrés au quotidien par ses parents ont contribué, selon lui, à façonner la relation affective entre parents et enfants en la rendant plus distanciée, moins démonstrative.

« Je pense qu'il y a aussi un truc qui a joué, c'est le contexte. Peut-être que quand il était au Sénégal, il se sentait mieux. Peut-être que là-bas, il se sentait mieux, il était plus chez lui, il avait plus

ses repères. Quand il était en France, c'était peut-être d'autres soucis. Un Sénégalais en France, ce n'est pas la même personne. Au Sénégal, mon père, il était grave bien et ici, il y a eu le chômage, un peu de travail, un peu de chômage, un peu de travail... ce n'est pas pareil, dans la tête, dans comment on est. Je pense qu'il y a ça aussi qui doit jouer sur la personne. Ça veut dire que quand il était là-bas, il devait être super épanoui, super bien et quand il était ici, c'est les problèmes, il faut payer les impôts, il faut payer le loyer, il faut payer, payer, payer, payer... ce n'est pas pareil, on ne se sent pas de la même manière. » (Luc, 34 ans)

Cette socialisation familiale à des formes d'engagement collectif est moins diffuse, plus explicite chez d'autres enquêtés. Issu d'une lignée de griots organisée en caste de savants, Youssouf revient en entretien sur la transmission, par ses parents, d'histoires et de valeurs telles que la solidarité, la bienveillance, le partage. La caste des griots transmet en effet des savoirs en prenant appui sur la religion musulmane ou en ayant pour objet celle-ci. La modalité privilégiée de transmission des savoirs relève de l'oralité.

« Nous on a ce truc-là qui... où tu as les griots qui sont un peu comme les bibliothèques, qui content les histoires, etc. Et du coup, ça se transmet de génération en génération. Tu as déjà des griots qui doivent savoir un peu toutes les histoires. Au Mali, comme dans d'autres pays, tu as ce qu'on appelle les castes. Tu as les castes de nobles, tu as les castes des esclaves, tu as les forgerons. Tu as les marabouts. Tu as les savants. Tu as un tas de trucs. Et nous, la caste, c'est plutôt savants, dans laquelle on est. Donc ce qu'ils appellent les savants, c'est ceux qui ont appris le Coran, et qui le transmettent en fait aux personnes soit du village, soit il y en a d'autres qui partent de leur village ou qui envoient leurs enfants pour qu'ils viennent avoir ce savoir-là, de savoir écrire arabe, de lire l'arabe, de comprendre la langue arabe. » (Youssouf, 31 ans)

Cette appartenance à la caste des savants et la socialisation familiale qui y est adossée ont joué un rôle important dans le rapport à la culture de Youssouf. Ses parents ont tenté de maintenir la transmission de certains savoirs, non sans difficultés. Ils ont ainsi inscrit Youssouf à un cours d'arabe. Il a donc acquis quelques notions, mais n'ayant pas continué à pratiquer, ses savoirs n'ont pas été consolidés.

« Ils essaient de me transmettre ça, mais c'est compliqué en fait, parce que... eh bien, quand j'étais jeune, je faisais l'école française. On m'a aussi inscrit dans les cours d'arabe. J'avais un peu appris, mais il y a des choses qui aujourd'hui m'échappent. Par exemple je savais écrire, etc., mais j'ai perdu, parce que quand tu pratiques pas, à un moment donné, ça part. » (Youssouf, 31 ans)

Les têtes de quartier possèdent un répertoire culturel diversifié, hybride, mêlant, culture légitime, cultures populaires, cultures d'origine des parents et culture cosmopolite. Assia détaille en entretien cette hybridation culturelle :

Assia : Sinon, en termes de musique, j'écoutais beaucoup de musique... je n'ai jamais aimé la musique tradi marocaine, jusqu'à maintenant, là, un peu. J'étais vachement ouverte sur tout ce qui était musique *middle east*, les Libanais, les Égyptiens... par mes tantes, quand je rentrais au Maroc, elles étaient toutes sur Rotana, etc. C'est un truc que j'ai toujours écouté. J'écoutais aussi beaucoup de variété française : Trenet, Brel... J'écoutais aussi beaucoup des mecs genre Julio Iglesias, que ma mère adorait. J'ai toujours eu un peu une ouverture... J'écoutais des trucs que les autres n'écoutaient pas. Mais ce n'est pas un truc que je valorisais à l'époque. Je chantais des trucs, on me disait : "C'est quoi ?" je disais "Non, c'est rien, j'ai inventé". Si je leur dis "Julio Iglesias", ils vont me dire "Mais c'est quoi, ça ? Elle écoute quoi ?" À cette époque-là, je ne comprenais pas encore que c'était bien. Céline Dion... des trucs comme ça. Et en grandissant, je me suis rendu compte qu'il y avait pas mal de gens, même des rappeurs, qui avaient aussi été... par exemple Maes, c'est un mec qui écrit beaucoup de... je ne sais plus qui c'était, mais ça m'avait un peu étonnée. Et tu as un autre rappeur qui s'appelle Heuss l'Enfoiré, qui écoutait beaucoup Yves Montand. Et après, je me suis dit, quand tu aimes la musique, tu sais reconnaître de la bonne musique. Aujourd'hui, j'aime bien le rap, mais je n'aime pas tous les raps et je fais moins

attention aux paroles – même s'il y a des trucs qui m'énervent –, qu'aux mecs qui arrivent à faire des belles mélodies, aux mecs qui arrivent à innover un peu dans ce qu'ils font.

Enquêteur : Et au cinéma ?

Assia : Du cinéma français, les classiques, mais pas trop, parce que ce n'est pas des trucs qu'on pouvait trop regarder en famille, si tu vois ce que je veux dire. Sinon, beaucoup ce que je pouvais pirater, sur Internet. Je me rappelle, j'avais trouvé *Fight Club*, j'étais encore au collège. Il n'y avait pas de sous-titres, rien. Je l'ai regardé en anglais. Et en fait, je captais grosso modo ce qui se passait. Donc je l'ai vu une ou deux fois, à la chaîne, et au final, ça m'a donné envie de regarder... Depuis le collège, je regardais tout le temps en VO, à cause de ça.

Donc beaucoup de cinéma américain, beaucoup de lecture. On allait beaucoup au théâtre aussi. Quand il y avait des trucs à Y., on y allait tout le temps. (Assia, 27 ans)

Les têtes de quartier de cette enquête étant toutes issues de l'immigration postcoloniale, le processus migratoire et ses différentes composantes occupent une place centrale dans leur socialisation et leur trajectoire. Les effets de la migration sur la trajectoire des parents des têtes de quartier structurent pour partie le rapport que ces derniers entretiennent à la fois avec le pays d'origine de leurs parents et avec la France.

Youssef a appris à parler la langue de ses parents, le soninké. Il en fait même usage dans le cadre de ses actions en direction de la jeunesse de son quartier, lorsqu'il interagit avec des parents maliens qui ont des difficultés à parler français, tout en essayant de leur apprendre des mots en français.

Assia témoigne de l'ambivalence de son rapport au Maroc, pays d'où viennent ses parents, mais aussi de son rapport à la France, pays où elle est née. Ses parents ayant quitté le Maroc pour la France où ils espéraient trouver davantage de liberté, une meilleure qualité de vie, ils l'ont idéalisée et ont déchanté après quelques années de vie en France :

« Au fur et à mesure, ils se sont rendu compte que les idéaux républicains n'étaient pas trop mis en application. Et pendant longtemps, ils ont eu un discours complètement lisse sur la France, parce qu'ils ne voulaient pas qu'on grandisse dans une espèce de rancœur ou je ne sais pas quoi. Au final, l'école et les gens ont fait le travail à leur place, parce qu'ils ne nous ont pas vraiment protégés de ça. Mais quand même, je n'ai jamais eu cette haine de la France, de me dire que c'est vraiment un pays de merde. Parce que mon alternative, c'était le Maroc et je voyais très bien que... Mes parents m'ont raconté, je voyais une partie de ma famille galérer, donc je me disais : OK. Mais il faut prendre ce qu'on a et faire avec ce qu'on a. C'est un peu ça qu'ils m'ont quand même transmis, malgré tout. »
(Assia, 27 ans)

Il est intéressant de noter la circulation transnationale, ici entre la France et le Maroc, de perceptions des deux sociétés. À la lecture du témoignage d'Assia, on voit comment son rapport à la France et son rapport au Maroc sont imbriqués. Si Assia n'a pas un rapport totalement désenchanté à la France, au vu des conditions d'existence dans les quartiers populaires et des expériences ordinaires de racisme et de discrimination des minorités, c'est parce que le Maroc lui apparaît comme un ailleurs possible, certes, mais pas nécessairement souhaitable, car les conditions de vie n'y sont pas meilleures, voire plus difficiles à certains points de vue, qu'en France.

Youssef porte un intérêt particulier à l'histoire, notamment l'histoire du groupe ethnique de ses parents maliens, dans la mesure également où cette histoire l'aide à se construire. Il lit par conséquent des ouvrages qui ont trait à cette histoire. Mais il lit également des ouvrages, quand ils existent, qui renvoient à une hybridation des identités culturelles, hybridation dans laquelle il se reconnaît

pleinement et qu'il souhaite expliquer aux autres, qui ne la comprennent ou ne l'acceptent pas toujours ou la stigmatisent.

Youssef : Par exemple, l'histoire des Soninkés, du coup, ça m'intéresse, parce que je suis de cette ethnie-là, et que, eh bien du coup, ayant la double culture franco-malienne, je m'intéresse à savoir, comme s'est construit un peu la civilisation de mes parents, pour mieux me connaître aussi quelque part. Eh bien, je lis aussi des ouvrages de jeunes qui sont ici, qui sont maliens. [...] Donc du coup, tu as le côté français avec le côté *street*, tu as le côté spirituel, et tu as aussi le truc... Et c'est tout dans tout ça, comment tu te construis en fait. C'est que je me dis qu'avec tout ce qu'on a dans le passé, il faut aussi... enfin, il faut pas le négliger quoi. Ça fait partie de notre patrimoine culturel. Il faut qu'on apprenne à vivre avec, et qu'on sache un peu aussi l'expliquer aux gens, puisque les gens ont parfois du mal à comprendre pourquoi on est comme ci, pourquoi on est comme ça. Et il faut que nous, on sache poser des mots sur ça. Et pour ça, il faut de la matière. Enfin, il faut avoir lu quoi. »
(Youssef, 31 ans)

Samuel a quelques sources d'inspiration très forte pour ses activités vidéo, à la fois des films et des réalisateurs, comme Ladj Ly de Montfermeil, réalisateur du film sur les quartiers populaires *Les Misérables*, récemment primé.

« Ce qui m'inspire beaucoup... J'ai beaucoup aimé les films comme *Ma Cité va craquer*. C'est un classique. *La Haine*, normal, toujours. Il y a un réalisateur qui m'a inspiré Ladj Ly, Clichy-Montfermeil, qui a filmé les émeutes de 2005 dans sa cité. C'est lui qui m'a inspiré pour *la Gazette du Ter Ter*. Et JR aussi. » (Samuel, 23 ans)

Le répertoire culturel des têtes de quartier, s'il est diversifié, reste relativement homogène avec les goûts de leur classe sociale et de leur tranche d'âge. Il n'est en tout cas pas réductible à la seule consommation hédoniste de biens culturels. Il s'ancre dans le quotidien des têtes de quartier, alimente leurs actions en direction des jeunes et constitue une matrice culturelle de leur politisation.

Le rap, style musical structurant pour les têtes de quartier et vecteur d'intellectualisation

Loin d'être entièrement univoques en matière de culture, les jeunes de cette enquête écoutent des styles musicaux variés, le rap arrivant toutefois en tête (Voisin, 2013). Dans cette enquête, le rap apparaît à la fois comme le style musical que les têtes de quartier écoutent majoritairement et comme celui qui structure les pratiques et leurs productions culturelles. Ce style musical semble ainsi être un vecteur important d'intellectualisation des têtes de quartier dans la mesure où ces dernières s'en inspirent fortement via les textes, notamment dans le cadre de leurs actions ou productions culturelles. Samuel écoute du rap français « à l'ancienne » : Fonky Family, NTM, Scred Connexion, Kool Shen, La Rumeur, X-Men.

Zakaria aime beaucoup le rap, et surtout les rappeurs qui écrivent des textes qui le poussent à la réflexion. Il écoute beaucoup les artistes comme Kery James, Medine, Youssoupha, mais aussi Nino, même si les « paroles c'est pas trop ça ». Zakaria dit toutefois qu'il écoute « un peu de tout » et que ses playlists sont très éclectiques :

« De la soul, la musique noire américaine des années 1960-1970, comme Ray Charles, Charles Aznavour, Édith Piaf, j'écoute beaucoup. Ils ont rigolé quand j'ai dit que mon morceau préféré, c'était

« La bohème » de Charles Aznavour. Ils sont choqués quoi. Mais voilà, moi, je suis très éclectique niveau musique, j'écoute vraiment de tout. »

Luc s'est très clairement inspiré des textes de rap, qu'il apprécie beaucoup, pour écrire son livre. Il aime plus particulièrement le style très imagé de ces textes, ceux de Rohff notamment, qui reflètent très précisément la réalité des quartiers populaires telle qu'il la vit lui-même, à son échelle, au quotidien.

« Je ne sais pas comment je l'ai retranscrit, mais je pense que c'est peut-être ça ma plus grosse influence dans le truc. Je pense que la manière dont je l'ai raconté, c'est un peu comme les rappers, ils racontent ça après, pas tous, certains. Moi, j'écoute beaucoup Rohff. J'aime bien sa manière de parler de la cité, des quartiers. Je trouve que c'est celui qui raconte le mieux les quartiers, etc. Et je pense que ça, ça m'a beaucoup influencé dans ma manière d'écrire. Parce que lui, il a une manière d'écrire qui est très imagée, c'est plein de métaphores, qui te font voir les choses... En fait, ce qu'il a voulu dire, j'arrive à le voir. Je pense que j'ai été beaucoup influencé par ça. Et je pense que c'est comme ça qu'il a été un peu construit, le texte, de cette manière-là. C'est imagé, c'est illustré, je ne sais pas comment... » (Luc, 34 ans)

Même s'il dit écouter « un peu de tout », y compris de la variété française, Luc aime particulièrement le rap français. Il aime regarder les clips de rap tout en lisant les paroles de la chanson. L'écoute n'est pas pour lui qu'une simple expérience sensorielle et esthétique, c'est aussi une construction de sens.

« J'aime bien, souvent, par exemple quand j'écoute une musique, lire les paroles en même temps. J'aime bien faire ça, pour bien comprendre ce qu'il a dit, pour bien comprendre ce qu'il a voulu dire. Il y a des choses qu'en écoutant seulement, on ne comprend pas. Et je me dis qu'il y a certains rappers qui disent des... en tout cas sur l'environnement, en parlant des cités et tout, qui disent de vraies choses. Parce que moi, je le vis, je l'ai vu, je l'ai vécu. Et je sais que ce qu'ils disent, des fois, il y en a, ce qu'ils disent, c'est vrai. Je ne parle pas des textes où ils parlent de la violence. C'est aussi pour ça que j'ai mis une *playlist* à la fin, avec des titres de musique. Parce que c'est soit des musiques qui vont parler de cet environnement-là, des quartiers, etc., soit qui vont avoir un message plus positif par rapport aux jeunes, pour leur dire : "Vous pouvez y arriver, vous pouvez le faire." Ça va dans une des deux cases, les textes que j'ai mis. Je ne sais pas, il y en a qui ont une manière de raconter les choses qui... je me dis, ça t'aide aussi, des fois, à comprendre les choses, ou à ouvrir les yeux. » (Luc, 34 ans)

Youssef écoute aussi du rap et du R'n'B, plus étasunien que français : Usher, T.I. son rappeur préféré, Casey, mais aussi Keyla, artiste plus « love ». Réflexif, Youssef se pose la question du rôle du rap dans la vie des jeunes de quartiers, à la fois ceux de sa génération et ceux des générations actuelles, dans leur rapport au monde et dans leurs actions. Si, plus jeune, il a pu écouter des morceaux de rap qui évoquaient des pratiques déviantes, Youssef dit qu'il était capable de faire la part des choses et de ne pas se laisser entraîner vers des pratiques déviantes. Il pense que c'est, au contraire, davantage le cas pour les jeunes d'aujourd'hui.

« C'est là où je me posais la question par rapport aux jeunes d'aujourd'hui qui écoutent beaucoup de rap, etc., sans essayer de revenir un peu aux origines de ces cultures-là, tu vois. Et je me dis : "Mais attends, moi, avant, j'écoutais...", je pouvais écouter du rap où les gens disaient quand même des choses assez fortes. Tu peux écouter du I Am. On écoutait du NTM, etc. Mais ça n'empêche que j'arrivais à faire la part des choses : "Eh bien tiens, ils viennent de rapper ça." Bon eh bien voilà, dans la vie de tous les jours, c'est vrai que c'est dur, mais comment je m'en sers pour me booster quoi, tu vois ? » (Youssef, 33 ans)

Pour Youssouf, la production de morceaux de rap est passée à une vitesse supérieure au détriment de la qualité des textes. Il pense que les jeunes générations actuelles consomment du rap sans réellement prêter attention aux textes qui sont, de toute manière, moins travaillés que ceux des morceaux de sa génération.

« Et j'arrive pas à comprendre en fait... Enfin, je me dis que c'est parce que peut-être que tout va trop vite et que c'est ça, tout se consomme trop vite, donc il y a pas forcément de quali... enfin de compétitivité au niveau de la qualité. C'est plus, on fait, on produit, etc. Et on n'écoute plus le sens des mots. Et avant, je sais pas, tu écoutais Rhoff avec 591, tu écoutes un peu. Tu écoutes un peu Wallen. Tu écoutes un peu... même Nessbeal etc. C'est un des rappeurs aussi que j'aime beaucoup. Et tu te dis : mais attends, les mecs, ils écrivaient des trucs qui étaient assez creux, mais c'est pas ce qui a fait de moi un voyou. Tu vois, il suffisait pas que j'écoute cette musique pour que je me transforme en voyou. Et là, enfin, c'est peut-être une impression ou c'est parce que je prends de l'âge, etc., mais je me dis : peut-être que les jeunes ils sont influencés par un type de musique, et ils ont peut-être pas tous les outils pour en décoder les codes. Et je me dis : moi, quelles ont été mes ressources pour pouvoir me dire : tiens là, il dit ça, mais c'est pas pour autant qu'il faut aller faire ça, etc. Et je me dis : qu'est-ce qui leur manque à ces jeunes ? Il y a des questions comme ça qui restent en suspens et auxquelles... Souvent on a des débats avec nos potes puisque, on se dit : voilà, nous... par exemple, par ailleurs, comme je t'ai dit des fois on s'est battus, mais tu vois, le fait de salir son quartier, ça nous rendait pas *thug* [voyou]. C'est-à-dire qu'on se disait pas *thug* parce qu'on jetai, après avoir mangé un grec où on jette la boîte par terre quoi. Non. On la jette. Tu vas à la poubelle, tu la jettes. Tu reviens t'asseoir, tu rediscutes, etc. Et là, on se dit que... je sais pas... Dans la société, il y a un truc qui va plus trop. » (Youssouf, 33 ans)

Pour Youssouf, le rap constitue pour les jeunes de quartiers populaires, un exutoire à leurs souffrances, une thérapie individuelle et collective.

« Je pense que c'est aussi une forme de thérapie, d'expression, et de dire des fois ce qu'on a sur le cœur. Moi, j'écoutais un rappeur à l'époque, mais qui a changé un peu son style de rap, qui était Leck. C'est un rappeur du 94, qui avait des textes très sombres quand il était jeune, limite un peu dépressif, parce qu'il avait perdu un pote. Pareil, moi, ça me renvoyait, puisque nous aussi, on a perdu un pote. Et là aujourd'hui, il a changé son style de rap. Et il faisait une interview, et il disait que c'était une sorte d'exutoire aussi pour lui, parce que c'était compliqué. Il avait tout en lui. Il était pas bien, il pleurait à chaque fois, etc. Donc pour sortir de cette souffrance, des fois, il l'évacuait par petites bribes de par la musique. Et par ailleurs, comme il a du talent, franchement, il le sortait bien. Et là, les jeunes, je me dis que c'est pareil. Peut-être qu'ils rencontrent des difficultés. Et moi, il y a un truc que je me dis, c'est que les jeunes, aujourd'hui, il y a une grande dépression dans les quartiers, sauf que tu vois, le diagnostic, il est fait par personne. Les gens s'intéressent pas trop, mis à part quand tu vois, il y a des sociologues comme toi qui viennent à la rencontre des gens. Mais il y a une grande forme de dépression. Quand tu écoutes les musiques, c'est à base de : "Oui, il faut flinguer untel ou l'autre il est flingué, l'autre il est mort, machin, la drogue, la prostitution, etc." Enfin y a rien de... tu vois, c'est pas très souvent gai, tu vois ? On te raconte que de la misère. Tu as l'impression que c'est que de la misère. Alors que tu as aussi des choses bien, tu vois, dans le quartier. Et après, ils font avec ce qui marche. Ils font à mon avis aussi, avec leurs moyens. C'est-à-dire qu'ils font avec ce qu'ils ont pu retenir de l'école. Ils font avec ce qu'ils ont pu retenir un peu de chez les parents. Ils font un peu de ce qu'ils ont pu apprendre de leur vécu avec leur petit groupe, et ça donne ce que ça donne. » (Youssouf, 33 ans)

Si les têtes de quartier apprécient le rap, en tirent une inspiration dans le domaine culturel et s'éveillent à des questions sociales et politiques, c'est en partie parce qu'ils estiment que les rappeurs mettent en musique une certaine réalité de la vie quotidienne des quartiers populaires.

La politisation des questions sociales en dehors des partis

Compte tenu d'un ensemble d'éléments structurels affectant les quartiers populaires, tels que le chômage et la précarité, le traitement policier, ou les inégalités scolaires ou de santé, le rapport aux institutions est crucial dans l'analyse sociologique des têtes de quartier. Nous nous intéressons au répertoire de (micro-)stratégies des têtes de quartier, qui entendent contourner, mettre en doute ou en suspens, ou même oublier la domination (Grignon, Passeron, 1989) ou bien encore rejeter la délégation afin de se réapproprier leur histoire et leur destin social. L'enquête montre que des jeunes adultes vivant dans des quartiers populaires (Talpin, 2016) se mobilisent politiquement, mais en dehors des institutions légitimes (Darras, 2013 ; Hadj Belgacem, 2016) ou contre elles. Ils le font notamment par des moyens peu visibles, grâce à leur capital d'autochtonie par exemple, qui s'ancre parfois dans les sociabilités associatives ou encore sportives (Oualhaci, 2017 et 2019), malgré le travail d'imposition d'une manière légitime de faire de la politique à travers les « conseils de quartier », la « démocratie participative locale », l'injonction à s'inscrire sur les listes électorales ou les pratiques militantes d'« empowerment » (Bacqué, Biewener, 2013).

Samuel déclare qu'il tient sa disposition à politiser la question sociale et raciale et à s'engager d'une forme d'engagement de sa mère.

« Et la culture militante... je pense que ma mère... Ma mère m'a toujours dit de me battre. C'est plus ma mère qui m'a dit ça. Mais il n'y a pas de gens qui militaient, dans ma famille, à part mon père, qui a milité un peu... il a fait quelques manifs sur Paris, pour le droit... je ne sais plus ce que c'était, comme manifestations, exactement. En fait, ma mère m'a toujours poussé à le faire, elle m'a toujours encouragé. Même pour *La Gazette du Ter Ter*, elle suit à fond, elle est à fond dedans, elle est grave contente et tout, elle est super fière. Elle m'a toujours poussé. Mon beau-père, lui, au début... En fait, au début, quand j'ai commencé à faire ça, je ne leur ai pas dit. Je leur ai caché, je le gardais pour moi. Pour moi, ce n'était pas un truc de fond. Mais quand ils l'ont découvert, ils m'ont dit : "Pourquoi tu ne l'as pas dit plus tôt ? C'est super !" Ils n'ont pas compris pourquoi je ne leur avais pas dit. Et mon beau-père, quand j'ai arrêté mon DUT, il l'a très mal pris, il pensait que je voulais m'amuser, alors qu'en fait non, j'avais vraiment des projets en tête. C'est après, il a mis un peu de temps à se rendre compte que c'était vraiment ça que je voulais faire. » (Samuel, 23 ans)

Parler du rapport au politique des classes populaires uniquement en termes de distance, d'abstention (Braconnier, Dormagen, 2007) ou de désintérêt ne fait qu'enregistrer la situation de domination culturelle de celles-ci et occulter un rapport différent au politique, moins institué, moins légitime (Gaxie, 1978). Le délitement de l'association entre les sociabilités locales, le syndicalisme et l'encadrement municipal (Mischi, 2010 ; 2014), souvent communiste en banlieue rouge, des quartiers populaires a laissé la place à d'autres formes de politisation. Si des processus à la fois de politisation et de dépolitisation coexistent au sein des associations de quartiers populaires, il y règne surtout un évitement du politique et un affichage de principes d'égalité et de justice (Hamidi, 2010). Bien que les formes d'engagement des têtes de quartier varient sensiblement, ces dernières sont toutes engagées dans des luttes sectorielles autour de trois thèmes principaux qui sont indissociables des conditions d'existence des jeunes racisés des quartiers populaires : la lutte contre les inégalités, la lutte contre le racisme, la promotion des quartiers populaires et de la mobilité sociale de leurs habitants.

Le fait que de nombreux jeunes de quartiers populaires ne s'engagent pas dans des partis politiques institutionnels s'explique en partie par la volonté prononcée de ne pas être « récupérés ». La

politisation des têtes de quartier se manifeste dans la plupart des cas dans des formes d'engagement local avec pour enjeux la vie du quartier, les questions de jeunesse ou encore l'expérience scolaire.

Dès le lycée, Djibril s'est engagé dans des projets collectifs. Il a participé, avec des amis, à des projets appuyés par la municipalité. Il a par exemple organisé un voyage en Éthiopie. Selon lui, son premier réel engagement est son élection au sein du conseil local des jeunes. Poussé à faire campagne par les animateurs de la ville qui pensent que « c'est bien pour lui », il est élu par les jeunes de la ville au conseil local des jeunes à l'âge de 17 ans. Il obtient déjà une reconnaissance du public jeune local. C'est dans le cadre de son engagement au conseil local des jeunes que Djibril a découvert ce qu'était vraiment un projet, comment le construire et le gérer, avec le soutien des animateurs qu'il connaît très bien.

Comme d'autres têtes de quartier, Djibril peut présenter ses actions envers la jeunesse locale comme apolitique. C'est souvent parce qu'ils ont en tête une vision institutionnelle de la politique selon laquelle la politique se ferait d'abord au sein ou au nom des partis. Djibril ne considère pas ses actions comme réellement politiques, au sens institutionnel. Ses expériences avec les personnels politiques de sa ville l'ont convaincu qu'il ne fallait pas que son association soit « récupérée » par la mairie, mais qu'elle gagne son autonomie. Dans le cadre des élections municipales, les candidats locaux ont tenté d'approcher Djibril et son association parce que celle-ci socialisait beaucoup de jeunes de la commune. Djibril a refusé et tient, depuis, les politiques à distance.

« La politique... pendant un moment, nous, on était très influents dans la ville, 2014, les élections municipales. Et nous, on connaissait l'ancien maire et on connaissait les nouveaux qui voulaient arriver. Il y en a c'étaient nos potes, on connaissait tout le monde. Et donc, forcément qu'est-ce qui s'est passé ? Vu qu'ils savaient que nous on touchait beaucoup aux jeunes, et donc dans tous les sens ils essayaient de nous... de s'accaparer nos actions, nos associations, de se montrer avec nous. Donc, moi ce que je faisais c'est que quand j'en vois un, je lui disais que j'étais avec l'autre, quand j'étais avec l'autre, je disais que j'étais avec l'autre, pour qu'ils comprennent qu'il faut pas me mettre dans leurs histoires-là et surtout pas parler de l'association. Et malgré ça, j'étais... malgré ça, étant donné que nous on brasse beaucoup de jeunes, certains jeunes qui sont tombés dans cette tourmente-là, ils ont associé notre association à ça. Depuis ce jour-là, j'ai dit : "Tous les politiques, il faut pas nous approcher. Il faut pas nous approcher." On a même pris du recul par rapport à la ville, par rapport à tout ce que nous donnait la ville, et en essayant d'être indépendant, c'est-à-dire en 2014, c'était à cause de ça. » (Djibril, 30 ans)

Djibril pense qu'il n'a pas de compétences politiques. Sa conception légitimiste de la politique induit un sentiment d'incompétence en matière de politique, et un cadrage de ses actions en termes moraux. En même temps, il affirme que son association avait une politique qui consistait précisément à ne pas faire de politique, toujours au sens institutionnel. Cela constitue bien un positionnement qu'on peut qualifier tout de même de politique, comme d'affirmer que ce qui compte prioritairement, c'est le quartier, et que ce dernier est une « cause ». À défaut de compétences proprement politiques, au sens institutionnel, Djibril met en avant son expérience sur le terrain et ses très nombreuses actions avec les jeunes, sa capacité à ne pas dépendre matériellement de la ville et à trouver des sources de financement ailleurs.

« Mais on a eu cette chance-là nous de pouvoir faire plein de choses sans la ville. On avait des locaux. On arrivait à avoir de l'argent grâce à notre entreprise ou des dons privés. Mais nous, notre politique, c'est de pas faire de politique justement parce qu'on pense que c'est le meilleur moyen de se fermer des portes et, surtout, moi, je connais rien en politique. Je sais que c'est pas pour moi en réalité. Moi je fais les choses parce que je pense qu'elles sont bien aussi, si c'est bien ou c'est pas

bien, mais j'y vois pas un combat derrière pour telle ou telle cause et tout. La seule cause qu'on a nous, c'est notre quartier, c'est tout, et les jeunes. » (Djibril, 30 ans)

L'objet de l'association de Djibril est, comme il le formule lui-même en revendiquant une forme d'autonomie assez forte, de lutter contre les inégalités d'accès à un emploi et à la culture.

« Moi c'est pour ça que je dis : "Nous, dans notre association, on fait les choses en fonction de ce qu'on pense." On pense que chacun a le droit de s'exprimer ou a le... doit avoir sa chance, on va dire, en termes d'accès à l'emploi ou à la culture ou tout ce genre de choses, mais on le fait selon nos idées à nous, pas parce qu'il y a un parti politique ou il y a cette ligne politique là. Je pense que chacun des partis a du bon et du mauvais, mais nous, on s'engage nulle part, c'est notre propre engagement personnel. Mais... peut-être que ce qu'on fait a une connotation politique, mais c'est pas du tout voulu en tout cas, c'est... on fait par rapport à ce qu'on pense, à notre pensée, c'est tout. Pas par rapport à une personne, par rapport au maire ou par rapport au... parce qu'on nous a dit que... absolument par exemple pour organiser des voix, des... c'est pas du tout ça. C'est vraiment très contraignant, faut pas rentrer dans les chamailleries des uns et des autres, surtout ici, bientôt il va y avoir les élections municipales et on voit déjà que ça a commencé. Et nous on va se retirer de tout ça. C'est terrible. » (Djibril, 30 ans)

Zakaria déclare, comme d'autres têtes de quartier et d'autres jeunes de quartiers populaires, ne pas faire de politique, ni être un militant. Il affirme néanmoins être *politisé*. Zakaria se sent lui aussi particulièrement touché et concerné par les injustices, le racisme envers les Noirs plus spécifiquement, et les expériences des jeunes de quartiers populaires.

« Je pense que quand on regarde le parcours que j'ai par rapport à tout ce que je fais, je suis obligé d'être un peu engagé, d'être un peu politisé, même si voilà, je fais pas de politique. Je pense que globalement, pour faire simple, tout ce qui est injustice, dès que je sens qu'il y a de l'injustice, quelque part, je me sens concerné, je me sens obligé de réagir à mon échelle à ma façon, que ça soit par rapport aux Noirs en France, ou autre, voilà, je... par rapport aux jeunes, tu vois, parce que moi, je travaille avec les jeunes ici, donc toutes les politiques qui les concernent directement, les actions et les inactions des politiques, moi, ça me touche forcément. Et j'essaie d'en parler, de m'exprimer à ce sujet. Je suis... je me dis pas militant, mais voilà, sur les réseaux sociaux, par exemple, je partage beaucoup d'informations qui parlent de ça, enfin, qui parlent de la politique en France, de la politique étrangère de la France, qui parlent beaucoup de l'Afrique, qui parlent de réussite des Noirs. Voilà, j'essaie de m'exprimer sur tout ça. On a une émission, ici qui s'appelle *Le focus du média de la street*, dans laquelle j'étais souvent devant la caméra aussi, même si j'étais en même temps derrière aussi, où c'était l'occasion aussi de dire ce que je pensais. J'en joue même, des fois je disais que voilà, je cite des genres de politique, on sait qu'ils font ça, emplois fictifs, ils augmentent les salaires, etc. Et dans une même vidéo, je dis : "Voilà, il faut que je fasse attention, sinon, voilà, on va me renvoyer chez moi, tout ça." Donc voilà, quoi. Je suis obligé de m'intéresser à l'actualité, à la politique. » (Zakaria, 26 ans)

Si Youssouf s'investit tant auprès des jeunes, c'est en grande partie pour les aider à politiser leur condition de jeunes de quartier populaire, à distance des formes illégitimes disqualifiées de protestation (comme les « émeutes »), et davantage dans l'action réfléchie permettant de bien identifier à la fois la cause des problèmes et les solutions. Il a une conscience aiguë d'avoir reçu un héritage collectif qu'il faut préserver et transmettre aux jeunes générations.

« Je pars d'un esprit où la terre, elle nous appartient pas tellement, c'est plutôt un héritage qu'on a vis-à-vis des jeunes. Moi, je me dis : il faut que les jeunes, on leur donne les bons codes, si on veut être bien nous aussi plus tard. Enfin, c'est comme on en discutait avec un pote la dernière fois. Je lui ai dit : "Regarde, tous les acquis sociaux, il y en a qui disent : 'Oui, la grève, on en a marre. La ligne de métro qui passe par ici, elle est fermée depuis x temps'. Tu vois, mais moi, je m'en fous qu'elle soit fermée. Si

dans vingt ans ou dans quarante ans, je suis bien et que j'ai ma retraite, etc., je suis content. Je préfère souffrir là maintenant, que dans vingt ans, voilà, j'ai plus tellement de forces, etc., sachant qu'entretiens, on a aussi cette mission-là, de transmettre les outils de lutte aux plus jeunes, pour qu'à un moment, ils se laissent pas écraser, parce que la société... parce qu'à un moment donné, on est écrasés aussi par cette machine qui impose un rythme de travail, un rythme qui joue sur le rythme de vie, etc. Et des fois, c'est compliqué. Moi, c'est pour tout ça aussi que je le fais.

Et les jeunes, on essaie de leur faire prendre conscience de ça de par les activités qu'on fait. C'est-à-dire que, par exemple, quand on les emmène dans un pays – par exemple, quand on les emmène au Mali –, ils voient que le rythme est différent. Quand on va les emmener en Italie, ils vont voir que le rythme est différent. Ne serait-ce qu'en France, tu vois des rythmes différents. Quand tu es dans le sud et quand tu es sur Paris, tu vois le rythme de travail sur Paris et sur Marseille, il est pas tout à fait le même. Le mode de vie n'est pas tout à fait le même. Et ça, ils en prennent conscience que s'ils expérimentent et qu'ils voient. Et moi c'est un peu le débat aussi que j'avais avec un ancien collègue de prévi' [prévention], c'est que... il disait : "Oui, mais les jeunes, à un moment donné, ils sont un peu moins curieux." Après, je dis : "Mais est-ce qu'on essaie d'attiser leur curiosité aussi ?" Parce que c'est ça. Je dis, moi : "Il y a tout un tas de trucs que j'ai découverts en ayant, eh bien du coup, eh bien fait mon expérience personnelle parce que j'avais cette curiosité-là." Mais tout le monde n'a pas ce truc-là de se dire : "Je vais essayer de m'intéresser aux gens. Je vais regarder ce qu'on peut faire *via* du commun, etc." Eh bien du coup, moi, c'est comme ça que de fil en aiguille, j'ai expérimenté. J'ai découvert des trucs à travers de l'associatif. Des fois, il y a des trucs sur lesquels tu te dis : "Mais ça, ça existe ? Ça, je savais pas, mais pourquoi on me l'a pas dit ?" Et tu as des personnes en face qui le savaient, mais ne te l'ont pas dit. C'est-à-dire que tu es obligé d'aller à la pêche aux infos et tu ramènes tout sur le quartier pour que les gens puissent avoir. Et c'est comme ça que tu ramènes un peu du mieux vivre ensemble. » (Youssef, 33 ans)

Joyce fait remonter ses premiers engagements à la période où elle est au lycée. Le conseiller principal d'éducation (CPE) a joué un rôle crucial en la poussant à se présenter aux élections du conseil de la vie lycéenne (CVL) de son établissement. À sa grande surprise, elle est élue. Ensuite, elle est également élue au conseil d'administration, poussée par sa professeure de français.

« Pour le CVL, c'est ma première expérience, j'avais... J'avais mon CPE, monsieur C., qui m'avait coincée dans les couloirs un jour, il m'a dit : "Attends, Joyce, viens, ici, toi." Genre vraiment le hein ! Je dis : "Oui, monsieur ?" Il me dit : "Franchement, Joyce, je te dis la vérité, je te vois et tout dans mon bureau quand tu te deman... Puis, c'est pour les absences et les retards, tu vois ? Je te vois dans les bureaux, mais t'es dynamique et tout, je sens un truc et tout. Est-ce que tu veux pas être déléguée... pas générale, mais déléguée du CVL ?" En plus, c'était la campagne, elle avait déjà commencé. Je dis : "Mais monsieur, déléguée quoi ? Genre..." Il me dit : "Mais Joyce, je sens ton... t'as les épaules pour et tout." Voilà. Je dis : "OK. Jesus, qu'est-ce qu'on fait là ?" Alors, voilà, donc lui, il me propose ça et tout. Et finalement, je me suis prêtée au jeu, je me suis dit : "Bon, OK, s'il veut que... bon, on va tester, et si ça passe, tant pis, mais si ça casse, tant pis, genre je m'en fous, tu vois, c'est pas grave. " Et j'ai testé, et j'ai commencé à faire ma promotion, et j'ai commencé à parler : "Oui, je sais que je serais une bonne..." En plus, en fait, tu vois, ce qui est drôle, c'est que vraiment, je pense que tout le monde, on a sa lumière, sa flamme qui est en nous, on sait déjà les choses, mais sauf que peut-être qu'on les a pas encore vues, ou bien on ne les assume pas encore. Tu vois. Et vraiment, je savais que j'avais ce truc... ça, c'est ma maman, disons, ma mère spirituelle, qui m'a toujours dit, même avant que je rentre dans l'équipe musicale et tout, elle m'a dit : "Joyce, t'as un truc de leadership en toi." Au début, je la calcule pas, puis j'ai dit : "Mais qu'est-ce que tu racontes ?" Et franchement, en vrai, je le savais, sauf que je me disais : "Bon, peut-être que vers mes 30 ans, je vais commencer un truc comme ça, mais là, voilà." Et donc du coup, en fait, je savais que j'avais ce truc-là, mais je le faisais pas. Mais comme monsieur C. m'a dit de faire, là, j'ai dit OK, c'est vrai qu'en plus, j'aime bien défendre les gens, j'aime bien dire les choses, tu vois. Même si c'est des trucs tabous, je le dis, tu vois, parce que c'est comme ça : "On est Noirs." Enfin, voilà, des trucs comme ça. Et donc, j'ai commencé ma campagne. Et donc, finalement, j'ai été élue, trop drôle ! En moins deux jours, un truc comme ça, bon, voilà. Ça fait trop genre, mais c'est vrai, en plus, c'est les faits. » (Joyce, 18 ans)

La politisation des têtes de quartier est donc bien inséparable de leur condition de jeunes et d'habitants d'un quartier populaire. Elle est également indissociable de leur condition de racisés et de ce que cela implique au quotidien, notamment dans leur rapport aux institutions.

L'expérience du racisme et des préjugés sur les quartiers populaires

Toutes les têtes de quartier rencontrées nous ont fait part d'expériences de racisme systémique ou de préjugés sur les quartiers populaires et leurs habitants, surtout les jeunes. Le rapport au politique des têtes de quartier n'existe que dans son articulation à cette question du racisme et du traitement différentiel des quartiers populaires et de leurs habitants.

Assia décrit de nombreuses situations où elle a fait face à des formes de racisme et de discrimination, de paternalisme et de sexisme. Elle pointe une différence de traitement entre les filles et les garçons des quartiers populaires. Elle dit que les préjugés sont assésés plus frontalement aux garçons qui sont réduits à « des caïras » à qui on dit, par exemple, « pas de casquette... ». En tant que femme, les préjugés racistes, sexistes ou à propos des quartiers populaires auxquels elle dit avoir fait face sont souvent plus euphémisés, moins directs. Par exemple, alors qu'elle candidatait à l'entrée à Sciences Po, Assia a été ramenée et réduite à ses supposés limites ou manques et à son sexe :

« Il y a eu des trucs, par exemple dans les moments où l'islamophobie était à son max, sur les réseaux sociaux, tu te manges des trucs un peu *hardcore* parfois, en commentaire ou dans des débats que tu peux avoir avec d'autres personnes. Après, il y avait eu des manifestations un peu plus soft de racisme, je pense par exemple très tôt, quand j'étais en terminale et que j'ai vu qu'il y avait un souci avec Sciences Po, je suis allée voir mon proviseur de l'époque et je lui ai raconté le problème et le fait qu'il fallait faire quelque chose, que j'avais des super résultats, que j'avais ma place là-bas, etc. Et il m'a dit un truc... là c'était plus de l'ordre du paternalisme, il m'a dit : "Tu sais, c'est quand même Sciences Po, je ne pense pas, dans tous les cas, que tu l'aurais eu." Et il m'a dit un truc genre : "Tu es toute jolie, essaie de faire un truc un peu... tu sais... dans la vente..." Je l'ai raconté à ma mère, elle voulait l'étrangler. Elle m'a dit : "Je vais au lycée demain." Des trucs comme ça. Ou des trucs où des gens vont partir du principe que tes parents ne parlent pas français... tu vois ce que je veux dire, plein de trucs comme ça... couper un peu l'herbe sous le pied des gens et leur dire des trucs pour qu'ils se rendent compte que tu n'es pas le cliché de...

Moi, c'est beaucoup de paternalisme. Parce qu'une fille, elle n'a pas les mêmes... À part cette fois-là où c'était vraiment frontal, et si tu ne portes pas le voile, c'est beaucoup plus subtil, en fait, qu'un mec à qui on va dire les choses frontalement, on va tout lui dire, c'est plus violent. Pour une nana, c'est souvent plus du paternalisme : "Vous savez..." Mes premières expériences professionnelles, quand les gens ont compris que je venais de banlieue, ils me disaient des trucs genre : "Il faut dire bonjour, il faut dire au revoir." Oui, je sais, merci ! "Essaie de répondre aux mails, d'écrire, mais essaie de répondre aux mails", » (Assia, 27 ans)

Être une femme issue d'un quartier populaire et des minorités est ambivalent. Cette triple appartenance est instrumentalisée par les uns et les autres : soit pour valoriser les filles au détriment des garçons, soit pour sexualiser la relation censée être d'ordre professionnel.

« Quand tu es une jeune fille des quartiers, on va te mettre facilement en avant, tu vas être un peu le faire-valoir de plein de trucs. Ça, c'est la partie un peu facile. Mais oui, quand tu es comme ça, tu es aussi un peu décredibilisée dans le travail que tu fais. Quand on te met trop en avant pour ça, les gens commencent à se dire "Elle est là pour ça", ça se ressent aussi. Après, les problèmes que j'ai eus en tant que femme, je pense que... à part le petit élément de plus que je suis Maghrébine,

naviguer dans un monde de mecs, que ce soit dans l'associatif ou dans le monde du travail, tu ne sais jamais si c'est pour bosser ou si c'est pour parler d'autre chose. C'est un équilibre... Surtout, moi je travaille sur des questions des quartiers populaires, donc je bosse plutôt avec des hommes, en fait, qui ont des assos, qui font des trucs, en tant que *speakers*, etc. Je prépare toujours mes rendez-vous, avec ce que je vais dire, je prépare aussi comment je vais m'habiller, comment je dois... est-ce que je serre la main... pour essayer de mettre aussi une distance, parce que mine de rien, généralement, les nanas qui bougent un peu, ou qui sont un peu médiatisées, qui vont beaucoup à Paris, etc., c'est des filles... je ne sais pas, dans l'imaginaire collectif, qui sont plus ouvertes d'esprit, des choses comme ça... je ne sais pas comment dire... C'est plus *open*, quoi. Donc il faut montrer que non, ce n'est pas *open*, c'est le boulot. Ça a aussi été difficile pour mon ex-conjoint, par exemple, pour qui c'était insupportable, parce qu'il sait comment les gens pensent, etc. C'était très dur pour lui, de savoir qu'à 22 h, j'allais être en train de finir un événement au fin fond d'une cité, je ne sais pas où. Et moi, je n'ai jamais voulu que ce soit un frein pour moi. Donc non, je suis désolée. Si tu as un argument pour me dire non, si ce n'est pas *safe*, tu viens me chercher, si c'est autre chose, ce n'est pas mon problème, vous réglez ça entre vous, avec vos problèmes de mecs et vous ne venez pas... Mais il a fallu du temps pour que j'apprenne à dire ça. Parce que même moi, j'avais ces freins-là. » (Assia, 27 ans)

En tant que femme engagée dans la vie associative et culturelle des quartiers populaires, Assia doit adopter un ensemble de stratégies afin d'éviter d'être réduite à son statut de femme et de parvenir à être écoutée :

Enquêteur : Comment tu fais pour gérer le fait que tu sois une femme dans un monde d'hommes ?

Assia : Il faut des gages de sérieux, il faut aussi ne pas se taire quand des mecs essaient de parler sur ta voix. C'est un peu ce que tout le monde fait. J'ai eu encore un rendez-vous samedi avec quelqu'un de très bien, mais qui ne me laissait absolument pas terminer mes phrases. Donc je parlais, je continuais à parler. Il a commencé avant moi, je continue à parler, je rappelle aussi... tu es obligée de dire un peu ton curriculum, ce que tu as fait, les autres mecs avec qui tu as bossé, à qui il pourrait faire confiance... mais pour le coup, ce n'est pas plus spécifique aux mecs de quartiers que d'autres mecs. Mais oui, la façon de s'habiller, la façon de parler... beaucoup de serrages de main, ne pas faire la bise tout de suite, des trucs comme ça, de base. Essayer de venir avec deux, trois personnes, montrer que tu n'es pas toute seule, que tu n'es pas la nana qui veut faire... Et ça, quand je parle de mon projet, j'essaie aussi beaucoup... et ce n'est pas que pour les mecs, c'est aussi pour les nanas... ils ont tendance à minimiser un peu le truc... Je ne dis pas que donner des cours de soutien scolaire c'est nul, mais ils ont un peu tendance à mettre ça au même niveau, alors que ce qu'on fait avec Hood Power, c'est complètement différent, on est sur un autre niveau de réflexion. Et des fois, les gens me parlent comme si j'étais l'asso de quartier qui fait des barbecues. Et ça, c'est plus... je ne sais pas, je ne pourrais pas dire... mais autant les mecs que les nanas, les mecs de quartiers que les nanas de quartiers. Mais peut-être plus les mecs. Ils te voient comme... la femme au foyer qui fait des trucs de fondation, "c'est cool"... sauf que je pense que je bosse plus qu'elles. Et ça, je le fais aussi en disant que je fais des trucs à côté. Par exemple, quand je parle de Hood Power, je dis que c'est quelque chose que je fais bénévolement et à côté, je dis ce que je fais. » (Assia, 27 ans)

Assia est l'aînée et n'a pas eu de grand frère qui aurait pu la protéger dans le quartier, des rumeurs, des on-dit. Malgré toutes ces expériences en tant que femme, Assia a du mal à réellement politiser le sexisme, notamment parce qu'elle estime que la question du sexisme ou des femmes dans les quartiers populaires a souvent été traitée dans les médias de manière stigmatisante en érigeant les jeunes hommes en boucs émissaires.

« Pour moi, c'est aussi important que le reste. Et j'ai l'impression... pour moi, ces questions-là, c'est plus... je ne sais pas comment dire... c'est peut-être plus un truc interne, à régler entre nous. En fait, c'est des sujets qu'on nous a beaucoup volés, j'ai envie de dire. Moi j'ai grandi avec Ni Putes ni soumises. J'étais au lycée quand ça a commencé, que c'était devenu le truc... et quand j'ai compris qui elles étaient, leur combat, etc., je me suis sentie trahie. Cette question hommes-femmes, je n'ai plus envie que ce soit traité sur la place publique. Il y a des trucs qui arrivaient dans les quartiers, dans la culture, dans ce que tu veux, comme il y a des trucs qui arrivaient dans la société d'une

manière générale. Mais je n'ai jamais eu envie de me dire je vais faire quelque chose. Je me dis que ça se règle autrement qu'en stigmatisant. Mais oui, je suis sensible, très sensible à ça, parce que je suis une fille, j'ai grandi dans un... je n'ai pas eu de grand frère, donc j'étais une proie facile pour plein de gens. Les rumeurs, etc. Et je sais à quel point c'est dur d'être une fille, d'être une ado, d'être une ado dans un monde de mecs, de quartier ou pas de quartier, et après d'être une femme, comment tu grandis en tant que femme, comment tu t'épanouis en tant que femme, qu'est-ce que tu as le droit d'exiger. En plus, ce n'est pas des trucs qu'on nous a vraiment appris. Je n'ai pas l'impression que ce soit des trucs qu'on ait appris, j'ai l'impression que c'est un problème général, en France, on n'apprend pas aux femmes à être épanouies. On leur apprend à être de bonnes épouses, de bonnes filles... mais il y a un *level* en plus, chez nous. » (Assia, 27 ans)

Si Assia ne politise pas le féminisme ou le sexisme en tant que tel, c'est à la fois parce que ces questions ne concernent pas particulièrement les femmes des quartiers populaires, mais toutes les femmes partout en France, et parce qu'elle pense que ces questions sont imbriquées avec d'autres formes d'inégalités que les quartiers populaires condensent. Assia affirme que l'imbrication de ces questions n'en est pas pour autant un obstacle insurmontable et les jeunes des quartiers populaires, qu'elle trouve plus solidaires et plus indignés que les autres, ont les compétences non formelles et les relations sociales pour faire face, trouver des pistes ou des solutions :

« On est confrontés quotidiennement aux inégalités. Et toutes les questions de société, on les retrouve en banlieue. Quand tu as une crise migratoire, les gens sont au feu rouge dans le 16^e, ils se retrouvent chez nous, c'est nous qui devons les gérer. Donc on est en première ligne de tout, on ne nous demande jamais notre avis et on ne nous laisse pas proposer nos solutions. C'est ce qu'on veut faire, donner la parole à ces gens-là, les former, leur donner l'opportunité de proposer des choses, aussi. C'est le postulat de base de Hood Power. Ça, l'exposition, à tous ces trucs-là, mais aussi la connexion avec leur pays d'origine. Tu as des gens qui ont tout pour t'apporter la solution. Ils sont connectés à un autre continent, ils parlent plusieurs langues, ils possèdent plusieurs cultures, par leur famille, mais aussi par là où ils vivent. Je ne suis pas sûr qu'un gamin de six ans sache que les Comores existent, dans le 16^e, alors que... il y a une diversité énorme. Et il y a des gens qui voient ce que ça veut dire pour les gens. Mais ça s'oublie, aussi. Tu en sors, un peu, généralement tu t'en vas de ton quartier, il y a des trucs que tu perds. Pas complètement, tu as toujours un truc où tu te sens quand même plus concerné par certains trucs que d'autres, mais globalement, quand tu as grandi dans un quartier, tu es plus empathique, tu es plus solidaire, tu es plus indigné que le reste du monde. » (Assia, 27 ans)

Djibril est confronté aux discriminations de manière quotidienne. Cette limitation des chances de vie induit des stratégies de lutte chez celui qui a conscience qu'il doit en faire toujours plus que les autres, c'est-à-dire les jeunes plus favorisés et non racisés.

« Je suis en plein dedans en fait depuis que je le sais, tout ce que j'ai fait que ce soit à l'école, dans les associations, dans les entreprises qu'on a même, parce qu'on côtoie beaucoup de grands groupes avec lesquels on travaille, maintenant chez les pompiers, depuis que je suis rentré. Et il a toujours fallu que je sois le meilleur dans tout ce que je fais, à part à l'école, à l'école j'ai pas été bon. Mais dans toutes les activités... dans l'associatif, dans l'entrepreneuriat et chez les pompiers surtout, depuis dix ans que je suis rentré chez les pompiers, il fallait que je sois le meilleur dans tout ce que je fais parce que j'ai pas le droit malheureusement comme aux autres à l'erreur. Et quand je fais quelque chose de normal, pour eux, c'est pas normal, donc il faut que je sois deux fois plus fort qu'eux. Et là, ça fait trois semaines que je suis officier, je le ressens encore plus, c'est incroyable. Et je sais que, eux, il va falloir que je sois beaucoup plus performant que eux et que je prouve encore plus que j'ai le droit d'être présent, mais parce qu'il y a tout ça derrière quoi, cette histoire de discrimination et des trucs. » (Djibril, 30 ans)

Pour illustrer les micro-agressions et les humiliations qu'il a pu subir, comme d'autres jeunes racisés (Druez, 2016) de quartiers populaires, Djibril fait état d'une altercation qui a lieu dans le cadre de sa mission de sapeur-pompier. Depuis qu'il est passé officier, il ressent davantage le mépris de classe et les formes insidieuses de racisme qui ont cours dans un univers du travail hiérarchisé et peu familier pour un jeune racisé de cité. Cela s'est manifesté lors d'une interaction avec une gradée du SDIS qui, selon Djibril, l'a pris de haut et lui a dit qu'il manquait d'éducation, ce qui l'a profondément affecté, dans la mesure où ces mots renvoyaient à une forme d'inculture de sa part, à un déni du travail d'éducation de ses parents et donc, au vu de leur histoire et trajectoire, des sacrifices qu'ils ont dû faire.

« Je me suis embrouillé par exemple avec la numéro deux ou trois des pompiers au niveau départemental parce qu'elle a dit un mot qui m'a pas plu. J'étais dans son bureau, je lui dis : "C'est la dernière fois que vous me parlez comme ça." C'était la semaine dernière. Elle est en train de discuter avec quelqu'un, je devais faire tamponner un papier et en passant... c'est vrai que je les ai pas coupés, mais j'essayais d'attirer son attention, justement en lui posant la question : "Comment on fait ?" Elle m'a dit : "Il y a pas de problème, par contre, quand il y a des gens qui discutent comme ça, il faut pas leur couper la parole, etc., etc." Jusqu'ici je me suis excusé. Après, elle m'a dit : "Il faut être éduqué ou faire preuve d'éducation..." un truc comme ça. Au début, je lui ai rien dit. J'ai vu qu'il y avait quelqu'un, j'ai dit "OK, excusez-moi" et je suis parti. Mais ensuite, je l'ai attrapée dans le couloir pour lui dire : "Est-ce qu'on peut se voir ?" Je crois qu'elle a eu peur maintenant. [...] Je suis parti dans son bureau et je lui ai dit... j'ai fermé la porte, elle a commencé à... je crois qu'elle a eu peur, et je lui ai dit : "Je m'excuse encore une fois... Veuillez m'excuser pour vous avoir coupée tout à l'heure. Mais par contre, qu'est-ce que vous voulez dire tout à l'heure quand vous me parlez d'éducation ? Vous insinuez que moi je suis pas éduqué, ce genre de choses et tout ?" Mais... au début, elle me dit : "Non, j'ai pas parlé de votre éducation..." Je... puisque je lui ai dit que ça signifie que mes parents m'ont mal éduqué." Elle me dit que : "Non, j'ai pas dit ça. L'éducation, c'est pas que les parents et tout. En plus, je parlais de ce que vous avez fait et pas..." Donc, je lui dis : "C'est la dernière que vous me parlez comme ça. Moi j'accepte pas que vous me parlez comme ça. Vous faites ce que vous voulez, c'est pas mon problème." Après, elle m'a dit : "Vous avez pas à me dire ce que j'ai à faire, vous sortez de mon bureau." J'ai dit : "Je suis ici pour l'instant, on va discuter." Et donc, je lui ai dit : "C'est la dernière fois que vous me parlez comme... il faut pas me parler comme ça, je lui dis. Et surtout je suis pas la bonne personne, il faut pas me dire ça à moi." Dans tout l'état-major, je suis le seul Renoi. Il y en a aucun et ils ont jamais vu de mec comme moi là-bas, ça existe pas, c'est que les anciens ou des trucs... moi ça existe pas. C'était un coup d'État dès que je suis rentré dedans. Donc, je lui ai fait comprendre. "Ces mots-là que t'emploies, il faut faire attention avec qui tu emploies ça, pas à moi, à tout le monde sauf à moi, parce que pour moi, ça veut dire beaucoup de choses. Ça en dit long sur ce que vous pensez." Mais après, elle commençait à être mal à l'aise, je suis sorti, je l'ai laissée comme ça. [...] Et elle, oui, je crois que c'est la première fois de sa vie que quelqu'un lui a tenu tête, elle a jamais connu ça. » (Djibril, 30 ans)

Djibril affirme que pour faire face à cette situation conflictuelle avec une supérieure hiérarchique, il a mobilisé des ressources qu'il pense avoir acquises au cours de sa socialisation dans son quartier et qui lui permettent de ne pas avoir peur.

« Sauf que moi, tu vois, vu que je viens d'ici, j'ai peur de... c'est ça la force qu'on a eue, j'ai peur de personne... il y a personne qui me fait peur là-bas. Le grade, pour moi, il veut rien dire. Je suis rentré chez les capitaines, là-bas tout le monde me dit : "Mes respects mon capitaine, etc., etc." Moi j'aime pas du tout. Tous ceux qui sont là, qui sont devant moi et qui... soi-disant qui ont peur quand ils me parlent et tout, j'aime pas ça parce que je me dis... C'est rien du tout, mais je suis une personne normale comme eux, mais c'est pareil pour eux. Mon chef, j'ai un chef, pour moi, c'est le commandant, il était pas là toute la semaine. Il est revenu ce matin, ça c'était mercredi dernier. Donc, moi je savais très bien, en fait même, avant de partir là-bas, la voir dans son bureau, j'ai bien réfléchi, je me suis dit : "Soit je lui dis rien." Mais pour moi, c'était impossible, j'aurais pas pu, soit il faut que j'aille la voir comme ça elle va faire passer le mot à tout le monde, il faut pas me parler comme ça à

moi, et si vous voulez, ne me parlez pas à moi, c'est mieux. Et enfin, je pouvais pas laisser passer ça, sinon même elle quand elle m'aurait croisé, elle m'aurait cherché, tout le temps elle m'aurait dit ça : "Regardez-moi ce mec-là." C'est pas possible. » (Djibril, 30 ans)

Djibril a très clairement conscience de sa position au sein du groupe des sapeurs-pompiers. Il est un cas atypique de jeune Noir issu d'un quartier populaire qui gravit les échelons de la hiérarchie de ce corps de métier, encore peu habitué à ce type de trajectoires. C'est précisément sa trajectoire relativement atypique qui fait que Djibril n'accepte pas du tout le traitement de cette gradée et qu'il refuse catégoriquement de jouer le rôle du « Noir de service », docile et lisse. La violence symbolique dont cette gradée a fait usage lui semble plus insupportable qu'une éventuelle violence physique.

« J'aurais préféré qu'elle me tape, qu'elle m'insulte, qu'elle me fasse ce qu'elle veut, mais pas me parler d'éducation parce que ça, ça en dit long. Alors, elle aurait pu me dire : "Oui, tu me parles pas quand je fais ça, c'est pas normal... nan, nan, nan..." Tu me mets une gifle si tu veux, je sais pas ce que tu fais, mais c'est pas grave, ça c'est pas grave, c'est normal. Mais le mot "éducation", c'est énorme, il fallait pas le sortir. Et je lui dis : "Mais Madame, ça tu peux..." Il faut faire attention quand on emploie ce genre de termes, surtout elle avec son statut à elle. Elle-même, elle doit faire attention aux gens quand elle parle. Mais elle a cru que j'allais être le Renoi de service et je vais rien dire, c'est pas grave. Non, c'est pas vrai. Elle est tombée sur la mauvaise... Je lui ai dit, elle est tombée sur la mauvaise personne. Il faut pas me dire ça à moi. Et donc, je vais lui tenir tête. C'est aussi simple que ça. » (Djibril, 30 ans)

Ce qui pourrait paraître comme une simple altercation est, en réalité, un réel positionnement politique, de la part de Djibril, dans la mesure où sa prise de position est une réaction à un rapport de pouvoir qui articule hiérarchie professionnelle, position de classe et assignation raciale. C'est cette triple assignation qui l'atteint dans sa dignité que Djibril refuse. Il ne dit pas autre chose lorsqu'il déclare qu'au vu de la composition du groupe des sapeurs-pompiers et de ses propres caractéristiques sociales, il n'avait d'autre choix que de se positionner fermement.

« Même en arrivant je me suis dit, j'étais sûr et certain que ça allait arriver, il y en a un, un jour, il va me faire la mauvaise remarque. Je sais pas qui ça sera, c'est tombé sur elle, même pas deux semaines. Mais il fallait que ça arrive et que... qu'ils en parlent entre eux. Là je sais qu'ils sont en train d'en parler et ça va... puisque c'est comme ça que ça se passe, mais au moins je les ai... Malheureusement, des fois pour avoir la paix ou pour se faire respecter il faut passer par ce genre d'épisodes là. Maintenant qu'est-ce qu'ils vont se dire tous ? "Comment il a fait pour parler comme ça à elle ? Elle... mais on a tous peur d'elle, c'est pas un truc..." C'est pour leur dire : "J'ai pas peur d'elle et les autres... C'est pas elle qui me fait peur, alors, vous, imaginez." Je suis sûr et certain, il fallait que je pose cette bombe-là une fois pour toutes, au moins c'est fait. » (Djibril, 30 ans)

Djibril perçoit du racisme dans ce nouveau groupe professionnel qu'il intègre. Il compte bien le combattre, et ce d'autant plus qu'il se hisse dans la hiérarchie.

« Je le sais, je le ressens, je le vois, mais... Et maintenant, je vais le combattre là-bas, parce que j'ai cette possibilité-là maintenant. Même demain quand je serai chef de centre, par exemple, je sais que c'est des choses sur lesquelles je serai très intransigent. Je vais rien laisser passer. Ce matin, je l'ai dit à mon chef puisqu'il a essayé de la discuter avec moi pour me dire : "Ah..." Je lui dis... Il m'a dit : "Donc, ça c'est des choses qu'il faut..." Je lui dis : "Ça là, ce volet-là, on peut rigoler sur tout, mais ça cette histoire de discrimination, les origines, je sais pas quoi, il faut pas y faire... ça c'est mort." Et il a rigolé quand je lui ai dit ça. » (Djibril, 30 ans)

Les têtes de quartier, en ce qu'elles sont des figures sociales qui posent la question de la mobilité sociale individuelle, plutôt par le capital culturel, et de la mobilisation collective, se distinguent des transfuges de classe à proprement parler. Les transfuges de classe se voient souvent reprocher en effet le fait de trahir le groupe social d'origine, d'être individualistes, voire égoïstes, de ne pas ou plus défendre les intérêts de

celui-ci, et de faire partie des groupes dominants. Les têtes de quartier de cette enquête contreviennent, au moins en partie, à ce type de représentations en ce qu'elles manifestent des formes d'engagement pour le groupe d'origine qui visent à défendre les intérêts de ce dernier.

Pour mieux comprendre les formes d'engagement et de mobilisation des têtes de quartier, il est nécessaire de les resituer dans le rapport des classes populaires à l'État et aux institutions. Ce rapport aux institutions et à l'État est ambivalent, générant de la domination et offrant des ressources, mais induisant également de la mobilisation lorsqu'il est conflictuel. Ce sont principalement les manquements de l'État social à ses missions d'intégration et de protection sociale et la résurgence de politiques répressives qui sont les sources de la politisation et de l'engagement des têtes de quartier (Castel, 1999 ; Pierru, 2005 ; Wacquant, 1999). Les jeunes de milieux populaires sont particulièrement touchés par ces transformations. La question des relations entre la police et les habitants des quartiers populaires est une préoccupation centrale chez ces derniers. Or, les interactions quotidiennes avec la police dans les quartiers populaires concernent d'abord les jeunes, les racisés plus particulièrement (Jobard, 2006 ; Jobard *et al.*, 2012). Il n'est dès lors pas étonnant que les têtes de quartier s'intéressent de près à cette question et que celle-ci soit un vecteur de politisation.

Dans les têtes de quartier rencontrées au cours de cette enquête, celui qui incarne le mieux cette sensibilité à la question des violences policières est Samuel. L'engagement de Samuel ainsi que sa production culturelle sont très fortement liés à la question des violences policières. Alors même qu'il est enfant, la question des rapports des jeunes des quartiers populaires à la police l'interroge. Dans le quartier où il a grandi à R., alors qu'il n'a que 9 ans, il est très marqué par les « émeutes » de 2005 :

« C'est là que j'ai vu les émeutes de 2005, d'ailleurs. [...] Je me souviens des émeutes. Le lendemain, j'ai vu les carcasses dans la rue, je ne comprenais pas. Je pensais qu'il y avait eu un accident de voiture. Quelques années plus tard, j'ai pris conscience. »

3. Acquérir des savoirs hybrides

La massification scolaire a ouvert l'accès aux études aux classes populaires sans pour autant supprimer les inégalités. La structure des filières d'enseignement tend à reproduire la hiérarchisation des savoirs, valorisant les savoirs légitimes et mettant, de fait, les classes populaires dans une situation d'inégalité et d'illégitimité. Les recherches en sociologie de l'éducation ont montré que les « héritiers » des classes supérieures gagnent le jeu social de la compétition scolaire, faisant des « émules » (Ihl, 2007), tandis que les élèves des classes populaires en sont les grands perdants (Bourdieu, Passeron, 1964). L'éclectisme ou l'omnivorisisme en matière de culture serait ainsi l'apanage des classes supérieures (Donnat, 1994 ; Peterson, Kern, 1996). Est-ce aussi simple ? Statistiquement oui, pourrait-on dire. Toutefois, les jeunes d'aujourd'hui adhèrent à des modalités d'acquisition de savoirs qui entrent en concurrence avec l'institution scolaire. De plus, l'enquête qualitative menée ici montre des trajectoires individuelles plus nuancées. Le cas des têtes de quartier permet de parler d'une hétérogénéité selon laquelle des membres des classes populaires ne disposeraient pas uniquement d'un goût pour une culture populaire, mais également d'un goût pour la culture savante ou des éléments de la culture légitime.

L'école apparaît comme le lieu privilégié d'acquisition de la culture et des savoirs légitimes. Or dans le cas des têtes de quartier, les processus d'acquisition de savoirs ne se réduisent pas à l'institution scolaire et se font également en dehors de celle-ci, dans un cadre formel ou non formel, souvent en autodidacte. L'un des enjeux de l'enquête est précisément d'explorer les **modalités d'acquisition** par les têtes de quartier **de ces savoirs légitimes**, notamment scolaires, et d'étudier la manière dont ces savoirs sont **associés à d'autres formes de savoirs pas ou peu reconnus, non scolaires** : savoir-faire de la rue, capacité d'improvisation, humour, « langage des quartiers » (Bernstein, 1975 ; Billiez, 1992 ; Fol, 2010 ; Labov, 1993 ; Melliani, 2000). Les têtes de quartier n'incarnent-elles pas une redistribution des savoirs et des formes culturelles ? Elles se situent entre fidélité à une culture populaire locale et ouverture au « cosmopolitisme esthétique-culturel » (Cicchelli, Octobre, 2017). La circulation transnationale des biens culturels a modifié le rapport à la culture des jeunes – par exemple, les variétés internationales anglo-saxonnes sont le genre musical le plus écouté par les jeunes (Donnat, 2009) – et les têtes de quartier n'échappent pas à ces transformations du champ de la culture et de la structure des goûts.

Leur situation d'entre-deux social et temporel (Beaud, 1997), ni totalement prolétaire ni totalement intellectuel, donne lieu à des tensions à analyser. Les têtes de quartier de notre enquête font quant à elles état d'un certain malaise, de tensions, de tiraillements liés à leur trajectoire et à leur position sociale relativement particulières. Malgré cela, ces jeunes développent aussi un rapport *heureux* à la culture et aux savoirs, et ne ressentent pas nécessairement, dans toutes les situations, cette honte sociale et culturelle comme cela peut être le cas des transfuges, peut-être parce qu'ils n'ont pas totalement achevé leur mobilité de classe et résidentielle. Ils peuvent même ressentir une fierté vis-à-vis de leur identité sociale et culturelle et parfois œuvrent à la valoriser.

« Le savoir populaire est un savoir en miettes [...], constitué de fragments arrachés à des ensembles différents et différemment datés et coupés des systèmes ordonnés où ils prenaient sens [...] » (Boltanski, 1969, p. 83). Les têtes de quartier n'acquièrent pas tant « un » savoir populaire constitué de « miettes » qu'un ensemble, hybride, de savoirs transmis par l'institution scolaire et en autodidacte, suite à l'allongement de la scolarisation qui a transformé le rapport à l'école des classes populaires.

Mais les savoirs que ces jeunes acquièrent en dehors du système scolaire en autodidacte sont peu ou pas reconnus, non certifiés par l'institution scolaire, et les empêchent d'être pleinement reconnus ou de se voir eux-mêmes comme figures d'intellectualité.

Un rapport ambivalent à l'école

La massification scolaire a eu pour effet l'allongement de la scolarité des enfants des classes populaires. Depuis une trentaine d'années, l'école structure plus qu'avant les destins sociaux des jeunes des classes populaires dans la mesure où, désormais, la plupart d'entre eux poursuivent leurs études au-delà de la scolarité obligatoire. Toutefois, loin de signifier l'égalité de réussite scolaire entre les jeunes de toutes conditions, cet allongement de la scolarité a pour corolaire une élimination différée des jeunes des classes populaires de la compétition scolaire. Le système scolaire produit des effets significatifs chez ces jeunes : en les acculturant à de nouvelles normes, il dévalorise le travail manuel et la condition ouvrière – qui est très souvent la condition de leurs parents, ce qui devient source de tensions intrafamiliales – et leur fait espérer des emplois et des destins sociaux finalement peu accessibles.

L'enquête révèle la présence chez les têtes de quartier d'une forte tension entre une bonne volonté culturelle et des conditions d'exposition aux savoirs obstruées par les inégalités sociales, tension qui peut mener à des situations paradoxales, **sources de contradictions ou dissonances**.

Suite aux différentes vagues de massification scolaire, nombre de familles populaires sont désormais tournées vers l'école et l'importance qu'elle a pour les enfants. Pour ces familles, l'école est d'abord un moyen d'accéder à un métier. Le rapport à l'école des têtes de quartier dépend en grande partie de la fraction des classes populaires dont leur famille est issue. Les fractions déstabilisées ont plutôt un rapport distant à l'école tout en valorisant tout de même la réussite scolaire dans la perspective de l'obtention d'un emploi. Les fractions stabilisées se saisissent davantage des enjeux scolaires, valorisent assez fortement les diplômes et sont plus à même de mettre en œuvre des stratégies scolaires visant la réussite de leurs enfants (Kakpo, 2012 ; Van Zanten, 2001 et 2009). Elles ont intériorisé tout le poids de l'école sur les destins sociaux des individus sans maîtriser les règles du jeu scolaire qui nourrit la reproduction sociale. Les familles de classes populaires ont un rapport à l'école qui ambitionne plutôt l'obtention d'un diplôme que l'acquisition de savoirs (Charlot, 1992).

Le suivi régulier des devoirs par les parents est une source majeure d'inégalités. Les parents des classes populaires n'ont pas forcément les moyens de mener ce travail à bien et à terme. Comme nombre de parents de classes populaires, les parents de Luc n'ont pas, d'après lui, procédé à un suivi très resserré des devoirs de leurs enfants et de leur carrière scolaire, mais ils ont malgré tout insisté sur l'importance de l'école, des diplômes et du respect des professeurs. On peut faire l'hypothèse que l'autonomie laissée à Luc par ses parents quant à l'exécution de ses devoirs a nourri un rapport autodidacte aux savoirs.

« Chez moi, quand on était petits, mes parents ne nous disaient pas : "Sortez vos affaires, faites vos devoirs." Ils ne faisaient pas nos devoirs avec nous. Mais en tout cas, ils nous disaient souvent l'importance de l'école, et même surtout, le respect des professeurs. Ça, il nous l'a dit souvent. Et quand il nous parlait de l'école, il nous parlait de l'école comme d'un truc super important, à chaque fois, quand on était petits. Ils n'ont jamais négligé l'école. Ils n'avaient pas un suivi total de ce qu'on faisait. Ils savaient que je travaillais bien parce qu'ils venaient chercher les bulletins, mais ils n'avaient pas un suivi de ce que je faisais. Ils ne me faisaient pas ouvrir mon cahier de textes pour dire : "Est-ce

que tu as des devoirs ?" Tout ça, je le faisais tout seul. Mais par contre, je sais qu'ils mettaient beaucoup d'importance sur l'école. Ils mettaient vraiment beaucoup d'importance sur l'école, et surtout, à chaque fois, la période des diplômes. Quand ils savaient qu'on passait le brevet, il faut l'avoir. Quand ils savaient qu'on passait le bac, il faut l'avoir, etc. Mais ils n'avaient pas un suivi plus que ça sur l'école, ils ne venaient pas voir les professeurs et demander : "Comment ça se passe avec mes enfants ?" » (Luc, 34 ans)

À l'instar de nombreuses familles des classes populaires, les parents de Luc ont préféré l'offre scolaire locale (Orange, 2010) à l'éloignement qu'impliquait le choix d'une section sport-étude comme l'envisageait Luc. Très bon joueur de foot, Luc a intégré, en classe de 4^e, la section sport-étude. Mais son attachement au quartier a structuré sa trajectoire scolaire : l'éloignement que représentait sa scolarisation au collège d'une commune voisine a suscité chez lui un sentiment de rupture avec son quartier et ses liens d'amitié, ce qui l'a incité à revenir au lycée de sa commune.

« Ce n'était pas un grand éloignement, mais j'avais une déconnexion avec le quartier, ici. En fait, ce qui me faisait chier un peu, c'est quand, arrivé à la période des vacances scolaires, je sortais dehors, je me rendais compte que je n'avais plus de potes, parce que je n'étais plus à l'école avec eux et qu'ils ne me voyaient plus, parce qu'à cause de sport-études, j'avais école, quand je finissais l'école j'allais à mon entraînement, dans mon club, et après je rentrais, il était déjà tard, et c'était ça tout le temps. Et quand je sortais pendant les vacances, je me rendais compte que je n'avais plus de potes. J'avais du mal, un peu, avec ça. Surtout que mon frère était encore à l'école ici, des fois il me racontait ce qui se passait, moi j'étais à l'ouest, en fait. J'étais dans un autre monde. » (Luc, 34 ans)

Il a été sollicité par le club de Saint-Etienne pour y intégrer la section sport-étude, mais son père a émis de sérieux doutes sur l'intérêt d'aller à Saint-Etienne, ce qui a fait que Luc a abandonné l'idée de s'y rendre. Revenu au lycée local, il obtient un bac ES au rattrapage. Il s'est ensuite inscrit à l'université Paris 13 en sciences et techniques des activités physiques et sportives (STAPS). Il s'est alors retrouvé en porte-à-faux vis-à-vis de son groupe de pairs, car il était le seul à intégrer l'université. Comme pour le collège et le lycée, l'univers du quartier exerce une attraction plus forte pour Luc que l'univers scolaire. Même lorsque l'un de ses amis le rejoint à l'université, Luc et cet ami passent plus de temps à s'y amuser qu'à étudier.

« En fait, ça c'est le deuxième frein dans ma scolarité, qui m'a un peu... freiné. Quand j'ai eu mon bac, j'étais le seul dans ma bande à ne pas avoir encore redoublé, tout ça. Donc j'étais le seul à être à la fac. Et encore une fois, j'étais en décalage avec tout le monde. Je me suis retrouvé à la fac avec que des gens que je ne connaissais pas. Je ne sais pas, je n'ai pas accroché plus que ça. J'y allais de temps en temps, et même, ça m'offrait trop de liberté. Ça veut dire que je préférais aller chercher mes potes au lycée, les attendre à la sortie, plutôt que d'aller en cours. J'ai fait ça un an, après il y a un pote à moi qui m'a rejoint à la fac. Mais quand il m'a rejoint, c'était pire parce qu'on n'a fait que s'amuser. Là, je suis rentré dans ma période de la fête. En fait, on allait à la fac de temps en temps. Et au bout de trois ans, j'ai arrêté. » (Luc, 34 ans)

La tension entre le temps plein du quartier et le temps vide de l'université, déjà identifiée par Stéphane Beaud (1997), a poussé Luc à arrêter ses études supérieures en STAPS. Au bout de trois années sur ce mode, il finit par quitter l'université sans diplôme, d'autant plus que le monde du travail et le fait d'être rémunéré l'attirent de plus en plus, et surtout qu'il se voit offrir une possibilité d'emploi dans son quartier.

« En même temps que je suis rentré à la fac, j'ai commencé l'animation. J'avais passé mon BAFA [brevet d'aptitude aux fonctions d'animateur] et c'est là que j'ai commencé l'animation, à faire des petites vacances. Et c'est vrai qu'à ce moment-là, entre commencer à gagner de l'argent et aller à l'école, je préférais gagner de l'argent donc je préférais aller travailler que d'aller à la fac, surtout qu'à la fac, je m'ennuyais un peu, vu que je n'étais pas... Je m'ennuyais donc, après, j'ai commencé à travailler, j'ai fait de l'animation d'abord dans la vacation. Et au bout d'un moment, je me suis rendu compte que... quand j'ai eu 24 ans, un truc comme ça, je me suis dit : "En fait, j'ai fait n'importe quoi

parce que là, j'ai 24 ans, j'ai fait je ne sais pas combien d'années de fac et en vrai, comme diplôme, je n'ai qu'un bac." Je me suis dit : "Je ne peux pas rester avec seulement un bac." À cette époque-là, je ne me disais pas que j'allais rester dans l'animation parce que je me disais que c'était juste un travail comme ça, pour l'instant. Je me suis dit : "Il faut que je reprenne l'école et que j'aie un diplôme." Donc pendant ma période de fête, pendant la période où je m'amusais, j'ai été au ski et j'ai rencontré un mec qui m'a parlé de la VAE [valorisation des acquis de l'expérience], tout ça, qu'il avait fait ça et qu'il était parti en sciences de l'éducation, etc. Moi, ça m'intéressait parce que j'avais comme projet de devenir éducateur spé. Donc il m'a parlé de ça et j'ai fait une VAE. Je suis rentré en licence et j'ai eu ma licence, en sciences de l'éducation. » (Luc, 34 ans)

Alors qu'il envisageait de poursuivre ses études en sciences de l'éducation afin de devenir éducateur spécialisé, et alors qu'il est déjà animateur vacataire depuis plusieurs années, tout en travaillant à Monoprix en parallèle, sa commune lui propose un poste de titulaire d'animateur au service jeunesse dans une structure de maison de jeunes (10-17 ans). Après avoir hésité, Luc finit par accepter ce poste. Bien qu'il ait opté pour le statut protecteur de fonctionnaire et qu'il en soit assez satisfait, il concède parfois regretter de ne pas avoir poursuivi ses études au-delà de la licence, car il ressent le besoin d'être davantage stimulé et d'avoir un degré de réflexion plus poussée.

« Je regrette un peu maintenant, surtout parce que des fois, je manque de stimulation dans mon travail. Ce côté... réfléchir... je ne dis pas qu'on ne réfléchit pas dans l'animation, ce n'est pas ça, mais réfléchir autrement. Réfléchir comme j'aime faire des fois. C'est plus par rapport à ça. Mais sinon, j'aime aussi ce que je fais, sinon je n'aurais pas accroché autant de temps. » (Luc, 34 ans)

Samuel, lui, n'a pas une trajectoire scolaire rectiligne, mais relativement sinueuse et faite d'inflexions et de changements de direction. Il a été envoyé au Cameroun par sa mère pendant un an parce qu'il avait fait « des conneries » au collège. Poussé par son beau-père, Samuel s'est orienté en première, puis en terminale S. Il n'avait pas de très bons résultats et a fini par rater son bac. Il s'est réorienté en terminale ES et a changé de lycée, dans un autre établissement de C., un lycée « assez dur » : « c'était la cité » selon ses propos. Samuel dit aussi que, cette année-là, il a décidé de se battre afin d'avoir son bac, et il l'a eu, comme la plupart de ses camarades. Ensuite, il s'est inscrit en DUT multimédia et métiers de l'internet, car il aime beaucoup la vidéo et la photo. Il envisageait à ce moment-là de sa trajectoire de devenir programmeur de logiciels, notamment pour des applications. Il attribue cette orientation à une projection parentale : son père voulait qu'il devienne ingénieur. Mais en cours de scolarité, il s'est rendu compte que cette formation ne lui plaisait pas, en dépit des modules de vidéo qui l'intéressaient. Parallèlement, en 2017, Samuel crée son propre média indépendant *La Gazette du Ter Ter* sur les réseaux sociaux et commence à effectuer ses propres reportages et photos dans son quartier et dans les quartiers proches. Cette activité de « journalisme de rue », en autodidacte lui fait comprendre que documenter le réel des jeunes de banlieue en particulier, qu'il fait s'exprimer « sans filtre », le passionne et qu'il veut, en fait, devenir journaliste.

« Je le faisais à côté, je filmais, etc. Au fur et à mesure des mois, quand ça commençait à prendre, je me faisais contacter par des journalistes, quelques médias, souvent pour reprendre mes images, pour me poser des questions sur certaines affaires que j'avais couvertes, que j'avais filmées, toujours en banlieue. Et je me suis dit : "En fait, c'est du journalisme, que je veux faire." Je voulais être... la caméra... "Je veux être JRI, journaliste reporter image, je ne veux pas faire de la programmation et des logiciels, ce n'est pas ça qui me correspond". » (Samuel, 23 ans)

Ses interactions avec quelques journalistes qui veulent utiliser les images qu'il a pu faire de jeunes de quartiers populaires lui font réaliser qu'il est sur la bonne voie. Samuel est accepté par une très bonne école de journalisme, mais payante et trop chère pour ses parents. Il tente donc l'accès à une autre école de journalisme en alternance, où il est également accepté.

« Je n'ai pas fini mon DUT, je l'ai arrêté. J'ai travaillé un peu, j'ai fait des petits jobs pendant plusieurs mois. Je ne savais pas trop ce que je voulais faire, mais je savais que je voulais faire une école de journalisme. C'était beaucoup trop cher. J'ai vu une école qui était à 6 000 euros, c'était l'Institut européen du journalisme (IEJ). J'ai fait le concours, j'ai été pris. Je m'étais battu, j'ai été pris. Mais c'était beaucoup trop cher pour mes parents. Ma mère voulait faire un prêt et tout, je ne voulais pas. Il y avait une autre école qui s'appelait le Centre de formation et de perfectionnement des journalistes (CFPJ), une très bonne école qui est sur deux ans, en alternance. Mais eux, ils ne prennent qu'en contrat d'alternance. Tu ne payes pas, tu es payé tous les mois, c'est super. J'ai fait le test d'entrée, j'ai été pris. Et il fallait trouver un média qui veuille te prendre pendant deux ans et te payer. Donc ça, c'était le truc vraiment... j'avais juste un DUT, et j'avais écrit un peu quelques articles pour le *Bondy Blog*. » (Samuel, 23 ans)

Samuel a tout de même eu du mal à trouver un média qui accepte un contrat en alternance. Il a fait de nombreuses demandes et a essayé en retour de nombreux refus. Certains, comme France 24, Vice, acceptent mais à condition que ce soit uniquement pour un stage. Il finit par obtenir, difficilement, un contrat en alternance avec un média indépendant sur internet *Le Net Reportage* ; il est engagé après qu'une journaliste de ce média a repéré la page internet qu'il a créée, et peut continuer à s'occuper de sa page en parallèle.

« Ils cherchaient un stagiaire, j'ai postulé là-bas. Et l'une des journalistes connaissait ma page, *La Gazette du Ter Ter*. Elle avait vu ce que je faisais, elle aimait beaucoup. Et quand elle a vu ça, elle a dit : "Lui, il nous le faut absolument, en stage", mais je lui ai dit que je voulais une alternance. Donc elle est allée voir les supérieurs au Net Reportage, elle s'est battue, battue, battue pour qu'on me prenne, elle a négocié, ils ne voulaient pas, elle s'est battue, vraiment, avec un autre collègue à elle. Ils ont accepté de me prendre et j'ai signé mon contrat avec eux. J'étais super content. J'étais super content. Et là-bas, je gère tout ce qui est quartiers populaires, violences policières, mouvements sociaux. Vraiment, c'est super que j'aie été pris, je n'y croyais même pas. Et ils me laissent faire... en même temps bosser pour eux et faire ma page à côté, c'est super bien. » (Samuel, 23 ans)

Pour les parents de Youssouf, réussir à l'école était important et souhaitable : ils lui ont transmis l'importance qu'ils accordaient à l'école.

« Ils ont insisté, l'école, mais sans trop me mettre de pression. Enfin, comme je te le disais, mon père qui lui avait une éducation... bon, eh bien voilà, c'était un peu le plus et le moins quoi. Mon père qui va me dire : "Ça va être compliqué. Tu vas pas y arriver"... Enfin, c'est sa manière de me motiver en fait, même si ça convient pas à tout le monde. Et ma mère qui nous disait : "T'inquiètes. Bien sûr que si, tu as les capacités, etc." Donc je jonglais avec ces deux trucs-là pour y arriver. Je me disais : "Voilà, il pense que je vais pas y arriver. Il faut que j'y arrive. Elle me dit que je vais y arriver, il faut absolument aussi que j'y arrive." » (Youssouf, 33 ans)

Adolescent, Youssouf n'est pas impliqué dans la délinquance, mais il se dit turbulent et, comme de nombreux jeunes vivant dans des conditions similaires, influencé par son environnement :

« À l'époque, on vivait dans un bidonville. Donc tu as tout un environnement qui joue sur toi, mais toi tu es jeune, tu n'as pas conscience de toute la violence architecturale dans laquelle tu es ».

Youssouf a eu un parcours scolaire « semé d'embûches ». En cinquième, après un « accrochage » avec son professeur de mathématiques, il change de collège pour un autre établissement de la ville. Cet incident a été un « petit déclencheur » dans la suite de sa trajectoire.

« J'avais ce truc-là où mes parents c'est important. On essaie de renvoyer une image quand même qui reste correcte, bien que j'avais un caractère difficile étant plus jeune. En sixième, j'avais des bonnes notes, mais au niveau du caractère, c'était un peu compliqué. Et donc je voulais pas que mes profs, que mes parents, soient déçus par rapport à mon comportement. Donc, j'ai dit : "Écoutez, moi, ne vous embêtez pas. Je vais changer de..." » (Youssouf, 31 ans)

L'institution scolaire ne manque pas de renvoyer les élèves des classes populaires à leur propre échec plutôt que de s'interroger sur les inégalités scolaires structurelles et les prérequis implicitement exigés et inégalement distribués parmi les élèves selon leurs origines sociales, ce qui mène à des « malentendus sociocognitifs » entre élèves et enseignants (Bonnéry, 2007). Youssouf dit qu'il a « une histoire avec les maths » et qu'il ne sait pas pourquoi. Sa professeure de mathématiques s'est autorisée à dire à Youssouf et un de ses amis camarade de classe : « Il faut pas se leurrer. Vous, c'est l'échec. Voilà, vous êtes l'échec. » Au lycée, elle devient proviseure adjointe et s'aperçoit que Youssouf est dans les effectifs de l'établissement. Lors d'un conseil de classe, elle dit : « Eh bien tiens, je pensais pas qu'il arriverait jusque-là. » Lorsqu'il a eu son bac, Youssouf, touché dans sa dignité, est retourné dans l'établissement afin de pouvoir dire à cette enseignante que malgré ses verdicts disqualifiants, il était parvenu à obtenir son bac : « Eh bien, vous voyez, vous avez dit que je pouvais pas... » Youssouf n'est pas du genre à se laisser décourager. Au contraire, il prend les obstacles ou les prophéties négatives comme des moteurs pour agir.

« Il y en a, ça va les renfermer... Et moi, c'est un challenge quand on me dit : "Il y a tel défi, machin et tout. Tu peux pas." Bon eh bien après, je mesure. Il y a des challenges qu'il faut relever, qui ont du sens. Et puis quand ça a pas de sens, eh bien tu relèves pas » (Youssouf, 31 ans)

Sa scolarité se passe assez bien jusqu'à la troisième, année où il faut s'orienter vers une filière. Ses professeurs veulent l'orienter en bac pro, mais Youssouf ne veut pas du tout. Attitude assez typique des jeunes des classes populaires face à l'orientation scolaire, il prend exemple sur les « anciens » du quartier qui ont évité cette orientation. Youssouf veut faire comme eux et éviter le bac pro. Il est déterminé à aller au lycée Léonard De Vinci qui a la réputation de promouvoir la réussite scolaire des élèves. Il redouble donc sa 3^e. L'année suivante, il obtient de très bonnes notes et passe au lycée. Il passe alors en première L. Mais il se heurte à des difficultés en langues, notamment en anglais, et en rédaction. Youssouf aime beaucoup lire, mais moins écrire. L'année de terminale se passe moins bien. Youssouf est « un peu blasé ». Il redouble en 1^{re} STT, mais il ne travaille pas suffisamment et redouble de nouveau en STG, puis passe en terminale. En 2006, il obtient un bac STG spécialité mercatique et s'inscrit en licence information-communication à l'université Paris 13. Cette formation ne répond pas à ses attentes si bien qu'il arrête au bout de quelques mois. Il se dit alors qu'il a envie de travailler. Il occupe plusieurs emplois : livreur chez Adrexo, intérimaire, animateur sportif, animateur MJC, il fait de l'accompagnement de jeunes en situation de handicap ...

Une fois son diplôme d'éducateur spécialisé obtenu et après avoir exercé un poste dans la prévention, Youssouf a envie de se former davantage. Il veut également se rapprocher de son département et trouve un poste similaire à G. Pour mieux l'intégrer, sa nouvelle équipe lui demande s'il peut décaler sa formation. Youssouf accepte et privilégie l'expérience du terrain. En 2014, il s'inscrit en licence de sciences de l'éducation à l'université Paris 13. Pris par son travail d'éducateur spécialisé dans le Val-de-Marne et tenu par des contraintes économiques, il arrête ses études en cours d'année. En 2018, fort de toutes ces expériences dans l'animation, l'éducation spécialisée et le médico-social, il finit par monter un dossier de VAE afin d'intégrer un master sciences de l'éducation spécialité dynamiques éducatives des sujets et des institutions, à l'université Paris 8. En reprenant des études, il s'inscrit dans une démarche réflexive. Il a voulu « prendre du recul » avec le terrain, et « analyser ça en prenant de la hauteur ».

Youssouf n'est pas dupe des contradictions induites par la massification scolaire – notamment la dévalorisation des diplômes et la hausse des exigences vis-à-vis du niveau de diplôme pour être recruté sur le marché du travail – et par les contradictions du marché du travail, en particulier pour les

jeunes des classes populaires qui soit ne sont pas assez diplômés pour accéder à certains emplois, soit le sont trop par rapport à l'offre des emplois qui leur sont accessibles. Youssouf a bien compris qu'à la suite de la massification scolaire, avoir un diplôme ne donne plus, en soi, accès à des positions privilégiées, mais permet de rester dans la compétition scolaire et sociale, et que ne pas en avoir constitue un manque, un stigmate.

« Ça s'est tellement démocratisé que je sais pas si ça perd de sa valeur ou quoi, mais c'est de plus en plus compliqué. On demande aux gens d'être assez diplômés, enfin, suffisamment diplômés dans tous les cas. Quand tu es trop diplômé, on t'en veut. Quand tu es pas du tout diplômé aussi, on t'en veut. Donc il faut essayer de trouver l'équilibre entre tout ça. » (Youssouf, 33 ans)

Lorsque Joyce parle de sa trajectoire scolaire, son rapport à l'école y apparaît comme enchanté.

« En CE1, ma maîtresse avait un stagiaire qui était Italien. Du coup, il nous a initiés un peu à la langue et tout. Et je suis tombée amoureuse de l'italien. Et comme il y a pas d'hasard dans la vie, dans mon collège, arrivée au CM2 dans mon collège, il y avait une classe, justement italienne. Enfin, une classe européenne. Et donc, j'ai hésité un peu, parce que l'italien c'est un peu atypique. C'est pas trop parlé dans le monde. Enfin, il y a juste deux pays qui le parlent, enfin, en deux avec l'Érythrée, mais voilà. J'ai dit : "Voilà, j'aime la langue, et je vais le faire." Donc, au collège, j'ai fait de l'italien, pendant au moins trois ans. Et au lycée, j'ai poursuivi, parce qu'il y avait eu justement la session Esabac. » (Joyce, 18 ans)

Comme les autres têtes de quartier de cette étude, Joyce est particulièrement réflexive et portée à réfléchir sur les situations et les rapports sociaux. Depuis qu'elle est enfant, elle a développé une compréhension du monde social doublée d'une volonté de toujours le comprendre davantage. C'est ce qui l'a poussée à suivre une filière ES puis à s'inscrire en licence de sociologie.

Enquêteur : Qu'est-ce qui t'a poussée à t'inscrire en socio ?

Joyce : C'est parce que très jeune, je comprenais déjà beaucoup de choses, je pense que voilà, je suis... comme diraient les jeunes, je suis présumé (une présumée, une personne perçue comme plus âgée que son âge mentionné dans son état civil) entre guillemets, mais j'étais très mature jeune à cause de plusieurs expériences que je vais te détailler. Et en fait, j'ai eu, j'ai vraiment voulu comprendre comment fonctionne le monde. Et très tôt, dès la troisième, je me disais : "Il faut que je comprenne telle ou telle chose, comment ça fonctionne, et pas forcément l'économie, mais comment ça fonctionne, tout ça." Et du coup, là, en fait, j'ai compris que la sociologie pose des mots sur les choses qu'on voit. Donc ça, c'est ma définition de la sociologie. Donc, j'ai toujours voulu, et c'est pour ça que je me suis inscrite en ES. Mais j'ai compris qu'en ES, c'était beaucoup basé sur l'économie. Mais l'économie, c'est un peu un pilier du monde, probablement. Donc, ça m'a pas fait franchement de mal, mais moi, je suis allée en ES pour la sociologie, tu vois ? Mais malheureusement, il y avait 1% de sociologie, 99% de... Ça m'a fait très mal, et disons que la sociologie, c'était mon... je dirais pas mon deuxième choix, mais mon choix principal en termes de... passion. (Joyce, 18 ans)

Djibril dit qu'il a été un élève moyen, ni bon, ni mauvais. Il travaillait pour réussir spécifiquement ses examens, sans vraiment exceller. Si les jeunes qu'il côtoie peuvent le percevoir comme un « intello », il récuse cette appellation. Ce qui l'a poussé à prolonger ses études au-delà du bac, c'est d'entrer chez les sapeurs-pompiers avec pour seule perspective de stagner à un rang subalterne parce qu'insuffisamment diplômé.

« Moi j'ai fait ça parce que j'étais en terminale... j'ai fait un bac S, je savais pas trop ce que je voulais faire. Je savais que je voulais être pompier, mais je savais qu'il fallait que je continue un peu parce que sinon chez les pompiers, quand tu rentres en bac c'est la cuisine, le balai. Et je me suis dit : "Je vais aller à la fac pour voir dans un domaine que j'aime bien, la physique-chimie, biologie." Et après, quand j'ai commencé chez les pompiers à voir que les risques NRBC Inucléaires, radiologiques,

biologiques, chimiques] c'était bien, j'ai vu que pour passer des concours, il fallait un bac + 3, bac + 5. » (Djibril, 30 ans)

Au lycée, Djibril n'apprécie pas forcément les sciences, trop abstraites à son goût. Il s'oriente en 1^{re} S car c'est la filière vers laquelle les meilleurs élèves sont censés se diriger. C'est donc par mimétisme et parce qu'il a les résultats adéquats qu'il s'oriente en S. Mais c'est véritablement lorsqu'il accède à l'université que Djibril se met à pleinement aimer les sciences et notamment la physique-chimie. Une fois qu'il est entré chez les sapeurs-pompiers, la chimie devient pour lui plus concrète et les savoirs scientifiques se matérialisent dans des enjeux concrets qu'il parvient à mieux saisir (Charlot, 1992). Djibril a trouvé chez les pompiers la possibilité d'articuler deux choses qu'il apprécie particulièrement : la science et les choses concrètes.

« Et là c'est devenu intéressant parce que c'est... qu'est-ce qu'on fait nous en tant que pompiers face à ce risque pour prendre des mesures de commandement pour évacuer une population, pour confiner des gens ou pas, s'il y a une fuite de gaz qu'est-ce qu'on fait ?... S'il y a du sarin ou un polluant chimique dans l'eau qui arrive, qu'est-ce qu'on fait ? Là c'est très concret. Et c'est à la fois cette partie-là de... que j'aime bien chez les pompiers de secours à la personne et la partie scientifique. » (Djibril, 30 ans)

Zakaria (26 ans) est animateur dans une association d'un quartier populaire. Il est né et a grandi en Guinée. À l'âge de 10 ans, il a quitté son pays pour rejoindre l'Arabie saoudite, envoyé par ses parents chez sa sœur et son beau-frère qui y vivent. Ses parents voient cette première migration comme une étape pour lui avant le départ pour l'Europe. Zakaria reste quatre ans en Arabie saoudite où il fréquente l'école guinéenne francophone, puis arrive en France à l'âge de 14 ans où il est hébergé par des membres de la famille de son beau-frère, un couple avec quatre enfants de 2 à 10 ans qui fait face à des difficultés. Il entre au collège en classe de troisième. Il était plutôt bon élève jusqu'à son arrivée en France où ses notes ont commencé à baisser. Il trouve le niveau plus relevé. Il découvre aussi des matières nouvelles pour lui, la technologie, l'espagnol, qui le mettent en difficulté. Néanmoins, une personne va jouer un rôle important dans sa trajectoire : son professeur d'espagnol.

« Le dilemme c'était, voilà, de réussir à avoir la moyenne un peu partout. Au final, ce qui m'a un peu aidé, c'est que mon prof principal, c'était mon prof d'espagnol. Ses parents, ils ont vécu en Guinée, ils travaillaient dans les mines, etc., la bauxite tout ça, et quand je lui ai dit que j'étais Guinéen, il était tout content et tout. Du coup, il s'était donné à 200 % pour que j'arrive à avoir la moyenne en espagnol. Il me faisait rester des fois un peu plus longtemps, il parlait beaucoup avec moi. Et au final, j'ai réussi à avoir la moyenne en espagnol, alors qu'il y avait des élèves, qui ont fait espagnol depuis la quatrième, ils avaient des quatre, des cinq. Et du coup, du coup, ça aussi, ça m'a beaucoup aidé quand même. » (Zakaria, 26 ans)

À partir du lycée, Zakaria dit qu'il a commencé à rencontrer des problèmes, notamment liés à l'orientation : « On peut faire telles études, mais on nous dirige plutôt vers telles études. Donc, j'ai subi un peu ça. » Le saut vers le lycée et les difficultés qu'y rencontrent les élèves des classes populaires ont bien été identifiés par les travaux en sociologie de l'éducation, en particulier les inégalités d'acquisition de savoirs scolaires et d'orientation (Broccolichi, Sinthon, 2011) . Et Zakaria de qualifier son parcours d'« atypique » : il a passé un bac STI en électrotechnique, filière qui ne lui plaisait pas du tout, il était plutôt littéraire, plutôt bon en langues, en français et en histoire. Mais il s'est vu dire : « Oui, va en technique, ça va être bien pour toi... » Il obtient malgré tout son bac, au rattrapage et poursuit en BTS STI électrotechnique. La première année de BTS confirme définitivement que cette filière ne lui convient pas du tout. Il ne s'investit pas dans les cours, perd son père. Il passe en deuxième année, mais n'obtient pas son diplôme.

Zakaria rêve de devenir pâtissier. Puisqu'il a raté son BTS, il se dit : « Là, c'est bon, je vais faire de la pâtisserie, je kiffe ça. » Il a voulu s'inscrire dans une école qui prépare au métier de pâtissier, mais il lui fallait trouver un patron qui acceptait de l'embaucher en alternance. Or Zakaria a 21 ans et par conséquent les entreprises étaient obligées de le rémunérer au SMIC ou presque. De mai à septembre, il a « tapé à toutes les portes, appelé partout » et est « allé voir les gens » en leur disant : « C'est pas grave, si vous voulez, vous me payez pas, moi, je veux juste être inscrit et faire ce que j'aime. » Mais les employeurs potentiels refusent, car c'est trop risqué et plus intéressant de prendre un jeune de 16 ans, qu'on rémunère peu ou pas du tout. Zakaria se retrouve donc sans rien. Comme la rentrée se rapproche, il est contraint de trouver quelque chose pour pouvoir renouveler ses papiers et rester en France. Il se décide donc à s'inscrire à l'université. Il candidate un peu partout, et c'est en histoire à l'université de Paris 8 qu'il est pris : « Ça s'est plus ou moins bien passé dit-il, la licence c'était pas simple. » Mais il fait tout pour s'accrocher, car il souhaite devenir professeur d'histoire. En plus des cours à la fac, il est en service civique dans une association de jeunesse, travaille également à Auchan et fait aussi du cinéma. Malgré ses difficultés à faire front, il parvient à obtenir sa licence en quatre ans.

Son idée de devenir professeur de français, c'était peut-être d'abord pour faire plaisir à ses parents et les rendre fiers. Mais, au fond de lui, Zakaria sait désormais qu'il est « fait pour le milieu culturel, associatif, la vidéo, la photo ».

« C'est là que j'ai commencé à comprendre que j'avais énormément de mal à rentrer dans les cadres, en fait, à me dire : "Je fais tel métier, moi, je suis prof, moi, je suis jardinier." Moi, j'aimais bien faire de la photo et de la vidéo, j'aimais bien accompagner les jeunes, j'aime bien parler avec les gens des métiers, j'aime bien plein de choses : écrire, raconter des histoires. Moi, je l'acceptais, mais voilà, les gens autour de moi, ne l'acceptaient pas forcément, du coup, j'avais du mal à aller vers ce que j'aimais le plus. Et parallèlement, j'ai fait du théâtre aussi pendant plusieurs années. Donc, tout ça, ça me confortait dans l'idée... dans ce que j'aimais, clairement. » (Zakaria, 26 ans)

Zakaria entame un mémoire de master en histoire sur les relations entre la Guinée et la France et accède à des archives au ministère de l'intérieur. Il essaie, non sans difficultés, de faire tenir ensemble, études supérieures, travail à Auchan, engagement dans l'association et passion pour la vidéo. Il se dit que, pour réussir ses études et devenir professeur, il doit davantage étudier et faire moins de choses à côté. Comme il n'ose pas dire à ses parents qu'en fait il voulait faire du cinéma, sans avoir de diplôme dans ce domaine et sans avoir d'éléments concrets à leur faire voir, il essaie de gagner du temps en faisant face sur les différents fronts. Puis, tout bascule lorsque Zakaria apprend que sa mère est malade, qu'elle a un cancer à un stade avancé. Il se rend en urgence en Guinée pour la voir : elle décède quatre jours après. Zakaria l'évoque très dignement :

« C'était à la fois un choc, quelque chose qui était très dur à vivre, mais à la fois qui était... Enfin, c'était très enrichissant, en fait. Enfin, moi, je suis quelqu'un qui à la fois, je suis assez religieux quand même. Et du coup, voilà, c'était un cadeau, quand même de me dire qu'à quelques jours près, je l'aurais plus jamais revue. Surtout que mon frère, j'ai un grand frère qui est resté là. Dès qu'elle est tombée malade, il est resté là pendant plusieurs mois. Et il est parti deux jours avant, il devait partir pour revenir un peu plus tard, parce que voilà, lui, il réside en Arabie saoudite. Il est parti, deux jours après, ma mère est décédée, tu vois. Alors que ça fait trois mois qu'il était là. Et du coup, voilà, je me disais que c'était un cadeau pour moi, et que j'ai pu profiter quand même d'elle pendant ses derniers moments. Et voilà, c'était compliqué, parce que ça entravait beaucoup de mes projets, très clairement, parce que je me disais que je suis parti équipé, j'avais commencé à investir dans du matériel. Je me disais d'un que je voulais faire un documentaire sur mon père, voilà, à travers les témoignages de ses femmes, de ses enfants, de sa famille, des gens qui l'ont connu, et que je me suis dit aussi que tiens, comme là, je vais aller, ma mère, elle est malade, c'est le moment ou jamais, je la connais pas assez, d'essayer de la connaître vraiment et d'immortaliser ça pour ceux qui vont

venir après moi, quoi. Et quand je suis venu, elle était en incapacité de parler, etc. Du coup, voilà, j'avais ce projet-là qui est tombé à l'eau aussi. Et, mais voilà, c'était un voyage qui était très enrichissant. » (Zakaria, 26 ans)

À la suite du décès de sa mère, Zakaria a pris une série de décisions importantes, notamment celle d'arrêter ses études afin de se consacrer à ce qu'il avait vraiment envie de faire : du cinéma et de la vidéo.

Acquérir des savoirs légitimes et être autodidacte

Luc Boltanski (1969) a souligné le rôle de « domestication du peuple » de l'institution scolaire. Cette dernière joue-t-elle ce rôle vis-à-vis des têtes de quartier ? Sinon, quel est le rôle joué par l'institution scolaire (Lahire, 1995 ; Poullaouec, 2010 ; Thin, 1998), dans la construction sociale des têtes de quartier dans un contexte de ségrégation sociospatiale croissante (Pan Ké Shon, 2009 ; Préteceille, 2009) ? Malgré les différentes vagues de « démocratisation scolaire » (Beaud, 2002 ; Prost, 1986), les taux de réussite au bac dans les quartiers populaires sont parmi les plus bas à l'échelle nationale, ce qui pousse à se demander notamment quelles sont les modalités d'accès au savoir des jeunes de ces quartiers et des « têtes » en particulier. L'accès des classes populaires aux études supérieures crée des discordances entre aspirations et chances objectives (Macleod, 1995 ; Beaud, 2002). Retracer la trajectoire scolaire des têtes de quartier s'avère donc nécessaire tant **l'école** joue un rôle important **dans la structuration des destins sociaux des membres des classes populaires** (Willis, 2011 ; Skeggs, 2015) et des goûts.

L'école contribue à la production des inégalités face à l'acquisition des savoirs. Selon Stéphane Bonnéry (2006, p. 76), « pour les enfants des familles populaires, la réussite de la transmission scolaire suppose de surmonter, en plus, l'écart entre la culture scolaire et les formes culturelles transmises par la famille ». La question est alors de connaître ce qui est transmis par les parents, ce qui est approprié par ces jeunes et les modalités d'appropriation de savoirs. Si des jeunes des classes populaires peuvent rejeter la culture scolaire (Bonnéry, 2005 ; Willis, 2011) en mobilisant d'autres formes culturelles – comme la culture musique ou sportive – en opposition aux savoirs certifiés par l'école, les têtes de quartier se situent, de ce point de vue, dans une sorte d'entre-deux. Ils acquièrent des savoirs légitimes dans le cadre scolaire et des savoirs moins légitimes hors du cadre scolaire.

La plupart des têtes de quartier de l'enquête ont fait état de lectures d'ouvrages. Les ouvrages cités par les enquêtés appartiennent très souvent au répertoire de la culture légitime et sont fréquemment prescrits par des tiers, par exemple une bibliothécaire. Assia dit qu'elle aime beaucoup Maupassant dont elle a lu plusieurs romans, ou encore qu'elle s'est vu prescrire la lecture de livres d'Henri Troyat par la bibliothécaire :

« C'est bizarre, mais je lisais beaucoup les trucs que je découvrais un peu à l'école. Je lisais beaucoup Maupassant. J'aimais trop Maupassant. Ses nouvelles. C'était court, *punchy*, c'était bien écrit, j'aimais bien. C'était mes premières lectures. Je lisais beaucoup de magazines pour enfants, *Tom-Tom et Nana*... non, ça c'était en dessin animé... c'était *Tom et Lily*, je ne sais pas quoi. Je me rappelle, une fois, j'allais à la bibliothèque, j'en ai emprunté un et la bibliothécaire me regarde un peu avec un regard genre : "Tu devrais peut-être commencer à lire des trucs pour genre un peu plus grande." Elle me file un livre d'Henri Troyat, je ne sais pas pourquoi, je crois parce qu'il était là. Donc j'ai lu pas mal d'Henri Troyat aussi. » (Assia, 27 ans)

En 2019, 78 % des jeunes ont lu un livre au moins une fois dans l'année. Cette activité ne se réduit toutefois pas à la lecture de livres imposés par le cadre scolaire (Baillet *et al.*, 2019). Les savoirs acquis hors de l'école le sont par des pratiques **autodidactes** et par la socialisation à des « **instances de substitution à l'institution scolaire** » (Poliak, 1992, p.117) : les bibliothèques (Evans, 2014), les médiathèques, les cinémas et les théâtres de quartier, les centres socioculturels, les salles d'aide aux devoirs, les ateliers d'écriture (Chateigner, 2008), ainsi que d'autres types d'institutions locales (sport, musique, religion, associations, etc.). De même, la presse alternative comme la diffusion massive d'**internet**, y compris au sein des classes populaires (Pasquier, 2018), fournissent aux têtes de quartier un moyen important de **collecter des informations et des sources de savoirs**.

Les têtes de quartier entretiennent un rapport ambivalent à l'institution scolaire. Ils ont pu en apprécier certains aspects : certaines matières qu'ils ont beaucoup aimées, certains professeurs qu'ils ont beaucoup appréciés. Youssouf a particulièrement apprécié le français et l'histoire. Il aime lire depuis qu'il est très jeune. De plus, en cours de français il fait aussi du théâtre en option. En plus des savoirs autour de la langue française, à l'écrit surtout, cette activité confère à Youssouf des compétences théâtrales, converties en compétences sociales, qu'il juge très utiles, voire salvatrices, car elles lui permettent d'être plus à l'aise à l'oral.

Enquêteur : Est-ce que tu avais une matière à l'école qui te plaisait particulièrement ?

Youssouf : Le français.

E : Oui, tu kiffais le français ?

Y : Franchement, de ouf. Et le français et l'histoire. Ça, c'est les matières que je kiffais de ouf.

E : Qu'est-ce que tu aimais ?

Y : J'aimais lire parce que ça travaillait tout ce qui est mon esprit imaginaire, etc. J'avais fait une L, option théâtre. En plus, le truc, c'est que j'étais un peu au départ introverti. Enfin, quand j'arrivais en cours, c'est pour ça que je faisais pas trop de bruit non plus. Eh bien du coup, en faisant la seconde L, ça m'a permis de me libérer, de pouvoir faire des scènes. On a joué au théâtre de la ville. Donc ça m'a permis de m'extérioriser. Et voilà, sur scène, tu joues des personnages, et donc du coup... (Youssouf, 31 ans)

Ces compétences acquises dans le cadre scolaire aident Youssouf à se construire. Travailler les dialogues, son expressivité, son répertoire d'émotions par le théâtre lui a fait gagner en aisance.

« J'ai des souvenirs de scènes qu'on me demande de faire : exprimer la joie, exprimer la tristesse, etc. Et tout ça me plaisait en fait. Tout ça me plaisait parce que je savais que ça m'aidait à me construire. En fait, c'est comme si j'avais posé des briques une à une pour pouvoir construire mon parcours futur. J'avais conscience quand même qu'il fallait que j'aie certains acquis pour prétendre à ce que je voulais. » (Youssouf, 31 ans)

Si Youssouf apprécie également l'histoire c'est parce qu'elle lui permet de mieux comprendre le passé pour ne pas refaire les erreurs antérieures. Les connaissances historiques qu'il acquiert constituent ainsi des savoirs utiles, qu'il peut mettre en relation avec à la fois la société contemporaine et les enjeux locaux autour de ses activités dans son quartier.

« L'histoire, c'est pareil. C'est parce que je m'intéresse à ce qui s'est passé dans le passé pour essayer d'éviter les trucs. Même s'il y a des choses qui reviennent à chaque fois inévitablement. Mais je me dis "tiens, dans le passé", c'est ce qui m'intéresse dans la recherche : "Tiens, il s'est passé dans le passé, pourquoi on répète les mêmes erreurs vingt ans après ou quarante ans après ? Où on peut

innover pour améliorer les liens sociaux, etc. ?" C'est ça qui me motive à fond. C'est pour ça que même pour l'assoc', c'est un truc qui me tient grave à cœur. » (Youssef, 31 ans)

Luc a lu quelques ouvrages du répertoire classique, prescrits par ses professeurs d'école, mais il en lit peu, voire pas du tout, de son propre chef. Néanmoins, il dit être un lecteur éclectique qui lit peu de littérature, mais beaucoup de journaux, de magazines, sur le net. Sur les conseils de sa professeure à l'école primaire, il s'est mis à lire tout ce qui tombait entre ses mains.

« Quand je dis que je n'ai pas beaucoup lu, je n'ai pas beaucoup lu de romans classiques, etc. Je ne pourrais pas te citer... Zola, Victor Hugo, tout ça... Je me rappelle, j'ai lu *L'Assommoir*... je ne sais plus... bref, je n'ai pas beaucoup lu comme ça, à part ce que j'ai fait à l'école. Mais en vrai, je lis beaucoup, en fait. Je lis tout, en fait. Je lis des articles de journaux... Tout ce que je vois, je lis. Je pense que ça me vient de... J'avais une maîtresse en CP qui me disait : "Quand vous allez lire..." On apprenait à lire, elle nous disait : "Pour vous entraîner, lisez tout ce que vous voyez, même dans la rue, les panneaux." Eh bien ça, je l'ai gardé. Je lis tout, en fait. Tout ce que je vois, je le lis. Même quand je vais sur les réseaux sociaux, je lis plein d'articles à chaque fois, même des trucs qui ne m'intéressent pas, mais je lis des articles. Dans ce sens-là, je lis beaucoup. Mais pas de littérature. [...] Sur ça, c'est vrai que je lis beaucoup. Mais je lis plein de choses différentes, ça peut être des articles de sport... Il n'y a pas longtemps, j'ai lu le discours de Raphaël Enthoven, par exemple. J'ai lu ça il n'y a pas longtemps. Alors qu'à la base, je ne suis pas plus dans la politique que ça. Mais je ne sais pas, j'ai vu le truc, je me suis dit : "Je vais lire pour voir ce qu'il raconte." J'ai lu ça. Et juste après, je peux lire un article qui n'a rien à voir. » (Luc, 34 ans)

Joyce a également fait du théâtre au lycée. Puis, en classe de première, elle intègre une troupe de jeunes amateurs dans le théâtre de sa commune. Elle a notamment participé à la création d'une pièce inspirée de 1793 d'Ariane Mnouchkine. Joyce trouve le texte très difficile, mais la mise en scène que la troupe a construite l'aide à mieux comprendre le texte.

Zakaria n'a jamais aimé se voir imposer des lectures par l'école. Enfant, aidé par son grand frère qui passait alors le bac, il a pu goûter au plaisir de lire d'autres livres que ceux imposés par l'institution scolaire, et celui lui a donné le goût d'une lecture autonome, libérée des prescriptions scolaires.

« J'ai toujours eu un problème avec le fait qu'on m'impose de la lecture. C'est-à-dire que j'aimais de base la lecture. Quand j'étais petit, quand j'étais en Guinée, je me rappelle qu'un de mes grands frères, il m'amenait à une bibliothèque. C'est quelque chose qui est très rare chez nous en Guinée. Dans mes souvenirs, il me ramenait là-bas, je découvrais les livres. Il faisait des trucs que je comprenais pas en fait. Moi, j'étais petit, j'avais 8 ans, il me ramenait à la plage, lui passait le bac à l'époque, il me disait : "On va se poser là, je vais réviser. Toi aussi, tu prends tes petits cahiers et tout." Du coup, il m'a inculqué ce côté un peu poétique, en même temps le rapport aux livres. Et quand je suis arrivé en France, le fait qu'on m'impose : "Oui, en troisième, vous devez lire tel livre et tout." Je me disais : "Non, j'ai... Enfin, c'est pas moi qui ai choisi le livre, pourquoi je vais le lire ?" Du coup, j'ai jamais lu un livre qu'on m'a imposé à l'école. J'achetais le livre, je le prenais, mais je le lisais pas. Je me débrouillais pour trouver un résumé ou autre, je le lisais. » (Zakaria, 26 ans)

Mais à l'entrée au lycée, le rapport aux livres de Zakaria change sensiblement. Une action de sensibilisation à la lecture organisée par le CDI de son lycée lui a permis de découvrir qu'il était capable de lire de très gros livres sans manquer d'endurance. Cela l'a conforté dans son goût pour la lecture tout en lui permettant d'exploiter une plus grande amplitude de lecture.

« Il y avait le CDI qui organisait un marathon de lecture ou quelque chose comme ça. L'objectif, c'était de lire un maximum de livres en une ou deux semaines, je crois. Et quand moi, j'ai vu ça, j'ai dit : "Ouais, c'est intéressant, c'est un bon défi, ça." Et du coup, c'est la période où j'ai le plus

fréquenté le CDI, j'étais devenu ami avec la meuf du CDI, j'ai essayé d'expérimenter différents types de livres, pour... C'était l'occasion en fait pour moi de savoir en même temps ce que j'aimais lire, ce que j'aimais pas lire. J'avais lu beaucoup de BD, je me rappelle pas des noms. C'est pas forcément des choses qui sont connues, mais juste des BD comme ça que je voyais – "Ouais, l'histoire, elle m'intéresse, je vais le lire" –, des BD, des trucs de science-fiction. Il y avait un gros roman à l'époque, pas un roman, c'était un livre un peu futuriste, un peu... ça s'appelait *Gone*, il y avait un, deux, trois, quatre. En gros, c'était des adolescents qui... Tous les adultes disparaissent, et en gros, les adolescents qui restent, ils développent chacun des pouvoirs, etc. Et dès qu'il y en a un qui devient adulte, je crois, il meurt ou un truc comme ça. Du coup, j'avais lu ça. Et quand j'ai fini de lire le premier de ces livres, c'est là que j'ai compris que je pouvais lire en fait, parce que quand on est jeune, ce qui fait... quand on dit : "Ouais, lisez un livre", la première question : "Il fait combien de pages, madame ?" Et ces livres-là, ils font 500-600 pages. Je me suis dit : "J'ai réussi à lire ce livre vite, quoi, parce que j'ai été captivé et tout." Du coup, mais c'est bien. Et après, j'ai lu des livres un peu... Il y a eu du roman, il y a eu... voilà, des livres dont je me rappelle plus. Et je me rappelle que quand j'ai quitté le lycée, j'ai essayé de savoir c'est quoi ces livres que j'ai lus en fait, pour essayer de les racheter, de les avoir, mais j'arrivais plus à me rappeler. Et après, j'ai développé ce truc-là avec les livres. Après, j'ai eu un attachement un peu particulier avec certains auteurs forcément que tout le monde lit comme Marc Levy, Guillaume Musso. Du coup, j'ai commencé à acheter des livres. J'ai acheté plus de la moitié des livres de Marc Levy. Aujourd'hui, je sais pas j'ai combien de livres chez moi, mais j'ai beaucoup dans... Je dois avoir peut-être une centaine de livres, des romans, certains auteurs que j'ai rencontrés ici aussi. Il y a une qui s'appelle Fatine El Asri, des livres que je lisais. J'ai écrit des critiques pour le site. J'ai développé ce petit truc-là. » (Zakaria, 26 ans)

Luc a pris quatre ans pour écrire son livre. Il a trouvé ça long. Il a eu des phases de découragements où il n'écrivait pas pendant plusieurs mois d'affilée. Il ne se percevait pas du tout comme un écrivain ; il a même ressenti une forme de honte à l'idée qu'il pouvait s'imaginer écrivain, et encore plus à l'idée de présenter publiquement son livre lorsque celui-ci est sorti. Ce sentiment d'illégitimité naît de la confrontation entre sa conception, qui adopte un point de vue légitimiste, de ce qu'est un écrivain, de la façon dont celui-ci écrit, et la manière dont lui-même se perçoit, c'est-à-dire comme un autodidacte dont l'écriture tient beaucoup à l'oralité et aux expériences du quotidien.

« Des fois je ne croyais plus au projet, des fois je me disais : "De toute façon, qui va me lire ?" Des fois je me disais : "Mon histoire, elle est nulle, elle n'est pas bien écrite." Parce que mes références, c'est les romans que j'ai pu lire avant. Même l'idée que je me fais du roman, ils ont un style d'écriture... Moi je me dis que je n'ai pas cette écriture. J'ai écrit une histoire comme ce qu'on se raconte à l'oral, comme un pote que tu croises dehors et à qui tu dis : "Tu ne sais pas ce qui s'est passé hier ?" Et tu lui racontes une histoire. C'est un peu dans ce style-là que je l'ai écrite. C'est pour ça que je me suis dit : "Je ne suis pas écrivain, personne ne va me lire." Mais à la fin, j'ai dit : "Ce n'est pas grave..." J'avais un peu honte, aussi, d'écrire et surtout de le présenter. » (Luc, 34 ans)

L'écriture de son livre ressemble ainsi à une forme de bricolage, mais surtout à une disposition, chez Luc, à construire des histoires, des récits, de l'imaginaire, mais pas déconnectés du réel, et même inspirés du réel.

« Quand je rencontre les jeunes, je leur dis : "Je n'avais pas de journal intime, je n'écrivais pas de poème, je n'écrivais pas de textes de rap." Par contre, il y a un truc que je faisais beaucoup, c'est que j'imaginai beaucoup de choses et je me racontais énormément d'histoires dans ma tête. Énormément. C'est un truc que j'ai toujours fait, depuis que je suis petit, des scénarios, des histoires dans ma tête. Quand je vois une situation, je me dis... je construis une histoire dans ma tête. Même là, depuis que j'ai écrit le livre, je me suis construit je ne sais pas combien d'histoires dans ma tête. Il y a des trucs dont je me souviens, des trucs que j'ai oubliés. » (Luc, 34 ans)

En plus de lectures d'ouvrages appartenant au répertoire de la culture légitime, souvent prescrits par l'école, Assia a lu d'autres ouvrages appartenant par exemple au répertoire de la littérature « monde » :

« Après, en grandissant, j'ai lu aussi des trucs un peu plus tournés vers le Maroc. J'ai lu beaucoup de Tahar Ben Jelloun. Je me rappelle, celui qui m'avait le plus marquée, c'était au lycée. C'était le livre qu'il avait piqué à quelqu'un, sur Tazmamart, je ne sais pas si tu te souviens, c'est la prison dans le Sahara, dans laquelle Hassan II mettait ses opposants. Un truc un peu hardcore, où je me suis dit : "Le Maroc, je comprends pourquoi mes parents se sont barrés." Après, c'était plus des trucs... en fonction de mes envies. Le dernier que j'ai lu, que j'ai relu, c'était Amin Maalouf, *Les Croisades vues par les Arabes*. » (Assia, 27 ans)

Comme Assia, Samuel lit des livres en dehors de ceux prescrits par ses professeurs. Il a lu récemment des ouvrages traitant des violences policières ou des quartiers populaires : *Lettre à Adama ; 100 portraits contre l'État policier ; Zyed et Bouna, 40 ans dans les cités. D'une enfance en HLM au ministère de l'Intérieur*.

Comme les autres têtes de quartier, Samuel combine savoirs légitimes, certifiés par l'école ou par une institution, et savoirs acquis en autodidacte. Cette imbrication finit par donner des savoirs hybrides qu'il met au service de ses actions auprès des jeunes de son quartier et d'autres quartiers populaires. Par exemple, lorsqu'il filme les jeunes dans un quartier qu'il connaît, il mémorise les endroits où il souhaite filmer, faire tel ou tel plan, en puisant dans les savoir-faire acquis à l'école de journalisme et ce qu'il a appris tout seul, très souvent en improvisant sur place.

« Et vu que j'ai été formé en vidéo, j'applique ce que j'ai appris en cours ou à l'école, je l'applique là-bas. Parce qu'avant, je me suis formé un peu tout seul en vidéo, et on m'a beaucoup re-formé après. On m'a beaucoup réappris après, parce que je faisais beaucoup d'erreurs. » (Samuel, 23 ans)

Youssef explique son goût pour les livres et la lecture par une socialisation à ces biens culturels et cette pratique, moins par le travail de l'institution scolaire qu'à travers la fréquentation de la médiathèque lorsqu'il était enfant et préadolescent. Sa mère prenait des cours de français à côté de la médiathèque et emmenait Youssef avec elle afin qu'il puisse fréquenter ce lieu et se socialiser aux livres et à la culture.

« C'est pas vraiment l'école qui m'a donné envie de lire, c'est plutôt en allant avec ma mère qui m'accompagnait à la médiathèque parce qu'elle aussi, elle prenait des cours à côté, des cours de français, etc. C'est comme je t'ai dit, les primo-arrivants, etc. Donc elle, elle apprenait le français, et elle m'amenait à côté dans une médiathèque qui existe toujours, qui est à E. [...] au début ça a commencé un peu avec les *J'aime lire*, tu avais les *Tom-Tom et Nana*, etc., et c'était mon kiff. Et je lisais ça, j'aimais bien. » (Youssef, 31 ans)

En grandissant, Youssef continue à lire les ouvrages prescrits par ses professeurs, mais il gagne aussi en autonomie, se forge ses goûts propres et opte pour les ouvrages qui lui siéent.

« La plupart de ce que j'ai pu lire, ça a été de mon fait à moi-même. C'est-à-dire qu'après l'école... Enfin, l'école nous donne des classiques comme « Don Quichotte », des trucs comme ça. C'est pas ce qui me faisait rêver le plus. Moi, ce qui m'intéressait, c'était travailler des fois à la fois sur l'imaginaire, donc, *Le Petit Prince*, ça c'est un truc que je revois peut-être tous les deux ans. J'essaie de me relire des passages, etc. Et après, tu as des bouquins un peu plus... Enfin, tu as *Balzac et la petite tailleuse chinoise*, celui-là aussi, c'est un livre que j'ai bien aimé. Et ça, par contre, celui-là, c'est une prof qui me l'avait conseillé. Et après, là, en ce moment, je suis plutôt Riad Sattouf. Je suis plutôt Guy Delisle, donc tu vois, c'est un bédéiste. » (Youssef, 31 ans)

Les têtes de quartier acquièrent des savoirs en dehors d'un cadre formel ou institutionnel, mais également des savoir-faire. Joyce a appris à chanter en autodidacte, dans sa chambre en écoutant des morceaux et en reproduisant les chants.

« Je pense qu'il y a le revers de la médaille comme on dit, c'est qu'en fait, tu peux... Je pense qu'en tout cas, moi, dans mon cas, j'ai jamais été classique, enfin, même pour le concours et le concert, j'ai jamais respecté la structure dans le discours genre... J'ai toujours été peut-être atypique. Et en fait, le fait d'avoir appris toute seule, ça m'a vraiment permis de me développer. Mais en même temps, j'ai fait des trucs, enfin, j'avais quand même besoin, à un moment d'un coach vocal et tout, même là j'ai toujours besoin, évident, je suis pas encore calée et tout. Mais tu vois, il y a des trucs que tu fais toute seule, que tu comprends, enfin, t'as peut-être un certain blocage à un moment, tu vois, dans le chant. Je sais que si j'avais eu une coach vocale dès le départ, j'aurais pas laissé mon cœur s'exprimer. » (Joyce, 18 ans)

Passionné de cinéma, Zakaria a réalisé un court-métrage et souhaite poursuivre dans cette voie. Il est complètement autodidacte.

« C'est ces trois dernières années-là que je me suis vraiment intéressé au cinéma, je veux dire regarder des films pour comprendre, etc. Avant, j'avais pas un rapport particulier avec les films. Même quand j'ai fait mon court-métrage à l'époque, c'est un ami qui avait fait ça, il m'a dit : "Tiens, inscris-toi, ça va être bien et tout." Je me suis inscrit, mais pour autant, j'ai pas regardé les films pour m'inspirer ou autre. Mais là, ces derniers temps, je regarde beaucoup de films, plus pour comprendre comment ils sont structurés, comment ils sont écrits, comment est la lumière, à quel moment la musique arrive, à quel... voilà, essayer de comprendre un peu tout ça. Et les gens ne comprennent pas quand je leur dis que moi j'achète les DVD. Pas en streaming, parce que bon en *streaming*, c'est plus parce que je veux pas que mon ordinateur il ait des virus, tout ça. Mais j'aime bien acheter les DVD, parce que dans les DVD, au-delà du film, il y a les *making-of*, tout ça. Et moi, c'est ce que j'ai le plus kiffé. Du coup, aujourd'hui, j'achète les DVD surtout pour ça. » (Zakaria, 26 ans)

Notre enquête interroge les usages d'internet. La maîtrise d'internet est mise au service du quartier, qu'il s'agisse de rechercher des informations administratives, voire de remplir des formulaires en ligne ou de mettre au propre une lettre, de publier des blogs ou des vidéos sur le quartier, d'administrer des forums et listes de diffusion autour d'activités, voire de mobilisations, du quartier. En dépit de fortes disparités, la « fracture numérique » tend à se réduire et une grande partie de la population a désormais accès au numérique (Gombault, 2011). Les têtes de quartier ne semblent pas faire exception aux autres jeunes de leur génération en matière de socialisation au numérique et de moindre lecture de livres imprimés. Les femmes lisent toutefois davantage que les hommes et fréquentent davantage les bibliothèques (Donnat, 2011). Si certaines têtes de quartier continuent à avoir des pratiques de lecture de supports imprimés, la majorité d'entre elles ont acquis une culture d'écran et utilisent très souvent internet et des outils numériques, principalement leur *smartphone* et autre lecteur mp3.

La culture scientifique

Si on limite le rapport à la culture des autodidactes à un rapport – complexé – à la seule culture légitime, on tend à ne voir dans la culture que sa dimension relevant de la littérature et des sciences humaines et sociales et à ignorer la dimension relevant des sciences expérimentales et des savoirs techniques. Par le truchement de la massification scolaire, les jeunes des classes populaires contemporaines ont davantage accès à la culture scientifique que les générations précédentes. L'acculturation aux sciences expérimentales et aux savoirs techniques et scientifiques produit des effets sur certaines têtes de quartier. Djibril a ainsi développé un goût particulièrement développé pour les sciences. Il tente à son tour de transmettre ce goût et les compétences associées aux jeunes de son quartier.

Djibril le pompier scientifique, à la croisée de plusieurs mondes sociaux

S'engager chez les pompiers était, pour Djibril, une vocation qui remonte à l'enfance. Il a obtenu une licence en sciences du vivant option physique-chimie. Une fois chez les pompiers, il a appris que ces derniers avaient accès à des formations liées aux risques chimiques et environnementaux, questions qui l'intéressent particulièrement, et ce d'autant plus qu'il pense que la socialisation à ce type de savoirs est un enjeu pour les jeunes actuelles.

« Depuis que je suis petit, je voulais être pompier, je sais pas pourquoi. Et donc, quand j'étais en deuxième année ou première année de fac, je m'en souviens pas, je suis rentré chez les pompiers à G., pompier volontaire. Et j'ai découvert d'ailleurs, pendant mes deux premières années chez les pompiers, qu'il y avait de la science chez les pompiers, tout ce qui est risque chimique, risque nucléaire et biologique. Donc, moi je me suis intéressé à ça. J'ai fait un mémoire sur ça quand j'étais en licence, parce qu'on faisait un mémoire. Donc, ça a combiné à la fois mon activité scolaire, universitaire, et mon activité de pompier. Et donc, je me suis dit que c'est dans ça que je voulais travailler, faire de la chimie chez les pompiers, c'était ça mon objectif de base. » (Djibril, 30 ans)

Comme il est nécessaire d'être officier pour pouvoir gérer les interventions à caractère chimique, les risques chimiques, ou gérer les dossiers Seveso ou les installations classées pour la protection de l'environnement (ICPE) dans les départements, Djibril, alors tout en bas de la hiérarchie des sapeurs-pompiers, s'est ainsi donné pour objectif de passer le grade d'officier afin de pouvoir accéder aux formations sur l'environnement et les risques chimiques.

Djibril est un acteur très engagé, notamment auprès des jeunes. L'une des questions qui lui importent beaucoup est celle de l'environnement et de la sécurité. Deux de ses amis et lui se sont demandé ce comment réussir ensemble à « faire bouger les choses », au moins à l'échelle de leur quartier, dans un premier temps. Ses amis sont Kamil, technicien-service dans le domaine du traitement de l'eau, et Patrick, brancardier vacataire à l'hôpital de N., puis chargé de mission qualité sécurité environnement en usine. Le groupe d'amis a ainsi décidé de créer, avec très peu de moyens, une association, Avenirs jeunes, au sein de laquelle ils organisent des ateliers sur l'environnement ainsi que de l'aide aux devoirs principalement. Ses amis et lui ont commencé par du soutien scolaire destiné aux jeunes, des sessions de secourisme, des animations sportives. Rapidement, les actions de l'association rencontrent un grand succès auprès des jeunes de la ville, au point que Djibril et ses amis se disent que les subventions municipales ne sont plus suffisantes et qu'il leur faut davantage de moyens financiers. Ils décident alors d'organiser des formations au BAFA, au BAFD et au secourisme afin de financer les activités de l'association. Parce qu'ils voulaient ne plus totalement dépendre des autres financièrement et être plus autonomes, ils ont créé une entreprise, afin de générer leurs propres fonds.

« Mais à un moment, ça devenait difficile pour l'association, parce qu'on n'avait pas assez d'argent, et surtout quand on avait de l'argent il fallait se justifier auprès du maire, il fallait se justifier auprès de tous ceux qui nous ont donné, et on voulait plus de ça. Donc, on s'est dit : "Il faut qu'on trouve un moyen de gagner de l'argent nous-mêmes". Donc, en parallèle, on a ouvert une société, une entreprise. Ça c'était au moment où je suis arrivé en master. » (Djibril, 30 ans)

Les amis ont fait le point sur leurs compétences et ce qu'ils pouvaient apporter de plus aux jeunes de leur quartier. C'est dans le secteur du secourisme, du développement durable, de la prévention des risques professionnels qu'ils ont choisi de sensibiliser et de former les jeunes. Le passage de l'association à l'entreprise est réussi et sanctionné positivement par le concours « Talents des cités »

qui récompense tous les ans des jeunes entrepreneurs et créateurs des quartiers populaires, qu'ils ont préparé pendant neuf mois.

« On s'est dit : "Il faut qu'on ouvre une entreprise". Et l'idée, c'était : "Qu'est-ce qu'on sait faire ?" On a regardé... moi j'étais pompier déjà, donc le secourisme, l'incendie, la formation, et en même temps, dans nos cours, on a appris les normes ISO 9001, les normes de sécurité, de qualité et d'environnement, faire des documents uniques. Donc, on s'est dit : "On monte une entreprise, une partie formation, une partie expertise." C'est exactement... on est partis de là, et on s'est présentés au concours "Talents des Cités" à l'époque. On a remporté la partie région Île-de-France. » (Djibril, 30 ans)

Pas entièrement satisfait de son niveau de formation dans le domaine du risque environnemental et désireux de se former aux risques nucléaires, radiologiques, biologiques, chimiques (NRBC) en tant que sapeur-pompier, Djibril poursuit ses études et s'inscrit en master de gestion des risques et menaces nucléaires, radiologiques, biologiques, chimiques. Il suit cette formation entre l'école de chimie de Mulhouse et l'école des officiers des sapeurs-pompiers à Aix-en-Provence. Confronté à des sapeurs-pompiers plus âgés, plus gradés et possédant davantage de connaissances sur le sujet, Djibril, par ailleurs sapeur-pompier volontaire à la caserne de N., en bas de l'échelle, prend conscience de la distance qui le sépare des candidats à cette formation très spécifique.

« Quand je suis arrivé là-bas, j'ai vu que dans notre classe on était dix. J'étais le plus jeune et le moins gradé et il y avait que des commandants, des lieutenants-colonels, et tout. Et en fait, eux ils étaient spécialistes du sujet. Il y en avait un, c'était le conseiller technique Europe du risque radiologique, c'est lui qui avait été à Fukushima. Il y en avait un autre, c'était un chercheur en chimie sur ça. Il y avait des commandants responsables, et tout. Et moi, je servais à rien en gros et... Mais cette année-là, j'ai découvert énormément de choses. C'est là où j'ai appris le plus de choses pendant ma scolarité : comment ça fonctionne en France... On avait des cours avec des agents des services de renseignements qui nous expliquent plein de choses sur la menace. Il y avait des cours sur les états-majors de zones, les préfectures, les zones de défense, toute l'ossature de ce qui se passe en France, comment ça fonctionne face à la menace, face aux risques chimiques. C'est là où j'ai tout appris. » (Djibril, 30 ans)

La confrontation avec cet univers de gradés, plus âgés et plus expérimentés, en dehors de son quartier et de sa région, a certes été éprouvante, mais elle a été aussi pour lui une expérience très enrichissante et décisive dans sa trajectoire en ce qu'elle l'a conforté dans son intérêt pour ces questions et l'a orienté définitivement vers cette branche professionnelle :

« C'était bizarre, mais franchement c'était magnifique. Et ça, ça m'a conforté pour l'idée de : "Un jour, je vais faire ça, c'est sûr. Je sais pas quand, mais il faut que je le fasse." »

En juin 2019, armé d'une volonté affirmée d'entrer dans le corps des officiers, Djibril a passé le concours de capitaine et s'est encore hissé dans la hiérarchie des sapeurs-pompiers, notamment grâce à l'expérience acquise depuis le lycée. Depuis septembre 2019, il est capitaine au service départemental d'incendie et de secours (SDIS) chez les pompiers, au groupement prévision qui vise à empêcher ou limiter les conséquences d'un sinistre.

Djibril a la même caractéristique que les autres têtes de quartier : il a l'expérience d'une socialisation en dehors de son groupe et de son quartier d'origine. Les contacts avec d'autres groupes et univers sociaux lui ont ouvert l'horizon du champ des possibles et du champ des savoirs.

« Là, jeudi, j'ai une réunion avec lui à la préfecture de police de Paris avec chaque représentant des risques chimiques de chaque département par exemple. Je coordonne sur ces choses-là et, la

semaine dernière, on a fait un exercice chez Veolia qui traite l'eau, où il y avait justement une pollution à un produit chimique, pour voir la gestion de crise comment elle se fait avec la préfecture, avec les services de l'État et les pompiers et eux-mêmes. Et ça, c'est grave, c'est super, super intéressant. C'est extrêmement intéressant, c'est incroyable. Mais personne ne connaît ça. C'est des sujets où... qui sont sensibles en plus parce que c'est beaucoup de Confidentiel Défense et des choses qui... La population il faut pas qu'elle le sache parce que si elle en a connaissance, il peut y avoir de la malveillance. Mais tant qu'on n'est pas dedans, on peut pas savoir que ça existe. Moi j'ai eu cette chance-là parce que je suis entré, sinon jamais j'aurais su que ça existe. » (Djibril, 30 ans)

Il n'en demeure pas moins que, malgré des formes d'assurance et d'aisance dont il peut faire preuve par ailleurs, Djibril ne se sent pas totalement sûr de lui, ou tout du moins, il n'est pas sûr qu'il sera tout le temps évalué à sa juste valeur, sans préjugés. Il a par exemple peur de se voir refuser par les autorités une habilitation de sécurité permettant à une personne d'avoir accès à des informations classifiées, en raison de sa religion et des voyages récents qu'il a effectués, notamment en Arabie saoudite.

« Aujourd'hui, ils m'ont demandé une habilitation Confidentiel Défense. J'ai rempli ce matin en plus ce truc-là. Et malheureusement, je sais pas si je vais l'avoir moi, parce qu'ils demandent des choses, franchement... moi j'ai mis la vérité parce que j'ai dit : "Non, ça arrive... ils vont le savoir." Mais les informations que j'ai mises, je pense que ça va pas leur plaire. Ils demandent ta femme, ses origines, ses parents, qu'est-ce qu'ils font, sur toi aussi, tes frères, tes sœurs, moi, quels sont les derniers pays que t'as visités. Moi le dernier pays que j'ai visité c'est l'Arabie saoudite. C'est tout ce genre de... c'est surtout pour ça que je pense que eux ils vont... je pense que ça va être compliqué pour moi. » (Djibril, 30 ans)

« Je suis la jonction entre le quartier et les institutions, je suis entre les deux » dit Djibril. Il explique qu'il a eu de la chance d'être à la croisée de plusieurs univers très différents les uns des autres : le monde de la cité, d'où il vient, le monde des sapeurs-pompiers vers où il est allé, et un monde plus élitiste vers lequel il se dirige de plus en plus. Cette triple socialisation différenciée lui a conféré des capacités d'adaptation et de nouvelles compétences qui lui servent très souvent dans ses activités associatives et entrepreneuriales. Cela lui a aussi permis d'élargir son réseau.

4. Circulation des savoirs hybrides et rôle socialisateur des têtes de quartier

Les différents types de **ressources** dont disposent les têtes de quartier sont **mobilisés** de manière **différenciée dans les interactions** et les **sociabilités** au sein de l'**espace local**, selon les différents types de scènes sociales (culturelle, sportive, politique, etc.). De par leurs ressources culturelles et leur volonté de diffuser des savoirs et de socialiser les jeunes, les têtes de quartier constituent des **vecteurs d'acculturation**, tant à une culture propre qu'à certains aspects de la culture légitime, et de **politisation** dans le quartier.

Les productions culturelles des têtes de quartier

Les têtes de quartier sont des acteurs sociaux engagés dans le monde social, qui agissent principalement à l'échelle de leur quartier et même au-delà. Mais ils sont aussi, pour certains d'entre eux, des acteurs qui ont une production culturelle. Les productions culturelles qu'ils ont pu élaborer sont indissociables des cadres de socialisation et des sociabilités dans lesquels ils sont encadrés à l'échelle de leur quartier. Luc ne disjoint pas l'écriture de son livre de sa volonté de socialiser les jeunes de son quartier. Son écriture s'enracine dans son expérience du monde social, à l'échelle de son quartier, et s'arrime à une volonté de transmettre et d'aider les autres, les jeunes en particulier.

En entretien, Luc montre une capacité de description et d'analyse de la composition d'un quartier populaire et de l'univers de la cité particulièrement réflexive et fine que l'on retrouve à la lecture de son livre. Il construit une typologie de la cité, faite d'idéaux-types de la jeunesse principalement, et insiste sur l'importance au quotidien de la réputation des jeunes dans la cité et des effets de cette réputation sur les interactions entre jeunes, chacun tenant compte, dans ses faits et gestes, de la manière dont cela va être perçu par les autres. C'est cette hiérarchie fine du monde de la cité que Luc a voulu retranscrire dans son livre, composé de personnages incarnant cette typologie.

« À la cité, il y a une hiérarchie qui existe. Il y a des catégories. Tout ça, c'est des choses que quelqu'un qui ne vient pas d'un quartier ne comprend pas, ou ne voit pas. Mais il y a des catégories de gens, dans la cité. Ce n'est pas tout le monde qui habite à la cité qui est pareil. Et suivant la catégorie où tu es, tu es vu d'une certaine manière. Il y a les dealers, il y a ceux qui sont connus pour la bagarre, les bagarreurs, il y a des voleurs, il y a des gens, on va dire : "Ah lui, il est sportif" ; "Eux, c'est des gens de l'école." Il y a ceux qu'on va appeler les victimes... Et suivant la catégorie où tu es, tu as une place. Nous, à la cité, celui qui a la meilleure place, enfin la place où tu es à l'aise, où tu es tranquille, c'est quand tu es en haut, dans les dealers, les bagarreurs. Là, tu es bien. Et plus tu descends, moins ta place est "reconnue". Et parfois, on a ce besoin d'image, dans l'adolescence. On a besoin d'être vu, d'être reconnu. Et peut-être que celui qui est dans la catégorie de ceux de l'école, qui travaille bien, tout ça, pour être vu, il faut qu'il monte, il faut qu'il change de catégorie, en tout cas. Peut-être qu'il va passer dans la catégorie des voleurs, mais pour passer dans la catégorie des voleurs, il va faire quoi ? Il va voler. Il faut que ça se sache, que tu voles. » (Luc, 34 ans)

Dans son livre, Luc a voulu retranscrire cette différenciation du monde de la cité et de ses jeunes ainsi que les échelles de légitimité locale et les dynamiques de reconnaissance, de circulation des individus et de mobilité. Par exemple, un des fils que tire Luc est celui de la conversion d'un jeune plutôt conforme à des pratiques déviantes, ici le vol, afin d'obtenir davantage de reconnaissance par les pairs.

« Dans le livre, y a un personnage qui veut changer de catégorie. Il veut être vu autrement. Parce que ça dépend des quartiers où tu es, mais des fois, suivant la position que tu as, à une certaine période de ta vie, tu es bien. Quand tu es vers l'adolescence, quand tu es dans les dealers, tu te sens bien, parce que tout le monde te regarde comme ça, tout le monde dit... tu sais que tu n'auras pas de problème... on va dire que tu es respecté. Et pendant l'intervention, on parle de ça, par rapport au respect. Je leur dis : "Pour vous, qui est respecté, à la cité ?" Le classement, c'est souvent ça. Et encore une fois, je leur mets la définition du respect. Je dis : "Vous pensez que la définition du respect que j'ai donnée, elle va avec lui ? Non." Parce que nous, à la cité, ce qu'on fait, dans les quartiers... La personne dont on dit qu'elle est respectée, en fait ce n'est pas quelqu'un qui est respecté, c'est quelqu'un qui est craint, quelqu'un dont on a peur, en vrai. Et je leur dis : "Il y a une différence entre craindre quelqu'un et le respecter. Vous respectez vos parents, vos professeurs. Vous respectez le grand qui vous donne des conseils, le grand qui vous aide. Lui, vous le respectez. Mais là, celui qui a tout, vous ne le respectez pas, c'est quelqu'un que vous êtes en train de craindre, quelqu'un dont vous avez peur. Mais ça, c'est un sentiment qui disparaît, parce que vous allez grandir. Quand vous allez grandir, vous n'aurez plus peur de lui comme quand vous étiez plus petit. Alors que le respect, ça ne disparaît pas. Quelqu'un que vous respectez, que vous grandissiez ou pas, vous allez toujours le respecter. Elle est là, la différence. Et là, il ne faut pas dire que c'est normal, il est respecté. Il n'est pas respecté, il est craint. Mais il est craint tant qu'il est encore en haut. Ça ne dure jamais longtemps. Vous, quand vous allez grandir, quand tu as 15 ans et que lui, il a 25 ans, qu'il a un terrain et plein d'argent, tu le crains. Mais quand tu auras 25 ans toi aussi, lui aussi aura grandi, mais tu n'auras plus peur de lui, parce qu'il ne pourra pas te frapper comme avant. Tu pourras te défendre, tu pourras faire d'autres choses, tu auras d'autres moyens d'action." Je leur dis qu'elle est là la différence, entre craindre quelqu'un et le respecter. Sauf qu'on a le mauvais vocabulaire, encore une fois. » (Luc, 34 ans)

Luc a écrit un livre à destination des jeunes qui est sorti en 2018. En entretien, il évoque la genèse de cet ouvrage. C'est son expérience d'animateur de quartier qui l'a poussé à écrire ce livre. Mais c'est surtout un regard réflexif sur le monde social, une prise de conscience et les questionnements qui en découlent qui sont à l'origine de ce travail d'écriture. Luc a écrit ce livre pour tenter de comprendre les différences de trajectoire et de destin social de jeunes de son quartier aux conditions de vie, aux habitudes, aux pratiques et aux goûts pourtant très similaires. Les dix années d'expérience sur le terrain en tant qu'animateur lui ont permis de côtoyer de très près plusieurs générations de jeunes et, parce qu'il était disposé à la réflexivité, de pouvoir les comparer et de constater des différences notables.

« En fait, tout est vraiment parti de mon activité d'animateur. C'est vraiment ça qui m'a fait écrire le livre. À la base, comme je te le disais, j'aime bien observer les gens et surtout, comprendre leur comportement, ou bien voir, sur une même situation, comment ils agissent, s'ils agissent de la même manière, suivant la personne face à qui ils sont, etc. Et moi, dans mon travail d'animateur, ça fait plus de dix ans que je fais ça, j'ai croisé plusieurs générations. J'ai eu des grands frères, des petits frères, etc. J'en ai connu à 10, 11, 12, 13 ans et maintenant, ils ont la vingtaine. Il y en a même que j'ai eus dans l'animation, qui ont travaillé avec moi. Et quand ils avaient environ dix ans, je les voyais d'une certaine manière. Et je pense qu'à cet âge-là, ils sont beaucoup dans leur vraie personne, dans ce qu'ils sont vraiment. Ils ne sont pas encore pollués par tout un environnement, ou par un certain vécu, c'est l'impression que j'ai. » (Luc, 34 ans)

Luc est frappé par le changement de comportement des jeunes qu'il côtoie autour de l'âge 10 ans. C'est à cet âge-là qu'il a remarqué que les jeunes du quartier basculent, pour certains, du côté de la déviance. Il est aussi frustré de voir, quelques années plus tard, que certains jeunes n'ont pas pu exploiter les compétences ou les dispositions qu'ils avaient, selon lui, à cet âge.

« Jamais je n'ai retrouvé... bien plus tard, six, sept ans, huit ans plus tard... je me disais : "Le petit, il ne ressemble pas à celui que j'ai connu avant." Et à chaque fois, je me posais la question : qu'est-ce qui a fait que ce n'est plus le même ? Avant, il avait certaines aptitudes et là, je vois, il n'a plus rien.

Pourquoi il n'a pas exploité ce qu'il avait ? Au début, j'ai commencé à me poser ces questions-là. Et après, j'ai encore approfondi mon questionnement et je me suis mis à la place des petits. Je me suis dit : "C'est vrai, moi aussi, quand j'étais petit, il y avait des jeunes dans ma classe, en primaire, l'autre était comme ça, l'autre était comme ça..." Et là, je me retrouve plus tard, la plupart, on habite encore dans la même cité et quand je les vois, je me dis : "Pourquoi lui, il n'est plus comme quand je l'ai connu avant, quand on était petits ?" Avant, quand on était petits, c'était grave mon pote parce qu'on faisait bien ça ensemble et maintenant, je le vois, je lui dis bonjour, mais je ne sais pas, il y a quelque chose qui a... » (Luc, 34 ans)

L'orientation de la trajectoire des jeunes du quartier vers le pôle déviant et la petite délinquance est ce qui interroge le plus Luc qui, lui, n'a pas pris cette direction alors qu'il partage avec ces jeunes les mêmes conditions de vie et de nombreux éléments de trajectoire : la scolarisation dans la même école, des goûts, des loisirs et des pratiques partagés. Constatant peu de différences entre les jeunes et lui-même en termes de conditions d'existence et de trajectoire, il en est arrivé à la conclusion que c'était le quartier la cause de ces bifurcations de trajectoire.

« Et des fois il y en a, dans le même principe, qui sont devenus... qui tiennent la cité, etc., qui ont des terrains... Je me dis que j'étais dans la même école que lui, avant, on avait quasiment la même situation, tout ça, on était dans le même club de foot, on avait les mêmes occupations. Pourquoi je ne suis pas allé sur le terrain et lui, il y est allé ? Je me posais des questions comme ça, qu'est-ce qui a fait... C'est là que j'ai essayé de trouver d'où ça venait. Et à chaque fois que je trouvais la réponse pour un, ce n'était pas valable pour l'autre. Le seul truc que j'ai trouvé, qu'il y avait en commun, de nous tous, c'est l'endroit où on vit. C'est aussi les choix qu'on a faits, la capacité qu'on a eue à faire certains choix. C'est ça qui a fait la différence entre nous, parce que les tentations, on a eu les mêmes, mais les choix, on n'a pas fait les mêmes. C'est la seule réponse que j'ai trouvée. Au début, j'en suis resté là parce qu'il y a plein de trucs comme ça, que je me dis, que je garde dans ma tête, que je ne garde que pour moi, et j'en suis resté là. » (Luc, 34 ans)

Concrètement, la genèse du livre de Luc est relativement atypique. Il a principalement écrit l'histoire sur son *smartphone* dans les transports en commun, en rentrant de ses entraînements de foot à l'opposé de la région parisienne.

« Pour écrire le livre... En fait, je savais déjà où je voulais aller. Comme je savais où je voulais les emmener, il fallait que j' imagine une histoire qui va avoir tout ça. J'ai essayé aussi de faire des personnages auxquels ils pourraient s'identifier. Mais c'est vrai que les quatre personnages principaux, c'est des garçons. Il y a un personnage féminin qui revient un peu, il est un peu moins présent, mais il reste important dans l'histoire. Mais... quand je fais une intervention, les filles et les garçons restent... parce qu'on m'a déjà posé la question... ça ne change pas grand-chose, en fait, filles ou garçons, par rapport au projet. Mais je voulais vraiment des personnages auxquels ils peuvent s'identifier facilement. Si ce n'est pas celui qui fait du foot, ça peut être l'autre, etc. Et surtout, je voulais que ça paraisse crédible. Je ne voulais pas faire un truc comme les films qu'ils nous font sur la banlieue, tout ça... C'est des trucs... ce n'est pas crédible, c'est plutôt de la fiction. Là, même si ça se passe sur un espace-temps super restreint, je pense que ce qui marche bien avec eux, c'est que ça paraît super crédible. Il y en a même qui m'ont déjà posé la question : "Est-ce que c'est une histoire vraie ?" Je leur dis : "Non, c'est une histoire qui est inventée." Mais ça, c'était les critères les plus importants pour moi : que ce soit crédible, que les personnages leur ressemblent, que l'environnement, ils sentent que ce soit réel parce que sinon, si c'était trop abstrait, je pense que ça ne pourrait pas marcher. Le processus d'écriture, ça a été un peu long, en fait. Entre la première fois où j'ai écrit et la sortie du livre, il s'est passé quatre ans. [...] Donc j'ai commencé à écrire. En fait, quand j'écrivais, c'était facile parce que l'histoire, je l'avais déjà dans la tête. Je ne sais pas pourquoi, j'arrivais à... c'est comme si ça sortait tout seul, j'écrivais, j'écrivais. J'avais l'histoire dans la tête. Mais je me disais : "Il ne faut pas que je fasse une histoire avec trop de détails parce que déjà, je ne suis pas écrivain, je ne suis pas romancier". Parce qu'au début, je voulais écrire comme les romans que j'avais lus avant, mais déjà, je n'ai pas beaucoup, beaucoup lu, je ne me rappelle que des livres, un peu, de

l'école. Mais eux, c'était des livres où, pour dire que le personnage il a posé son verre sur la table, ils vont décrire que les murs sont blancs, la porte est sale, le vent a soufflé... et il a posé son verre sur la table. Moi, je me suis dit : "Je ne peux pas faire un truc comme ça." »

Au début du processus d'écriture, Luc est encore pris dans un rapport légitimiste à l'écriture. Il veut écrire à la manière des écrivains canoniques, avec des phrases longues et très descriptives. Puis, il se dit que s'il écrit un livre de la sorte, personne ne le lira et il ratera son objectif. Il se met alors à écrire des phrases courtes, des scènes parlantes, des dialogues percutants pour que les jeunes lecteurs puissent accrocher, s'identifier aux personnages, à leur sort, trouver le tout réaliste.

« Mais au début, je voulais partir là-dedans parce que pour moi, c'était ça, écrire. Vu que je ne sais pas trop ce que c'est. Pour moi, c'était ça, écrire. Il fallait faire des détails monstres. Et je me suis dit : non, si je fais ça, déjà mon livre, il va faire 300 pages et personne ne va lire 300 pages. Donc j'ai écrit, mais un peu comme un scénario de film. C'est plus dans l'action, c'est plus vivant, c'est super imagé. Enfin moi, c'est l'impression que j'ai... Quand je lis l'histoire, j'ai des images qui se mettent dans ma tête. Quand je vais dire : "Le gars arrive au centre commercial", je vois quelqu'un arriver au centre commercial. Donc j'ai raccourci un peu, et j'étais plus à l'essentiel. Mais il y avait toujours ce problème de : quand écrire, et où écrire ? Et le seul moyen que j'ai trouvé, c'était d'écrire sur mon téléphone quand j'allais au foot. Et comme à l'époque, je jouais à l'Olympique Foot. [...] Je n'avais pas le permis, je faisais les trajets jusqu'à L., je faisais beaucoup de transports. Et quand j'arrivais dans le train, soit je dormais, avant, soit j'écoutais la musique. Là, je me suis dit : "Bon, je vais profiter de ce temps-là pour écrire." À l'époque, j'avais un petit iPhone 4 et j'écrivais dessus. Sauf que l'écran est petit et on n'a pas beaucoup de visibilité. Ça veut dire que j'écrivais, j'écrivais, j'écrivais, j'écrivais... je ne pouvais pas revenir voir ce que j'avais écrit, et je faisais quoi ? Je m'envoyais ça par mail et après... J'écrivais par exemple « chapitre 1 » et j'écrivais, tac-tac-tac et après, je m'envoyais ça par mail. Et quand je l'avais par mail, je me suis dit : "Je vais prendre tous les mails, je vais les emboîter, ça va me faire mon histoire." Donc j'ai commencé comme ça à écrire toute l'histoire. Je ne sais plus si j'ai fini l'histoire au téléphone, mais en tout cas, j'ai écrit une grande partie sur le téléphone. Après, j'ai repris tous les mails, là j'ai vu que j'avais fait plein d'erreurs, plein de trucs, j'ai dû tout restructurer, etc. Et à la fin, ça m'a fait toute l'histoire. » (Luc, 34 ans)

Avec en tête des questionnements autour des trajectoires différenciées de jeunes et armé de quelques éléments de réponse, Luc a eu envie de partager ceux-ci avec les jeunes qu'il côtoie et bien d'autres, de quartiers populaires en premier lieu, afin d'inciter les jeunes à s'interroger sur leur destin social, la place de la délinquance dans leur quotidien, les choix qu'ils sont amenés à faire ainsi que les conséquences que ceux-ci ont sur leur vie et celle de leurs proches. Influencé par des textes de rap, notamment les paroles de *Génération sacrifiée* de Rohff, qui lui donnent une grille de lecture du monde social, Luc développe une théorie spontanée de la déviance des jeunes des quartiers populaires qui s'oppose en actes au stigmatisme essentialisant de la « racaille ». Selon lui, les jeunes des quartiers populaires ne naissent pas délinquants, certains le deviennent. De plus, cette orientation vers une carrière délinquante éteint, d'après lui, les potentialités que les jeunes avaient avant d'emprunter cette voie.

« Dans mon questionnement, comme j'écoute aussi beaucoup de rap, et j'écoute toujours une musique de rap qui s'appelle *Génération sacrifiée*. Je ne sais pas si tu connais. Et ça fait partie de ma réflexion parce que lui, dans sa musique, elle dure sept minutes, il fait une espèce de constat de la situation des jeunes dans les quartiers, etc. En même temps, il donne des conseils et il accuse l'État. C'est un long texte comme ça, et moi j'aime bien cette musique. À la fin, je fais un petit outro³ tout ça où il parle, où il raconte en gros que plus tard, il faudra commencer à construire de nouvelles prisons parce que les petits, aujourd'hui, ils n'ont pas conscience, ils jouent au foot sur le terrain, tout

³ S'opposant à l'intro, une « outro » est la conclusion d'un morceau de musique ou d'une œuvre littéraire.

ça, et bientôt ils auront conscience que sans argent, ils ne seront rien et qu'ils vont être obligés de braquer, etc. À la fin, il finit par une phrase, il dit : "Pourtant, au départ, on était tous des bébés innocents." En fait, c'est cette phrase qui m'a marqué. Je me suis dit : oui, c'est vrai, à la base, quand on est né, on n'a pas dit à ce bébé-là : "OK, toi, tu vas être le braqueur, toi tu vas être un dealer." À la base, on était tous des bébés innocents. Ce qui fait la différence entre ce qu'on va devenir, c'est l'endroit où on vit. Celui qui a grandi avec moi et qui, aujourd'hui, deale, peut-être qu'avant, quand il était petit, il était super fort en dessin. Pourquoi il n'a pas fait du dessin ? Si ça se trouve, il serait né ailleurs, il aurait continué, il aurait fait du dessin et il ne serait pas ça. Je sais qu'il y a des théories qui existent par rapport à ça, qui disent qu'on est conditionné par l'endroit où on vit. C'est exactement ça. En tout cas pour nous, dans les quartiers, c'est exactement ça. Il y en a beaucoup qui, s'ils sont devenus ce qu'ils sont devenus, c'est à cause de l'endroit où ils ont grandi. S'ils avaient grandi ailleurs, ce serait sûrement d'autres personnes. Donc quand j'ai eu cette réflexion-là, j'ai eu l'idée de la partager et surtout de faire passer un message aux jeunes, de leur dire : il faut que vous arriviez à devenir ce que vous auriez dû être, et ne pas devenir ce qu'on vous pousse ou ce qu'on vous amène à être. Si tu as des aptitudes pour être... Tu es bon en vélo ? Essaie de devenir cycliste. Si tu dois être facteur ou boulanger, il faut que tu puisses devenir facteur ou boulanger. Il ne faut pas que ton environnement puisse te battre. En fait c'est ça, que tu sois plus fort que ton environnement et que tu deviennes ce que tu aurais dû être. Après, je me dis que la plupart y arrivent, dans les quartiers. Par exemple, ici on est 45 000, un truc comme ça. On n'a pas 45 000 délinquants dans la ville. On en a... comparé aux 45 000, on en a très peu. Sauf qu'on en a quand même. C'est ça, le truc. Moi je les connais, ceux-là, aussi. Donc c'est le message que je veux leur faire passer : vous devez devenir ce que vous devez être, quoi que ce soit. Que ce soit ambulancier, facteur ou star du rap ou du foot, vous devez devenir. C'est un peu le message du projet qui va avec ce livre. » (Luc, 34 ans)

C'est pour tenter de rendre compte de la complexité de l'univers de la cité et de la vie des jeunes de quartiers populaires, de leurs aspirations, de leurs rêves, de leurs projections que Luc a écrit une sorte de roman polyphonique. Il a aussi pour objectif d'infléchir les trajectoires qui risqueraient de suivre la direction d'une carrière délinquante en modifiant les représentations des jeunes très structurées par la vie du quartier et ses codes.

« On peut traiter plusieurs choses dedans, mais j'ai choisi de traiter quatre thèmes : la réussite, le combat qu'on mène contre l'environnement, ça s'appelle "Moi contre mon environnement", on traite aussi les représentations mentales. Ce qu'on essaie de faire, c'est changer les représentations mentales des jeunes, qu'ils n'aient plus ces réflexes qui n'existent que dans les cités, qu'il n'y a qu'eux qui ont acquis. Par exemple, comme la loi du Talion, mon pote s'est fait frapper ici, on retourne tous là-bas. Ça, c'est une représentation mentale qu'ils ont et qui n'existe pas ailleurs. On traite aussi de la question du choix. Et à chaque fois, pour parler de ça, on a un extrait du livre. Donc on revient à chaque fois sur un passage du livre, on resitue le contexte, on dit : "Le personnage a fait ça, ça et ça dans le livre. Vous, à sa place, qu'est-ce que vous auriez fait ?" Soit ils ont des réponses spontanées, en disant : "Moi, j'aurais agi de telle ou telle manière", soit on leur fait des propositions. Et après, avec un carton de couleur, ils peuvent voter sur la proposition qu'ils auraient choisie, celle qui leur va le mieux. Et après, on leur demande : "Pourquoi, toi, tu aurais fait ça ? Pourquoi tu as réagi de telle ou telle manière ?" Ils vont nous dire, et après je leur explique pourquoi le personnage agit de telle ou telle manière. À ce moment-là, c'est là que je fais de la prévention, en leur disant : "Le personnage a agi comme ça parce qu'il a pris ça, ça et ça en compte". Je leur dis comment le personnage a agi, je leur fais de la prévention, mais je ne leur dis pas que c'est le comportement qu'il faut avoir. Parce que je sais que tout le monde a sa singularité. Tout le monde ne vole pas pour la même raison, par exemple. Ou tout le monde ne va pas dealer pour les mêmes raisons. Chacun a ses raisons. Donc je leur mets juste des pistes pour leur dire qu'on aurait toujours pu faire autrement. Donc je leur explique ça et ça permet d'avoir un dialogue. Parce qu'après, eux aussi, ils se descendent entre eux. Il y en a qui disent : "Tu es un ouf, tu n'aurais pas dû faire ça, moi je n'aurais pas fait comme ça, pourquoi tu fais ça ?" Ils parlent entre eux et moi aussi, je leur dis il y a ça, ça ou ça comme solution, pour pouvoir ouvrir leur esprit sur d'autres choses, qu'ils ne réfléchissent pas que sur : c'est comme ça ou c'est comme ça. Et on fait ça sur cinq passages du livre. Et à la fin, le livre se termine d'une certaine manière et... justement, le livre n'a pas vraiment de fin. C'est exprès

qu'il n'a pas de fin, parce qu'une fois qu'il y a eu la lecture, qu'ils ont vu l'évolution des personnages, une fois qu'on a fait le travail au début de présentation, on leur pose une question : "Vous, maintenant, qu'est-ce que vous auriez fait ?" Ce que je veux, c'est qu'ils puissent reprendre toutes les pièces, les assembler et se dire : "Pour le personnage, je voudrais ça." Et je me dis que s'ils veulent du bien pour le personnage à la fin, c'est ce qu'ils veulent au fond, aussi, pour eux. C'est juste essayer de placer dans leur cerveau une petite graine pour qu'ils puissent réfléchir aussi autrement face à certaines situations. Ce n'est pas un projet moralisateur. Ce n'est pas un projet qui va dire ce qui est bien et ce qui n'est pas bien. C'est juste ouvrir un peu plus le cerveau de la personne. » (Luc, 34 ans)

Dans le processus d'écriture de la trame narrative de son livre, Luc a été inspiré non seulement par les textes de rap, mais aussi par les films de gangsters, genre cinématographique qu'il apprécie particulièrement.

« Les films que j'aime bien, c'est souvent les films policiers, les films de gangsters. J'ai ce côté-là où... je ne suis pas dedans, je n'ai pas fait ça, mais j'aime bien cet univers, en fait. Tout ce qui est grand banditisme et tout, j'aime bien lire leurs histoires, leur parcours et tout. Des fois, je suis chez moi, je prends mon téléphone et je vais taper le nom de quelqu'un du grand banditisme et je vais lire son histoire. Je vais dire : « Qu'est-ce qu'il a fait, lui ? » Mais moi, je ne suis pas du tout dedans ! Je n'ai jamais fait de garde à vue, je n'ai jamais fait de grosses bêtises, mais j'aime bien... je suis intéressé par tout ça. J'aime bien, *Scarface*, *Heat*, *Les Affranchis*, *Casino*... Ça, c'est des films que je kiffe regarder. Il était une fois dans le Bronx, j'aime bien ces films-là. Mais je ne suis pas fasciné au point de me dire : « Je suis comme eux », mais j'aime bien. Je pense que ça m'a influencé. Je fais une référence, à un moment, à un film, *Menace // Society*. Oui, c'est sûr que dans la manière dont je l'ai écrit, ou même des trucs... C'est sûr qu'inconsciemment, j'ai dû prendre des trucs de ça. C'est quasiment sûr. » (Luc, 34 ans)

Luc n'a pas écrit son livre dans le but d'en tirer des bénéfices financiers. Il ne considère pas non plus son ouvrage comme un divertissement à consommer. Il dit qu'il a une « mission » envers les jeunes. Selon lui, son livre est indissociable de ce qu'il nomme son « projet », c'est-à-dire des ateliers de discussion et d'écriture autour de l'histoire du livre dans le but de sensibiliser les jeunes aux conséquences tragiques de l'engagement dans une carrière délinquante. Luc est très attaché à ce que son livre et son projet soient bien compris. Ces ateliers de lecture constituent à la fois un processus de désocialisation aux normes déviantes et de resocialisation aux normes conformes, par la culture.

« En fait, j'ai écrit avec une mission. Parce qu'il y en a, des fois, ils me disent : "J'aimerais bien avoir le livre." Mais moi, j'ai des réticences à passer le livre. Par exemple, il y en a qui me disent : "Pourquoi il n'est pas à la FNAC ?" Je leur dis : "Parce que le livre, ce n'est pas que le livre. C'est le livre et le projet." Ce n'est pas du divertissement, ce livre, dans ma tête, pour moi. Il y en a qui peuvent le prendre comme du divertissement, je vais lire, je vais passer un bon moment. Mais pour moi, ce n'est pas ça. Pour moi, c'est : si tu as le livre, je vais t'expliquer le projet. Je n'ai pas envie que tu n'aies que le livre. » (Luc, 34 ans)

Même si certaines ont pu flirter avec la délinquance, les têtes de quartier ont à cœur de lutter contre l'investissement des jeunes dans une carrière délinquante, par des actions dans le domaine de la culture et en leur donnant à voir des cas de trajectoires plus conformes dont ils peuvent s'inspirer, auprès desquels ils peuvent se socialiser : « L'idée c'est de montrer aux jeunes un type de grands autres que ce que peut leur proposer parfois la rue » (Youssef, 33 ans). Les têtes de quartier de cette enquête ont à cœur de transmettre leurs compétences et leurs savoirs aux autres, surtout aux jeunes. Les savoirs hybrides qu'ils ont acquis circulent très souvent à l'échelle du quartier et parfois au-delà grâce notamment aux réseaux sociaux.

Samuel, par l'intermédiaire de son média indépendant présent sur les réseaux sociaux, est souvent reconnu en arrivant dans les quartiers où il souhaite filmer, y compris par les très jeunes :

« Je regarde régulièrement les stats, il y a des plus jeunes, des très très jeunes, j'étais étonné d'ailleurs. Quand je suis allé voir des potes à un quartier ce week-end, à A., et qu'il y a des petits qui me disent : "C'est toi, *La Gazette du Ter Ter* ?", des tout petits, vraiment, des gamins, ils ont 12 ans. Même eux, ils regardent ça. » (Samuel, 23 ans)

Zakaria fait de la vidéo. Il a réalisé un premier court-métrage en 2014 avec l'aide d'une association d'une commune populaire qui organise un festival de courts-métrages. Son film *Malik* remporte le prix du public. D'après Zakaria, son film a beaucoup plu (il a plus de 200 000 vues sur internet), car il raconte ce que vivent de nombreux jeunes de quartier populaire :

« C'est un jeune qui, après la mort de son meilleur ami, va décider de changer, de rentrer dans le monde du travail. Il va se rendre compte qu'en essayant de rentrer dans le monde du travail pour un jeune comme lui qui est déscolarisé, qui vient des quartiers, c'est compliqué. Et en même temps, il va essayer de se détacher de ses mauvaises fréquentations. Et les deux, c'est compliqué, en fait. Et voilà, l'histoire, ce que ça raconte, c'est un peu le dilemme de ce jeune. » (Zakaria, 26 ans)

Ses actions en matière de vidéo dans le cadre de son association, en autodidacte, l'ont poussé à persévérer dans ce domaine et à se convaincre qu'il voulait en faire son métier et réaliser des choses intéressantes.

« Avec ce que j'ai fait à l'association depuis cinq ans, maintenant, on a développé le projet *Le média de la street* dont je suis principalement chargé. J'ai appris énormément de choses. J'ai aucune formation en vidéo, aucune formation en journalisme, mais tout ce qu'on arrive à produire aujourd'hui, me dire humblement que je suis derrière un peu ça, quand même, que j'ai réussi à faire ça, je me dis : "Je peux faire beaucoup plus de choses." » (Zakaria, 26 ans)

Joyce chante dans un groupe de gospel depuis trois années. Alors qu'elle s'est blessée au genou en jouant au basket-ball, son petit frère, qui joue des percussions dans le groupe d'une église, l'invite à chanter dans ce groupe. Cette blessure est un tournant dans sa trajectoire dans la mesure où elle ne peut plus jouer au basket et en profite pour s'investir beaucoup plus dans la musique. Les débuts ne sont pas faciles, certains proches, notamment son père, doutent de ses capacités vocales. Mais Joyce a une véritable passion pour le gospel et s'investit dans cette forme artistique.

Rôle socialisateur des têtes de quartier

Pour ne pas réduire les têtes de quartier à de simples réceptacles de savoirs figés, nous allons analyser les **effets socialisateurs** de l'ancrage des têtes dans leur quartier et saisissons les manières dont leur capital culturel **s'incarne dans des interactions** et **circule dans l'espace local** – et hors de lui, *via* les incursions dans des espaces de la culture légitime, à Paris par exemple, ou *via* les usages d'internet et des réseaux sociaux – ainsi que les manières dont les têtes de quartier sont perçues par les différents groupes locaux. Comment leur rapport au politique et à la culture se manifeste-t-il dans les **sociabilités à l'échelle du quartier** ? Par quels groupes sociaux et selon quels types de savoirs et d'ordres culturels les têtes sont-elles **reconnues** et **légitimées** ? En quoi participent-elles aux luttes locales pour la définition de ce qu'est la culture ?

En prenant acte de l'existence de ressources culturelles et politiques dans les quartiers populaires, la présente enquête montre que les têtes de quartier remplissent un rôle socialisateur, en concurrence avec les acteurs institutionnels ou les acteurs du pôle déviant du quartier. Quelles sont les stratégies adoptées par les têtes de quartier pour faire circuler leurs savoirs ? Dans quelles situations ces jeunes sont-ils valorisés ? Par qui, pourquoi et à quel point sont-ils perçus comme des référents ou au contraire comme des « fayots » ? Les **contacts et les échanges avec des groupes sociaux extérieurs au quartier** sont également des dimensions de cette circulation à prendre en compte. Les têtes se positionnent-elles dans l'espace public en tant qu'« interprètes indigènes » pour des publics de classes moyennes et supérieures blanches, comme l'a montré Daniel Matlin (2013) à propos des intellectuels africains-américains et des « émeutes raciales » dans les quartiers populaires noirs américains des années 1960 ?

Le rôle socialisateur des têtes de quartier, l'influence qu'ils peuvent avoir sur les jeunes habitants du quartier tiennent pour beaucoup au fait qu'ils sont issus du même endroit, qu'ils ont eu des trajectoires très similaires et qu'ils ont par conséquent tout un ensemble de propriétés sociales en commun ainsi qu'une connaissance très fine des publics jeunes du quartier comme le dit Djibril : « Tout ce qu'ils font, à chaque fois, j'ai... tout ce qu'ils font, le vice qu'ils ont, etc., je les vois à des kilomètres. » Ainsi, Luc est écouté par les jeunes qu'il encadre ou auprès desquels il organise des séances de lecture de son livre.

« Moi-même, à mon âge, qui en ai conscience, je reste aussi un petit peu conditionné par ça, par cette espèce de code de la rue, qui existe. Je ne sais pas, personne ne me l'a jamais appris, ça. Il n'y a jamais un grand qui est venu, qui m'a dit : "C'est comme ça, article 1 : on ne fait pas ça, article 2..." Mais je sais que c'est comme ça qu'il faut faire. S'il y en a un qui a ça, on fait une descente, je ne sais pas, ne pas balancer, c'est des trucs que j'essaie de leur faire comprendre, que ce n'est pas des choses logiques, pas des choses normales. On a un passage comme ça dans l'histoire où on va leur poser la question : "Vous, dans cette situation-là, qu'est-ce que vous auriez fait ?" Et souvent, on voit qu'ils sont guidés par ça. Quasiment toutes leurs réponses, c'est... Tu vois qu'ils sont tous conditionnés par ça, et même moi, qui te le dis là, aujourd'hui, dans ma tête je me dis que si demain, mon pote, il lui arrive la même chose, qu'est-ce que je vais faire ? Alors que logiquement, en fait, je n'ai pas à faire une descente. Mais dans ma tête, ça va se poser. Même à moi, ça va dire il faut que j'y aille, alors que ce n'est pas normal, ce n'est pas logique. » (Luc, 34 ans)

Pour être entendu des jeunes et pour que ces derniers ressentent spontanément une proximité avec lui, Luc n'a pas beaucoup d'efforts à fournir pour s'exprimer dans un registre de langage proche de celui des jeunes. À cet égard, il fait usage de mots d'argot, de verlan et de références culturelles bien connues d'eux. Il affirme ainsi que les jeunes ne reçoivent pas les informations ou les savoirs de la même manière si le locuteur est proche socialement d'eux ou pas. L'expérience au sein du service jeunesse lui a montré que, confrontés à des acteurs d'un autre milieu social, en dehors du quartier, les jeunes décrochent assez vite, alors que lui parvient à capter leur attention, par les mots qu'il emploie, son ton, sa voix, son attitude.

« Souvent, avec le service jeunesse, on a fait des trucs où on est partis voir... on a eu des intervenants, comme ça, qui arrivent... on perd le public. Parce que c'est une intonation, c'est la voix, un vocabulaire. C'est tout ça qui fait qu'on perd le public, parce qu'ils vont tout de suite décrocher. Ils n'écoutent plus, après. Alors que moi, je me dis que j'ai peut-être la voix, l'intonation, je monte, je descends... le phrasé... qui fait qu'ils vont rester accrochés à moi, parce que je vais leur ressembler. C'est beaucoup ça, aussi. Ils ont peur de ce qui est étranger, de ce qui n'est pas comme eux. C'est ça aussi qui est dommage, dans les quartiers, c'est qu'on a très peur de ce qui n'est pas comme nous. Quand on va dans Paris, on voit des choses... ça nous fait peur ou ça nous fascine, alors que non, c'est pareil que nous. » (Luc, 34 ans)

Luc a organisé une séance de lecture de son livre, dans une classe de 4^e de la mission de lutte contre le décrochage scolaire (MDLS) dans un lycée professionnel de J., au cours de laquelle le professeur de français a utilisé le livre pour faire travailler les élèves sur la compréhension de texte, sachant qu'il n'arrive pas à intéresser les élèves aux textes classiques. Par contre, d'après lui, ceux-ci ont bien accroché avec le livre de Luc, car l'histoire parle d'eux, de leur vie. Avec ce type de démarche et de collaboration, Luc et le professeur font d'une pierre deux coups : « Ce qui est bien, c'est que ça permet de mélanger notre projet de prévention de la délinquance et en même temps, eux, ils travaillent en français sur le livre. »

Youssef affirme que les têtes de quartier de sa génération jouent un rôle de médiation entre les jeunes, notamment les plus révoltés, et les institutions en s'appuyant sur des actions autour de la culture.

« Nous, franchement grâce à Dieu, le quartier, ça va un peu mieux parce qu'on a aussi les têtes de notre génération qui ont su faire qu'à un moment donné, eh bien, voilà, jouer l'effet de tampon en disant : "Bon, les jeunes certes c'est difficile, mais il faut pas tout brûler non plus. Et il faut taper au bon endroit quand des choses ne vont pas." C'est-à-dire, c'est pas par exemple : "Je vais mal. Je vais brûler ma voiture." Ça a été le cas en 2005, avec les conséquences que ça a eu, et tout l'effet sociologique que ça a eu sur toute la France, et même la vision extérieure des gens sur la France, tu vois. Ce qu'il faut, c'est à un moment donné, les choses ne vont pas, on fait le diagnostic. On voit comment on répare. Tout casser ne sert à rien. Donc moi, c'est un peu ça. En plus, j'ai le bouquin, il est dans ma poche là, de Laurent Mucchielli, *Quand les banlieues brûlent*. Tu vois, c'est aussi intéressant ce qu'il dit. Il y a des trucs, tu fais des parallèles. Tu vois aujourd'hui les conséquences d'une certaine vision qu'on a voulu donner aux banlieues. Ça a créé peut-être davantage de repli, etc. Et nous, on se bat justement pour désenclaver le quartier de par de la culture, de par des circulations, des gens, des intervenants qu'on fait venir. C'est ce qui m'anime en fait. C'est-à-dire que quand je le fais, je compte pas mes heures, quand je viens à l'assoc'. Pourtant, c'est un investissement qui coûte humainement, parce que le temps que tu passes avec les gens de l'extérieur, c'est du temps que tu passes pas en famille. Mais c'est un choix. » (Youssef, 33 ans)

Cette médiation culturelle ne peut pas être vue comme une action du haut vers le bas. Selon Youssef, il y a une réelle demande de la part des jeunes.

« Côté jeunes il y a de la demande finalement, quand on leur montre des choses. Par exemple, sur du théâtre, on a emmené les jeunes au théâtre Alfred Jarry voir une pièce. Là, j'ai eu une demande. Après, c'est pas tout à fait la demande qui correspond à ce qu'on avait été voir. Eux, ils veulent voir plutôt du stand-up, mais ça montre à voir qu'on peut sortir et se divertir autrement que par la PlayStation, en rencontrant des gens, en allant voir un humoriste, etc. Et moi, c'est ça qui est aussi intéressant dans ce qu'on fait, c'est de leur montrer des lieux vers lesquels ils n'iraient pas d'eux-mêmes, et pour que par la suite, eux-mêmes prennent le relais en disant : "Eh bien tiens, là, on a envie de faire ça. Eh bien tiens, on peut aller faire un bowling ici. On peut aller – je sais pas moi – aller boire un verre dans ce coin parce que ce coin-là, on sait qu'il est tranquille, c'est convivial. On peut rencontrer du monde." Et puis, comment on fait société quoi. » (Youssef, 33 ans)

Les formes de sociabilité populaire révèlent des stratégies et des rapports sociaux qui structurent le quartier, particulièrement au cours de fêtes locales ou d'événements communaux. La ségrégation sociospatiale peut paradoxalement augmenter la disponibilité de ressources locales (Small, 2004). À cet égard, l'enquête examine la participation des têtes de quartier à ces temps forts de la sociabilité locale, qui sont autant d'occasions pour elles de renforcer leur réseau d'interconnaissance ou de le réorganiser, de confronter leur réflexion et leurs pratiques à leurs pairs, de diffuser leurs idées, leurs actions, de recommander et de prescrire des biens culturels (livres, films, musiques, articles ou vidéos sur internet, etc.) ou de s'en voir prescrire.

Les savoirs et les compétences acquises dans l'institution scolaire et en dehors de celle-ci servent de ressort à l'engagement des têtes de quartier en direction des jeunes, dans le cadre associatif notamment, et de support à leurs actions. Zakaria a été repéré par la responsable de l'association dans laquelle il est désormais animateur parce qu'elle percevait son côté « intello » et ce qu'il pouvait apporter aux jeunes du quartier.

« La fondatrice de l'association avait vu ce côté un peu bon élève, on va dire, par rapport aux autres jeunes. Moi, j'étais scolarisé, j'écrivais, je lui ai dit que j'écrivais des textes, etc. Et du coup, elle m'avait dit : "Ouais, pourquoi tu ferais pas des ateliers d'écriture ?" Du coup, j'ai fait des ateliers d'écriture avec des jeunes ici au début. Après, ils ont même enregistré les morceaux derrière, ils ont écrit des morceaux de musique, il y en a qui sont passés sur scène. C'est un peu le début de mon engagement. Après, j'ai commencé à être un peu plus régulier à l'association, et du coup, il m'est arrivé d'animer des ateliers créatifs, etc. À l'époque, il y avait les TAP [temps d'activités périscolaires], les périscolaires, les mercredis après-midi. Du coup, j'allais dans les écoles aussi. C'était mes premiers contacts avec le milieu associatif, il y avait des choses qui me plaisaient, je sentais que je pouvais apporter. En même temps, j'étais jeune et un peu timide. Elle m'a beaucoup apporté, en même temps j'étais jeune, un peu timide, je commençais un peu... voilà, elle m'a beaucoup apporté Safia sur ce coup, parce que tout ce que je fais à l'extérieur, que ce soit le concours d'éloquence, le cinéma ou autre, en fait, ici, c'était le laboratoire où je pouvais expérimenter tout ça, mettre en pratique, vraiment : est-ce que ça marche ? Je sais comment on allume une caméra, comment on filme, mais ici je peux tester. Comme il y a pas de professionnel, je suis tout seul moi. On m'a donné cette liberté-là, et c'est ce qui m'a permis de développer ce que je sais faire aujourd'hui. » (Zakaria, 26 ans)

Zakaria fait usage de ses savoirs en matière de montage vidéo acquis en autodidacte pour former des jeunes du quartier dans ce domaine.

« Il y a quelques années, on n'avait pas tout ça. Et aujourd'hui, le fait qu'on ait des jeunes qui sont un peu dans ça, ça fait qu'au-delà de développer le projet Le média de la street, que ce soit en proposant des nouveaux contenus, créer de nouvelles rubriques, de nouvelles idées, développer les vidéos comment on les tourne, etc. Il faut aussi accompagner les jeunes qui sont là, il faut les former aussi. On en a formé plusieurs quand même. Moi, je me suis autoformé entre guillemets au montage, mais eux, quand ils arrivent, c'est moi qui les forme entre guillemets. On en a eu plusieurs qui sont passés qui connaissaient pas grand-chose, mais voilà, qui quand ils sont partis, ils ont appris énormément de choses. » (Zakaria, 26 ans)

En prenant appui sur sa connaissance du quartier et de sa jeunesse, en utilisant son livre comme médiation entre les jeunes, Luc diffuse sa production culturelle accompagnée d'un « message » tout en prenant acte de la difficulté d'inciter les jeunes à lire un livre :

« J'ai conscience du public auquel je m'adresse. J'ai pensé aussi à le faire lire par les jeunes. Je sais qu'ils ne vont pas le lire, ou qu'ils vont avoir beaucoup de mal à le lire. C'était un pari, aussi, de faire un livre parce que je connais aussi ce public et je me suis dit : "Est-ce que je vais réussir à les accrocher avec un livre ?" Parce que moi, dans mon travail, je les emmène dans certains endroits. On a déjà fait des musées, des expos, des trucs comme ça. Je n'étais pas sûr du support, de la forme. J'avais deux idées. Au début, je me suis dit que le support vidéo était plus simple pour les jeunes, pour s'approprier le support. Surtout que le sujet du livre, comme ça parle de leur environnement, ça parle de ce qu'ils connaissent, je me suis dit que quand il y a des reportages qui passent sur W9, dès qu'on dit que ça parle de cités, ils regardent tous. Je me suis dit : si on leur fait un support aussi sur l'environnement qu'ils ont l'habitude de voir, qui ressemble à chez eux, ils vont tous regarder. Donc j'avais ce support-là et j'avais aussi le support du livre. Parce que je me suis dit que j'avais aussi la volonté de travailler différemment. Sauf qu'après, pour faire le support vidéo, c'était plus difficile. Il faut beaucoup de financements et je ne les avais pas. Et à la base, je n'avais pas d'association au

début, je n'avais rien. Donc j'ai dû créer une association pour pouvoir avoir des financements. Après, j'ai eu un financement du CGET [Commissariat général à l'égalité des territoires]. » (Luc, 34 ans)

Luc s'appuie sur son expérience d'animateur et les compétences liées à cette activité pour intéresser les jeunes et capter leur attention. Il organise à cette fin des séances de lecture du livre avec des jeunes, et associe la lecture d'une partie du livre à la diffusion de morceaux de rap pour rendre la lecture plus vivante et plus ajustée au goût des jeunes.

« Par rapport à ce que je fais dans mon travail, je sais comment faire pour les captiver, pour les garder. J'ai imaginé la chose comme ça : c'est moi qui fais la lecture, je lis à leur place le livre et pour ne pas que ce soit ennuyeux, pour ne pas que les gens s'endorment, pour ne pas qu'ils perdent le fil, la lecture est animée. Il y a des passages... où il y a une instru qui tourne derrière, pendant la lecture. Et l'instru, elle est souvent en fonction de l'histoire. Si c'est un moment d'action, l'instru est plus... Mais à chaque fois, j'ai fait des instrus de musique de rap, qui existent. [...] Il y a aussi des effets sonores. Par exemple, quand la moto démarre, on entend un bruit de moto qui démarre. Plein de trucs comme ça, qui font que la lecture est plus vivante, plus facile à suivre. Et on a aussi un support vidéo pendant la lecture. On avait fait une action à la médiathèque, où les illustratrices du livre sont venues et pendant la lecture, elles faisaient des dessins en *live*. Donc on a la vidéo et quand on fait la lecture, par chapitre, il y a un dessin qui est fait en *live*. Maintenant il n'est plus en *live* parce qu'il est dans la vidéo, mais il y a un dessin qui est fait, il y a l'animation musicale, etc. Ça permet de les captiver, qu'ils ne perdent pas le fil pendant la lecture. Parce que la lecture dure à peu près... On ne lit pas les trois premiers chapitres, elle dure à peu près une heure. » (Luc, 34 ans)

Lorsqu'il rencontre les jeunes à travers les ateliers autour de son livre, Luc souhaite à la fois revaloriser l'idée de réussite sociale et la redéfinir, notamment en donnant à voir et à penser d'autres modèles d'accomplissement et de réussite que ceux, stéréotypés, du rappeur ou du footballeur, tels que leurs parents par exemple.

« Dans les interventions, on parle de la réussite, c'est aussi parce que c'est la réussite comme la voient les jeunes. Ça aurait pu être un rappeur, aussi. Parce que dans les quartiers, pour eux, souvent, la réussite, c'est ça. Le mot qui est à la mode, que tout le monde dit, c'est : "J'ai percé." Pour eux, c'est que tu as signé en centre de formation, tu as fait des clips avec des vues... C'est ça, pour eux, percer. Dans les interventions, ce que je leur explique, c'est que c'est vrai, c'est ça percer. Mais réussir, ce n'est pas que ça. Si tu arrives à te marier, que tu as une famille, un emploi, tu as réussi. Je leur dis que si... je ne sais pas... tu avais un projet, tu l'as concrétisé. La réussite, c'est ça. En fait, je leur mets la définition de "réussir". Je leur pose la question : "Est-ce que quelqu'un peut me dire ce que c'est, réussir ?" Souvent, ils me disent : "être rappeur"... Après, je leur donne la définition de ce que c'est, réussir. Je leur dis : "Une fois que tu as accompli ton projet, tu as réussi, c'est aussi simple que ça." Et après, je leur dis : "Donnez-moi des exemples de personnes qui, pour vous, ont réussi." Ils me disent de footballeurs... Et après, sans leur faire la morale, je leur dis : "Réussir, c'est aussi vos parents." [...] Je leur dis : "Vous avez, pour la plupart, des parents qui ne sont pas nés ici. Le fait d'avoir quitté un environnement qu'ils connaissaient pour aller ailleurs, dans un environnement qu'ils ne connaissaient pas du tout, apprendre une nouvelle langue, travailler ailleurs, ça, c'est réussir. Maintenant, prenez la place de vos parents, imaginez, maintenant, on vous dit tu pars en Russie, par exemple. Tu penses que ce serait... Si tu arrives à travailler, tu auras réussi. La réussite, c'est aussi vos professeurs. Ils sont là, devant vous, vous les voyez. Ça aussi, c'est réussir. Vos frères et sœurs. Parce que souvent, les modèles de réussite qu'on a, quand on est petit, au début, c'est nos frères et sœurs. Souvent, quand on est petit et qu'on a un grand frère, on dit : "Je vais faire comme mon grand frère." Après, dès qu'on arrive à l'adolescence et qu'on découvre d'autres choses, là, tout change. C'est pour ça que je disais, quand je les ai connus à dix ans, les petits, ils étaient plus innocents, plus... avant qu'il y ait des choses qui rentrent dans leur tête et qui leur fassent changer leur... Au départ, quand tu es petit, souvent, le petit frère... "Vos modèles de réussite, c'est vos grands frères, peut-être que tu as un grand frère..." Ceux que je voyais, les gamins, ils étaient encore en CAP. "Peut-être que vous en avez un qui a le bac, ça peut être un modèle de réussite, pour vous aussi. Vos

éducateurs, vos animateurs. C'est plein de choses comme ça, mais il faut les voir, ces modèles-là." Ce que j'essaie de leur faire comprendre, c'est : "Vos références en termes de réussite. Même s'il faut qu'ils restent aussi... parce qu'on a le droit de rêver, il faut rêver. Même si ça peut rester Drogba ou un rappeur, il faut rester aussi terre à terre, il y a aussi vos parents. Ça aussi, ça doit vous motiver." » (Luc, 34 ans)

En écrivant son livre, Luc ne voulait clairement pas reproduire des stéréotypes sur les quartiers populaires, notamment celui selon lequel les jeunes sont des délinquants. Il s'inscrit aussi dans une démarche compréhensive qui, plutôt qu'à condamner les jeunes qui s'investissent dans une carrière déviante, cherche à mettre la lumière sur quelques ressorts de l'engagement dans une telle carrière.

« Je ne voulais pas raconter une histoire... comment dire... comme dans les films de banlieue. Je ne voulais pas raconter une histoire de jeunes contre la police, contre je ne sais pas qui, je ne sais pas quoi. Je ne voulais pas raconter l'histoire d'un dealer qui monte tout en haut et après, qui s'écroule. Je ne voulais pas raconter l'histoire d'un braqueur, d'un voleur... non. Moi, je voulais vraiment raconter l'histoire de quatre garçons normaux dans une cité, et montrer comment c'est facile de basculer, et comment on peut basculer. » (Luc, 34 ans)

Dans le cadre de son activité d'éducateur, Luc a pu constater certains des effets de son travail de socialisation auprès des jeunes de la commune. Il n'hésite pas à répéter sans cesse les règles qui régissent les activités menées avec les jeunes. Il a pu « se prendre la tête » avec quelques-uns d'entre eux qui avaient transgressé les règles, au point de leur interdire l'entrée dans la structure de l'association. Ce type de jeunes, après quelques années, lorsqu'ils sont plus matures, reviennent régulièrement voir Luc et discuter avec lui, de manière totalement apaisée. Toutefois, malgré des résistances chez un certain nombre d'entre eux, la plupart finissent par intérioriser ces règles, à quelques exceptions près. Ainsi, Luc puise dans son expérience d'éducateur la conviction, qu'il dit empiriquement éprouvée, selon laquelle un travail de socialisation des jeunes à la non-transgression des normes est possible et porte ses fruits.

Enquêteur : Tu disais qu'il y en a plein que tu as connus sur un temps assez long, tu as pu sentir des effets ?

Luc : Ça, je l'ai senti. C'est aussi ça qui m'a amené le livre, parce que j'ai senti qu'il y en avait sur qui ça avait marché. Il y a des jeunes avec qui je me suis beaucoup pris la tête, quand ils étaient petits. Et maintenant, on a une super relation ensemble. Alors qu'il y en a, je me suis vraiment beaucoup pris la tête avec eux.

Enquêteur : Ils faisaient des conneries ? Ils transgressaient...

Luc : Ils ne respectaient pas les règles, surtout, c'était ça. La première fois que j'ai travaillé à L., j'ai travaillé dans un quartier, dans la cité du Bois, je suis arrivé dans une structure où les petits, pour moi, ils n'étaient pas structurés. En fait, ils ne connaissaient pas ce que c'est que les règles. Ça veut dire qu'on a dû tout recommencer avec eux, sur tout. [...] Moi, j'ai fait un travail de fou sur ça, sur les règles. Je sais que sur certains, ça a porté ses fruits. Parce que je parle encore beaucoup avec eux, quand je les vois. Ils me disent... souvent, on en rigole... "Avant, avec Luc, c'était comme ça. Tu te rappelles, Luc, quand on s'embrouillait sur ça... tout le temps on faisait ça..." Ils s'en rappellent et je sais qu'il y en a sur qui ça a eu des effets et c'est vraiment pour ça... je me suis vraiment lancé dans ça, parce que je sais que ça a des effets. C'est minime, je trouve, mais je pense que c'est déjà beaucoup pour une personne. Après, on le voit beaucoup dans le rapport que tu as après avec eux. Dans ce travail-là, tu vois vite si tu as bien travaillé avec les jeunes ou pas. Tu vas le voir avec le rapport que tu vas avoir avec eux plus tard, quand ils vont grandir. Parce que quand tu es avec eux, quand ils sont jeunes, tu as un certain rapport, tu as un rapport descendant. Toi tu es l'adulte, eux c'est les enfants, tu dis les règles, tu dis comment on fait, eux ils vont faire. Par contre, quand ils ont grandi, la manière dont ils vont s'adresser à toi, la manière dont ils vont se comporter avec toi, ça va

montrer comment tu as été, avec tes règles, tout ce que tu as descendu vers eux, si ça a été bénéfique pour eux, si ça a joué, d'une certaine manière, pour eux. Tu le vois dans comment ils vont être avec toi, comment ils vont se comporter, le respect qu'ils vont te donner. Tu vas dire : ils ont compris. » (Luc, 34 ans)

Même dans les cas où les effets de la socialisation à la non-transgression des normes ne porteraient pas leurs fruits immédiatement, Luc est persuadé que par son action, par son travail au sein de l'association ou par le biais de son livre, il sème des graines et qu'il y aura des effets sur les jeunes à un moment ou à un autre de leur trajectoire. Ainsi, l'un des objectifs de l'usage social du livre est pour Luc de semer dans la tête des jeunes une de ces graines qui pourront peut-être un jour ou l'autre infléchir leur trajectoire.

« C'est un peu ça aussi, l'idée du livre, c'est que tout ce qu'on va faire avec la prévention, même si ça ne va pas servir tout de suite, à un moment, tu vas te dire : "Je ne vais pas faire comme... un des personnages... comme Saklo. Il ne faut pas que je fasse comme lui. Parce que Saklo, ce qui lui est arrivé, c'est parce qu'il y a eu ça, ça." Et que ça vienne, limite, de lui, en fait. Que ça ne soit pas quelqu'un qui t'ait dit : "Non, on ne fait pas ça, on ne fait pas ça, on ne fait pas ça." Comme je dis, tout le monde a sa singularité. Tout le monde a son parcours. Par exemple, quelqu'un qui deale, je ne vais pas lui dire : "Arrête de dealer", parce que je ne sais pas ce qu'est sa vie. Je ne sais pas par où il est passé. C'est facile, pour moi, de lui dire : "Arrête de vendre." C'est trop facile. Je ne lui dis pas "Arrête de vendre." Je lui dis : "J'aimerais bien te faire comprendre que tu peux faire autre chose que ça. Tu n'es pas obligé de faire ça. Je ne te dirai pas d'arrêter, mais tu peux faire autre chose." C'est un peu la manière dont je fonctionne et comme je vais faire, aussi, avec ce livre. » (Luc, 34 ans)

Luc ne souhaite pas uniquement socialiser les jeunes à la non-transgression des normes et des règles. Il ambitionne également d'ouvrir l'horizon des possibles des jeunes, sur le plan de l'emploi et des compétences plus particulièrement. Il les incite à ne pas s'autolimiter et à viser le même emploi que leurs amis, notamment dans les champs très investis par les jeunes des quartiers populaires comme l'animation, le transport (chauffeur de bus à la RATP, VTC, ambulancier) et la sécurité, en tentant de les convaincre qu'ils ont les compétences et l'appétence pour occuper des emplois dans d'autres domaines.

Les premières phases de réception de son tout premier opus ont été très favorables. L'annonce de la sortie de son livre a, avant toute chose, suscité beaucoup de surprise puisque Luc n'avait dit à personne qu'il écrivait un livre, à part à quelques personnes très proches, et qu'écrire un livre lorsqu'on est issu d'un quartier populaire n'est pas fréquent. Les membres de son réseau d'interconnaissance n'étaient pas au courant qu'il écrivait un livre ni que celui-ci allait sortir. Lorsque Luc, poussé par le collègue qui l'a incité à écrire ce livre dont il ne faisait que repousser l'échéance par honte, a organisé une soirée de lancement du livre, il s'est d'abord dit que personne n'allait venir. En fait, de nombreuses personnes se sont déplacées et Luc a reçu un très bon accueil. Les gens n'en revenaient pas qu'il ait pu écrire un livre. Il a reçu beaucoup de messages de félicitations *via* les réseaux sociaux.

« En fait, je voulais tout faire capoter. Je ne voulais pas annoncer... Et au bout d'un moment, je me suis dit : "Vas-y, j'ai honte de quoi ? Ce n'est pas grave, je vais le faire." J'ai mis sur Facebook, la couverture du livre, j'ai mis derrière, j'ai écrit : "J'ai écrit mon premier roman..." Et c'est là que j'ai vu la surprise des gens. Tout le monde m'a dit : "Tu as écrit un livre ? C'est un truc de fou !" [...] Finalement, j'ai fait le truc et toute la nuit, je reçois des messages Facebook. Toute la nuit, les gens me disent... En fait, la plupart des gens étaient choqués, en fait. Ce n'est pas banal. C'est là que j'ai mesuré qu'en fait, avoir un livre, quelle que soit la qualité du contenu, mais de dire que tu as un livre avec une couverture, des pages, écrites, tu as une histoire écrite, ce n'est pas banal. Et surtout, dans l'environnement où on est, ce n'est pas banal. Et même pour moi, pour quelqu'un qui... De toute

façon, à travers l'histoire que j'ai racontée... je n'étais pas une lumière... je n'étais pas super bon en français... mais pourtant, j'ai écrit un livre. » (Luc, 34 ans)

Nombreuses ont été les personnes qui ont été en effet surprises d'apprendre que Luc avait écrit un livre. Non pas qu'elles doutaient de ses capacités intellectuelles puisqu'il est perçu, par beaucoup, comme un sachant, mais elles voyaient comme improbable, voire impossible, le fait qu'un jeune homme, avec l'ethos de Luc, qui vient d'une cité, publie un livre.

« Je pense que les gens pensaient que c'était quelque chose d'incroyable. Pour eux, c'est quelque chose d'impossible. Parce que j'ai eu beaucoup de messages de gens qui ne me connaissent pas tant que ça, en vrai, qui sont venus, et ça m'a surpris. Des gens avec qui... on se connaît, mais on n'a pas plus que ça d'interactions. Ils sont venus, parce que pour eux, c'était incroyable de dire : "Tu viens de la cité, tu as écrit un livre." Personne, me connaissant, ne pensait que j'arriverais à écrire un livre. Moi, à l'école, je n'ai pas été un cancre, j'ai même été un bon élève par moments. Mais vu ma manière d'être, vu comment je suis, tu ne dis pas : "Luc va écrire un livre." Il y en a qui m'ont dit : "On ne met pas en doute ton intelligence." Parce que je pense que les gens pensent que je suis quelqu'un qui sait des choses, etc. Mais ils n'auraient pas dit "Luc, tu vas écrire un livre", parce que ce n'est pas l'image que je renvoie. » (Luc, 34 ans)

Lorsque Luc a, par la suite, été identifié comme une personne ayant écrit un livre, il a pu constater le changement de regard que les gens portaient sur lui. Il a fait face à de l'incrédulité, mais aussi, face aux professeurs avec qui il organise les ateliers pour des collégiens autour de son livre, il a ressenti comme une reconnaissance très forte, voire une surestimation, de la part de ces professeurs, de ses capacités à diriger l'atelier. Malgré cette reconnaissance spontanée, Luc continue à se sentir illégitime, et ce d'autant plus qu'il interagit avec des acteurs qui ont plus de pouvoir, comme les professeurs de collège.

« J'ai commencé à le mesurer encore plus quand je faisais des réunions pour présenter le projet. Au début, ils ne savent pas que c'est moi qui ai écrit le livre. Ils pensent que je viens, que j'ai pris un livre à la bibliothèque et je retravaille dessus, comme on fait des ciné-débats, tu projettes un film et... Mais quand je leur dis "j'ai écrit le livre", je vois qu'ils me voient tout de suite d'une autre manière. Un prof de français m'a dit : "Je ne sais pas si j'ai bien utilisé votre livre, regardez, je vous montre un peu ce que j'ai fait, vous me dites ce que vous en pensez." Je dis : "C'est toi, le prof !" Je ne sais pas... Limite, il était un peu gêné de me montrer son travail. Limite, j'aurais pu lui dire : "Non, non, je ne suis pas d'accord, ce n'est pas comme ça qu'on utilise le livre, vous ne parlez pas de ça..." C'est là que des fois, je mesure un peu le truc, d'avoir écrit un livre. » (Luc, 34 ans)

À l'échelle du quartier, grâce à la sortie de son livre, Luc obtient des formes de reconnaissance de la part des publics locaux, notamment les jeunes, et de rétribution symbolique à travers son activité d'éducateur au sein du service jeunesse et, depuis peu aussi, dans le cadre de l'association qu'il a créée pour mener des actions autour du livre. Il rencontre cependant également des difficultés et fait face à des obstacles quant à la circulation de son livre et des ateliers de « sensibilisation » qu'il a à cœur de mettre en place conjointement. Lorsqu'il présente son livre associé aux ateliers à des acteurs locaux de la municipalité, du champ de la jeunesse et de l'action publique, Luc suscite l'intérêt de ses interlocuteurs, mais ne parvient pas forcément à obtenir un engagement concret de leur part donnant lieu à l'organisation concrète d'un événement.

« Des fois, tu expliques ton projet, on me dit "c'est bien", mais on ne me donne pas de contacts, pas de projets, pas d'adresses mail. C'est ça qui est plus compliqué. En plus, je ne suis pas de nature à démarcher. J'ai vite peur de passer pour un relou ou pour un mec fatigant. Ça veut dire... quand je t'ai dit une fois, j'ai du mal à revenir, dire : "Alors, tu as pensé à moi pour le truc ?" » (Luc, 34 ans)

Après avoir présenté son projet à la municipalité, un agent a dit à Luc : « Je ne sais pas si ton projet est assez mûr, parce que tu parles de... mais tu peux revenir nous demander ça. »

Malgré ces obstacles, Luc continue de croire que son projet est pertinent sur le temps long, dans la mesure où il s'inscrit dans des logiques structurelles qui touchent les quartiers populaires et ses jeunes depuis des décennies. Avant ses premières interventions, Luc avait quelques appréhensions quant à la réception du livre et des ateliers par les jeunes, mais jusqu'à présent, cela s'est très bien passé, y compris avec des jeunes « décrocheurs » au sujet desquels les professeurs l'avaient mis en garde, car supposément « difficiles ». Alors qu'il reçoit un très bon accueil des publics jeunes, il regrette cependant l'existence d'obstacles, plus institutionnels, qui l'empêchent de déployer ses actions et de toucher davantage de jeunes, dans d'autres quartiers.

« J'avais peur par rapport au public, surtout par rapport au support. Mais franchement, de toutes les interventions que j'ai faites, j'en ai fait six, sept, à chaque fois, le public a été super réceptif. Même les profs... j'ai été dans des classes, ils me disaient : "Attention, la classe est difficile." Les élèves... surtout les classes de décrocheurs, c'est des élèves qui ne viennent pas régulièrement à l'école, ils viennent, mais ils ne font rien. Alors que là, les élèves... c'est une heure de lecture, quand même, il faut être silencieux. Une heure, silence total. Participation, totale. Des fois, je me dis que je ne sais pas si c'est l'histoire, si c'est l'environnement du truc et tout, mais en tout cas ils accrochent super bien, ils participent beaucoup. Et je me dis que le projet, il a un super accueil à chaque fois, partout où je vais. Et c'est là où ça me fait un peu plus chier. Je me dis que si le projet marche aussi bien avec les jeunes, pourquoi je ne peux pas le faire partout ? C'est ça qui m'énerve, j'ai envie de le faire partout, mais c'est trouver comment le faire partout. » (Luc, 34 ans)

Ce qui est sûr, c'est que Luc aime transmettre. Il s'y retrouve en tant qu'animateur au service jeunesse, puisque ce n'est pas de « l'animation pure » comme au service enfance, en centre de loisirs. Mais il reste un peu frustré, car il sait qu'il peut faire davantage et ressent un besoin d'aller plus loin dans la réflexion. C'est pour ça qu'il a envisagé de devenir éducateur spécialisé et même professeur des écoles, métiers au sein desquels la transmission est centrale. Il y a bien chez Luc un écart entre ses aspirations et la position qu'il occupe, source de frustrations.

« J'ai beaucoup de relationnel, et j'ai aussi ce côté éducateur qui existe ici [au service jeunesse]. Et c'est ça qui me retient, aussi, dans ce métier-là. Maintenant, j'ai ça [son livre et ses ateliers] en dehors de mon travail, qui vient compléter. Et ça j'aime bien, parce que ça me fait réfléchir. Ça me fait écrire, ça me fait travailler plein de choses, des choses que j'aime bien, comme observer les gens, les analyser... C'est pour ça que je me dis que je suis encore là, mais à un moment, j'avais réfléchi à arrêter l'animation. Je me suis dit que ce que j'aime bien, c'est transmettre. Je voulais faire une passerelle pour devenir professeur des écoles, un truc comme ça. J'ai failli le faire, il y a deux ans. » (Luc, 34 ans)

Samuel affirme que ses activités autour de son média indépendant *La Gazette du Ter Ter* sont très appréciées par sa famille, ses amis et des habitants de son quartier qui le suivent de près sur ses réseaux sociaux.

« Ils sont super fiers. Dans mon quartier, c'est la fierté, on est tous contents. Je n'ai eu que des encouragements. Je suis hyper content que les gens de ma ville soutiennent. Je suis super content de ça. » (Samuel, 23 ans)

Lorsqu'il réalise des séances de vidéo ou de photo dans les quartiers populaires, Samuel s'attache à prendre en photo les plus jeunes particulièrement, les « méchants » comme il les nomme. Comme nous l'avons déjà vu, Samuel se sent très concerné par la question des violences policières. Dans le

cadre de ses activités hors travail et hors formation scolaire, dans son quartier et dans les autres quartiers populaires où il se rend, il a à cœur de sensibiliser les plus jeunes qu'il rencontre à cette question. À travers ses propos, on voit clairement qu'en plus d'être producteur symbolique, Samuel est un prescripteur de pratiques et un vecteur de « sensibilisation », voire de politisation. En d'autres termes, il articule à la fois ses propres productions culturelles – des photos et des vidéos – et des formes de conscientisation et de prises de position auprès de jeunes. C'est l'une des particularités majeures des têtes de quartier que de combiner ces deux dimensions.

« Je les sensibilise beaucoup sur les violences policières. Ils se sentent concernés. On a fait un shooting photo, par exemple, avant-hier, et j'ai fait des vidéos aussi. J'ai ramené deux t-shirts pour Adama. Parce qu'il y a plusieurs groupes de rappeurs dans ma ville. Il y a un groupe, ils sont trois, ils font du rap. Ils m'ont demandé de les aider, parce qu'ils avaient du mal à... Ils voulaient un manager, donc je les ai pris en tant que manager. Et je leur ai dit : "On va faire un freestyle sur les violences policières. Vous préparez un texte, vous parlez un peu de ce que vous voulez, mais sur votre rapport avec la police." J'ai ramené deux t-shirts, ils les ont mis, ils ont rappé, j'ai fait des photos, j'ai fait des vidéos, etc. Ils ont rappé sur le thème, en parlant d'Adama Traoré, etc. C'est un peu comme ça que je les sensibilise, ou à travers ma page, quand je publie sur Insta ou sur YouTube. » (Samuel, 23 ans)

Les activités de Samuel sont également connues et même reconnues par d'autres acteurs sociaux, des moins jeunes, extérieurs aux quartiers où il va filmer. Par exemple, certains de ses professeurs ont eu vent de ses activités à côté et apprécient ce qu'il fait. La dimension originale des activités et le profil atypique de Samuel semblent éveiller l'intérêt des professeurs.

« Ma prof principale, qui est journaliste pour un quotidien régional, elle aime bien. Je lui ai montré mes photos, elle adore, elle aime bien. En fait je ne cache pas, je dis ce que je fais. Je pense que j'ai un peu l'aspect militant. Dans mon école, on est peut-être deux trois à être un peu hors catégorie, on va dire. Oui, elle sait ce que je fais. On a différents intervenants qui viennent, des fois, c'est différents journalistes de différents médias. Quand on se présente, je leur dis clairement que je suis au Net Reportage et je suis spécialisé violence policière, banlieue, quartiers, mouvements sociaux, que j'ai un média que j'ai créé. Je leur dis vraiment. Certains connaissaient même, avaient déjà entendu parler. En fait, ça m'a vraiment ouvert beaucoup de portes. Vraiment, il y a plein de gens qui sont venus s'abonner, j'ai eu plein de contacts, vraiment, ça m'a beaucoup aidé. » (Samuel, 23 ans)

Les contacts, même virtuels via les réseaux sociaux, avec les autres groupes sociaux, plus favorisés et extérieurs au quartier notamment, ont des effets importants sur les trajectoires des têtes de quartier d'un double point de vue : d'une part, ces contacts modifient leur rapport au monde et leur vision des choses ; d'autre part, ceux-ci peuvent constituer un moyen de se constituer des ressources. Ces contacts sont aussi l'occasion pour les têtes de quartier de constater l'existence, la persistance, voire l'accroissement, des inégalités entre groupes sociaux.

Samuel donne la parole aux jeunes de quartiers populaires, qui se voient souvent réduits à la figure caricaturale de la « racaille » et qui sont longtemps restés spectateurs du récit et de la mise en images de leur propre vie, à travers les médias classiques notamment, sans être nécessairement en mesure de donner leur avis ni de faire valoir leur point de vue. Par ses actions sur le terrain, Samuel permet à ces jeunes de redevenir acteurs de leur propre existence ; ils ne sont plus « parlés », ils parlent et, souvent, ils rappent.

Samuel a imaginé une série, « Rime ton kartier », où il filme des jeunes d'un quartier en train de rapper ou de s'exprimer spontanément sur leur vie quotidienne dans leur quartier et dans leur cité. En général, sur les vidéos que Samuel poste sur ses réseaux sociaux, le scénario est identique : la vidéo commence par un montage d'images d'archives du quartier tirées du journal télévisé qui montre celui-ci sous un angle

caricatural, avec par exemple des images d'émeutes, de voitures en feu, de jeunes cagoulés... ou alors les images évoquent une « bavure » policière. Puis, un jingle vient interrompre ces images comme pour rompre avec le récit et le point de vue qu'il propose, et on l'on voit Samuel arriver dans le quartier, puis être accueilli par un jeune qui lui montre les lieux clés où lui-même et ses amis ont l'habitude de socialiser. Puis, on assiste à une séquence de rap par un groupe local.

« Il y a un message. Comme je dis aux jeunes, ce n'est pas juste rapper bêtement. Si tu regardes bien la vidéo, je mets exprès les extraits, il y a un message que je fais passer derrière. En gros, je montre le jeune... l'angle... le jeune montre son quartier, l'histoire de son quartier, un peu, et quand je mets les articles "Il y a eu des émeutes, il y a eu une bavure...", c'est pour rappeler ce qui s'est passé. Après, c'est aussi pour mettre en avant leur talent à eux, de rappers. C'est un mix entre les deux. On peut parler des deux. On peut parler des problèmes et après, rapper. » (Samuel, 23 ans)

Les jeunes que Samuel rencontre se saisissent de l'occasion pour adresser des messages proprement politiques, comme dans l'extrait suivant où le jeune interpelle directement le maire de sa commune à propos des conditions de vie difficiles du quartier :

« Par exemple, il y a un jeune que j'ai filmé à V., hyper sympa. Il a fait un freestyle. On est allés sur le toit de son immeuble, cité des Tilleuls, c'est immense, c'est plusieurs rues. Et il a fait un freestyle... le freestyle, c'est le maire. Il adresse un message au maire. En gros, pour moi, c'est un cri d'alarme. Il alerte, pour dire que ça ne va pas du tout. » (Samuel, 23 ans)

Grâce aux réseaux sociaux, les vidéos de Samuel circulent très bien auprès des jeunes des quartiers populaires, au point qu'il reçoit de nombreuses sollicitations pour venir les filmer dans leur quartier. Il essaie tant bien que mal de répondre à ces demandes.

Zakaria est à la tête d'un projet qui s'appelle « Le média de la *street* » et qui consiste à organiser une émission sur un thème d'actualité autour des quartiers populaires et des jeunes plus particulièrement. L'idée est née, après les attentats de 2015, dans une « ambiance nauséabonde » dit Zakaria, de l'envie, voire de la nécessité, de montrer les jeunes des quartiers populaires sous un autre angle que celui du délinquant radicalisé. Le petit groupe de jeunes du quartier réunis autour de Zakaria commence à écrire des articles, réaliser des vidéos, partager ces contenus sur les réseaux sociaux, etc. Mais ils se sont assez vite aperçus que ces différentes tâches étaient lourdes et qu'il était difficile de mobiliser systématiquement et de manière si rapprochée les jeunes et les intervenants extérieurs. Ils ont fini par définir un cadre plus serré : celui d'une émission filmée, *Le focus du média de la street*, où ils invitent des acteurs de la société civile – photographes, sociologues, philosophes, etc. – à venir débattre sur un thème pertinent pour les jeunes des quartiers populaires. Ils conduisent des formes d'interviews au cours desquelles les invités doivent répondre par un seul mot à la question posée.

« Très vite, c'était plus nous qui allions vers les gens, c'est les gens qui venaient vers nous. C'est les gens qui nous contactaient : "Ouais, est-ce que vous pouvez faire une vidéo avec nous et tout ?" On en est arrivés au point où on pouvait pas accepter tout le monde, parce que c'était impossible de réaliser tout ça. [...] J'ai un ami avec qui je faisais du théâtre, d'ailleurs, on venait de créer le projet, on a eu besoin d'un site internet. On a dit : "Bon, on commence quelque chose, on n'a pas d'argent, on n'a rien." D'ailleurs, on avait commencé, on avait sorti un slogan qui s'appelle : "On n'a pas d'argent, mais on a les gens." Il nous faut un site internet, et nous, on n'a pas de compétences pour faire un site internet. Moi, j'étais au théâtre et j'avais un ami, Pat, qui était dans l'informatique. Je savais pas trop ce qu'il faisait, je savais juste qu'il était dans l'informatique, on est là, je l'appelle : "Ouais, Pat, t'as deux minutes et tout, tu viens ? On a besoin de faire un site, tu peux nous aider ?" Pat, il vient, on discute et tout : "Oui, ça serait bien de faire un service civique." Du coup, Pat, il fait un service civique

aussi, il rentre dans l'équipe. Aujourd'hui, il est toujours là, il est toujours bénévole, et on est toujours très bons amis. En fait, c'est comme ça que ça s'est construit. » (Zakaria, 26 ans)

Le groupe autour du média de la *street* fourmille d'idées. Récemment, ils ont mis en place des actions de sensibilisation à la violence, car, dans la ville, les bandes de jeunes s'affrontent régulièrement. Un petit groupe de jeunes de quartier a émis l'envie de réaliser un court-métrage sur les rixes entre jeunes.

Bien implantée au pied d'un immeuble d'une cité du quartier, l'association se fait une bonne réputation par le bouche-à-oreille. La directrice de l'association est une femme reconnue dans le quartier qui a vu grandir plusieurs générations de jeunes. Le projet *Le média de la street* est novateur pour l'association, car il lui permet de toucher une tranche d'âge inédite.

« Quand on a commencé ce projet-là, c'est la première fois, je pense, qu'on a eu les jeunes de cette tranche d'âge-là qui sont en fin collège, début lycée, parce qu'Arund qui était avec nous à l'époque, il habite le quartier aussi. Il a ramené son petit frère. Les petits qu'il connaissait du quartier, ils les avaient ramenés. La mission locale nous avait envoyé un jeune qui avait un petit frère, il l'a ramené. Du coup, voilà, le bouche-à-oreille a fait le travail. Et sur les deux dernières années, surtout cette année, ce qui a beaucoup marché, c'est les projets qu'on a mis en place avec les jeunes. C'est-à-dire que ces jeunes-là, ils vont aller dans leur école, ils vont en parler, les autres, ils vont voir ce qu'ils ont fait, ils ont envie de participer aussi, ils en parlent à leurs profs. On a pu faire des choses avec des collègues, on a tourné une émission, un micro-trottoir dans un collège, donc voilà, ça, ça marche bien. Cette année, on a réussi à développer un peu nos réseaux sociaux, notamment sur Snapchat, parce que c'est là qu'il y a tous les jeunes. Du coup, on communique beaucoup sur ça. Les jeunes du quartier, on arrive à les atteindre comme ça. Le fait qu'il y a eu les rixes et par rapport au projet qu'on a mis en place, on a pu atteindre les jeunes de nos quartiers, pour essayer de calmer les choses. Ça a fait qu'ils nous fréquentaient un peu plus, ils nous connaissaient un peu plus. Du coup, on était beaucoup plus légitimes à aller les rencontrer, mettre en place des choses avec eux. Ils savent que la porte est ouverte, ils viennent. » (Zakaria, 26 ans)

Dans le cadre de l'association qu'il a créée avec deux amis, Djibril socialise les jeunes de son quartier aux savoirs scientifiques et les sensibilise aux questions environnementales. Ils organisent des ateliers autour de ces questions et mettent en place des projets de voyages à l'étranger au cours desquels les jeunes peuvent mobiliser les savoirs et les savoir-faire acquis dans une logique de solidarité avec les populations des pays du Sud.

« Notre idée c'était de dire : "On a ouvert l'entreprise, l'argent qu'on a on peut l'utiliser avec l'association." Dans l'entreprise et l'association, c'était les mêmes personnes, et on arrivait à mettre en place des choses grâce à ça. Nos projets devenaient de plus en plus grands. On a fait des projets au Maroc, on a été au Mali, on est même partis en Inde avec des jeunes. Même là, récemment, au mois de juin, on est partis au Sénégal. C'était des projets beaucoup sur l'eau, sur l'accès à l'eau. Le premier projet qu'on a fait sur l'eau, c'était un village d'eau, qu'on a fait avec des collégiens d'ici. Ces projets-là justement, c'était de permettre aux jeunes d'être des experts en eau, c'est-à-dire que pendant six mois on a travaillé avec eux sur la problématique de l'eau. Ils ont vu des chercheurs, ils ont visité les stations de traitement de l'eau et tout. Et après, on leur a donné une problématique au Sénégal qu'ils ont dû traiter, et qu'ils ont présentée à l'université Paris 13, où on était tous d'ailleurs, devant les chercheurs, devant le maire, devant plein de monde, et ils ont proposé leurs solutions. Et à la fin, on a été au Séné... pas au Sénégal, mais en Inde, parce qu'on pouvait pas, on n'avait pas le droit d'aller au Sénégal, parce qu'à l'époque il y avait Ebola, je crois, et le rectorat il voulait pas qu'on y aille. On a fait le même au mois de juin aussi au Sénégal avec eux. » (Djibril, 30 ans)

Bien ancrés localement dans leur quartier, les têtes de quartier socialisent les jeunes à la culture, mais aussi à une forme plus ou moins tacite de conscientisation des rapports sociaux. Cette socialisation induit des transformations des espaces culturels et politiques locaux qui sont palpables.

Les espaces culturels et politiques locaux se transforment par les socialisations autour des têtes de quartier

Par leurs actions dans le quartier et leurs productions culturelles, les têtes de quartier participent **aux transformations des espaces culturels et politiques locaux**. Les changements urbains à la fois par le « haut » et par le « bas » génèrent des luttes entre groupes sociaux. Plus particulièrement, le processus de gentrification à l'œuvre dans certains quartiers, ceux qui sont en petite couronne parisienne par exemple, produit des inégalités d'ordre socio-économique. L'arrivée de populations plus dotées économiquement et culturellement accroît les inégalités déjà fortement ressenties par les habitants historiques et moins dotés. En matière de culture par exemple, le regain d'activités organisées par et pour ces publics favorisés plus que d'inclure les populations défavorisées les maintient à distance et par conséquent creuse les inégalités. Youssouf l'a constaté à l'échelle de son quartier qui est en périphérie de la ville.

« Là, aujourd'hui, et c'est ce qu'on déplorait en fait quand on a créé l'association, c'est que nous, on est en périphérie de la ville, il se passe un tas de choses et on est souvent oubliés. On voit le public du centre-ville qui bénéficie de pas mal de choses parce que justement ils sont au centre, et tout se passe là-bas. On se dit : "Nous, comment on peut faire pour qu'on puisse aussi être bien ?" »
(Youssouf, 33 ans)

Luc qualifie le quartier de la commune où il vit et travaille comme l'un des plus « difficiles » de la ville. En tant qu'animateur de la maison de jeunes, il est amené à encadrer des jeunes impliqués dans la petite délinquance de rue qui *dealent* juste à côté de la structure. Ces difficultés dans l'encadrement des jeunes des quartiers populaires sont désormais assez bien connues.

« Ce qu'on vit nous, ici, c'est un peu spécial, c'est le quartier le plus difficile de la ville. On avait un point de *deal* juste là, sur la ligne où on a marché. Donc c'était un environnement assez spécial, ici. Les jeunes vendaient juste à côté. En même temps, c'était des jeunes qu'on connaissait, qui venaient ici. Ils étaient dehors et dedans. Il y a un mélange des genres. Il y a la barre d'immeuble qui est juste en face. C'est un quartier qui n'est pas rassurant, quand on ne connaît pas. Surtout pour les parents, d'un point de vue extérieur, quand les parents passent à côté, ils voient juste les gens, des fois, qui ne sont pas dans la structure, mais qui sont juste à côté, parce qu'ils traînent là aussi, les petits, ils traînent sur toute la ligne. Donc les parents vont dire à leurs enfants "non, vous ne venez pas ici", alors que quand on rentre à l'intérieur, l'environnement est complètement différent de dehors. Sauf quelquefois, pas l'année dernière, mais l'année d'avant, on a connu une année difficile avec les jeunes, parce qu'au bout d'un moment, on ne pouvait plus mélanger les deux publics. On a un public de jeunes qui viennent pour l'animation et on a un public de dehors, qui n'est pas là pour l'animation. Il fait chaud, donc ils viennent là, pas plus méchants que ça, mais c'est nuisible en fait, pour le travail que nous on fait, avec les autres jeunes d'animation. Et en même temps, on a des petits qui ont 10 ans, qui savent que ceux qui sont dehors, ils vendent. Ils sont à l'intérieur, en même temps, avec eux, ils parlent ensemble. Il y avait toute une atmosphère qui était compliquée. Donc on a pris des fois des mesures, ça ne leur a pas plu. Ça veut dire qu'après, des fois, on était obligés de fermer, des fois on était obligés de faire certaines choses. Maintenant, le point de *deal* a quasiment disparu... y en a beaucoup qui sont en prison, il y en a aussi qui... en tout cas il y a moins d'activité. On les voit

encore, mais ça n'a rien à voir et surtout, le plus, c'est qu'il manque beaucoup de jeunes, aussi, de leur génération, qui étaient là, qui vendaient. » (Luc, 34 ans)

Dans le cadre de son association, Youssouf décrit des interactions entre les jeunes du pôle déviant, qui viennent souvent d'un autre quartier, et ceux de l'association. Youssouf parvient à toucher ces jeunes dès lors qu'il met en place des activités autour des centres d'intérêt de ces jeunes.

« Des fois, ils sont curieux. Quand on est sur des périodes de formation, ils viennent et ils demandent. Il y en a qui veulent se former. C'est là que tu vois qu'en fait parfois c'est des gamins. Parce que là tu vois, tu te dis que c'est des jeunes. Après, la difficulté, comme il y a dans tous les quartiers, c'est que les jeunes qui sont sur les points, ne sont pas des jeunes d'ici. C'est pas des jeunes du quartier, ils habitent pas ici. Mais après, tu les replaces à leur place d'enfant dès l'instant où tu les mets dans un contexte qui est normalement adapté à leur âge. Tu vas mettre un film, je sais pas, comme je t'avais dit tout à l'heure *Menace // society*, ils vont tous venir, ils vont tous regarder, ils vont être intéressés. » (Youssouf, 33 ans)

Les productions culturelles ou les actions, à l'échelle locale, des têtes de quartier induisent des transformations de l'espace local en incitant, par mimétisme, ou plus largement par effet de socialisation, les jeunes à faire émerger leurs propres productions culturelles. On peut envisager l'idée que Luc suscite des vocations d'écriture chez les jeunes qu'il connaît ou côtoie. Il a déjà échangé avec un jeune homme qui lui a confié avoir commencé, lui aussi, à écrire un livre. Luc est persuadé que de nombreux jeunes – et moins jeunes – dans les quartiers sont déjà en train d'écrire des livres ou vont le faire dans un futur proche. Il espère qu'il peut aider ces jeunes à ne plus s'autocensurer, ni à se sentir illégitimes, en matière de production culturelle notamment.

« Il y a un mec, de ma génération, l'autre fois, qui m'a dit que lui aussi, il était en train d'écrire un livre. Je ne sais pas quand il a commencé. Mais le fait qu'il vienne et qu'il me le dise, c'est parce qu'il sait que moi, j'en ai écrit un aussi. Il y a eu ce côté-là : "Tu as écrit un livre, moi aussi, je te le dis, j'écris un livre." Je pense qu'il y en a peut-être d'autres qui sont en train d'écrire des livres. Et ça, franchement, je suis quasiment sûr que dans quelque temps, on va entendre... ne serait-ce que parce que... dans ce quartier-là, parce que je le connais, je sais qu'il y en a qui vont dire : "Moi aussi, j'écris un livre." Parce que je sais comment on réfléchit, ici, je sais comment c'est. Par contre, par rapport à ça, je trouve ça plutôt pas mal. Parce que je dis que ce n'est pas : tout le monde va à la RATP, etc. C'est autre chose. Je pense que c'est quelque chose qui te grandit, plus que, par exemple, d'avoir un travail. Je me dis que si, dans quelque temps, j'entends qu'il y en a qui ont écrit des livres, je n'irai pas les voir et leur dire "je t'ai donné envie", mais dans ma tête, ça me fera plaisir et je me dirai : peut-être que j'ai débloqué aussi ce truc-là, comme celui qui a débloqué le fait de : "On peut tous entrer à la RATP." Je pense qu'il y en a qui font ça, qui vont écrire des livres, sortir des livres, ou bien, en tout cas, qui auront moins peur, ou... peut-être qu'il y en a qui écrivent depuis tout le temps, mais qui ne gardent que pour eux, comme moi, je n'avais gardé mon histoire dans ma tête, que pour moi. Peut-être qu'il y en a, chez eux, ils ont des livres, des recueils... Peut-être qu'ils ont ça et qu'ils vont se dire : "Peut-être que je peux le sortir, moi aussi." (Luc, 34 ans)

Dans les vidéos qu'il réalise, Samuel veille à ce qu'aucune incitation à la violence ne circule. Toutefois, certains jeunes rejouent sur les réseaux sociaux des rivalités bien réelles entre différents quartiers.

« Le truc négatif que j'ai, et ça c'est un gros problème, c'est les guerres de quartiers qu'il y a. Il y a une vraie guerre souterraine, en fait. Si tu veux, j'ai fait beaucoup de trucs à A. et à H., vraiment énormément dans ces deux villes, parce que j'ai des amis dans les deux villes. Je n'ai aucun conflit avec le... Nous, c'est D., H., B., F., toutes ces villes, on est tous réunis dans le département. On est tous comme ça... En fait, il y a une guerre entre D. et H., et moi j'ai beaucoup de choses entre les deux. Et à chaque fois que je sortais une vidéo de l'un ou de l'autre, il y avait des insultes. Je le disais

sur la page, sur Instagram, que cette page n'est pas une page pour la violence des quartiers, "on va se battre". Parce qu'il y a des pages, sur Internet, qui mettent ça en avant. Ils adorent mettre les types de combats. Moi j'ai horreur de ça. Je suis contre les violences intercités, moi j'ai horreur de ça. Je leur dis : "Vraiment, il n'y a pas de ça sur cette page." Quand je vois les insultes, les trucs "on vous baise...", etc., je désactive les commentaires, je supprime. Parce que je ne veux pas inciter à quelque chose. Je ne veux pas qu'on mette : "*La Gazette du Ter Ter* incite à ce que les jeunes se battent entre eux", etc. » (Samuel, 23 ans)

Youssef constate, depuis quelques années, une plus grande exclusion des jeunes des quartiers populaires de sa ville par le système scolaire. Il part du postulat que c'est d'abord à l'institution scolaire d'instruire les jeunes, même si les acteurs du secteur associatif ont leur rôle à jouer dans l'accompagnement ou la médiation.

« C'est un peu la problématique d'aujourd'hui, où nous, les assoc, on se retrouve des fois à gérer des jeunes qui sont exclus, et on n'est pas des professionnels de l'instruction. Or, les jeunes ont besoin d'instruction pour se construire. Après, on sait faire du lien, on sait mettre du sens dans les activités, etc., mais on n'est pas professionnels de l'instruction. On peut le faire, mais enfin, ça doit rester... Eh bien, l'Éducation nationale pour moi qui doit, eh bien, c'est l'école de la République, c'est celle qui donne la chance à chaque enfant du pays de pouvoir se construire et de rêver un avenir meilleur. Donc là, c'est un peu là le parallèle que je fais entre avant et aujourd'hui, c'est que je trouve qu'il y a beaucoup d'exclusion. Et il faut trouver un truc à ça, parce que les mômes, après, ils se retrouvent pris au piège de la rue malgré eux. Ça, je le dis bien "malgré eux". C'est parce que c'est pas toujours choisi. C'est parfois subi. Et il faut leur apporter une aide. Et ça, c'est vraiment à toutes les institutions de prendre les problèmes à bras le corps. Il y a du travail à faire au niveau de la parentalité. Il y a plein de choses aujourd'hui à faire. Donc... et ce qui est bien, c'est qu'on est dans une ville où il y a tellement d'associations. C'est tellement diversifié que, eh bien voilà, quelqu'un qui a un enfant en situation de handicap, il peut se tourner vers telle structure. Quelqu'un qui a besoin que son enfant fasse des activités culturelles, eh bien, il y en a des activités humanitaires. T. est riche des gens qui l'habitent quand même. » (Youssef, 31 ans)

Les « anciens » du quartier de Youssef ont mis en place un rituel qui consiste à inviter à manger un jeune qui vient d'obtenir son bac afin de valoriser le travail accompli dans le cadre scolaire et l'obtention d'un diplôme censé ouvrir la voie pour un emploi ou des études supérieures. En premier lieu, ce rituel crée du lien entre les membres du groupe de pairs. Il vise également à transformer le rapport des jeunes du quartier à l'univers scolaire, à la réussite et à la mobilité sociale.

« On a du potentiel sur le quartier, on a déjà une association en activité. Nous, les anciens, ils ont tous eu le bac, voire ils ont des BTS, voire des bac+5, il faut qu'on transmette ce truc-là aussi aux jeunes. Et il y avait ce truc-là qui était bien aussi au quartier, c'est qu'avant, quand tu avais – c'est symbolique, c'est juste symbolique – ton bac, les grands t'emmenaient manger. Nous on perpétue ce truc-là. C'est-à-dire que quand les jeunes ont le bac, c'est traditionnel, on t'emmène manger, etc., pour qu'eux aussi puissent renouveler le truc et que ça motive tout un chacun. Même celui qui l'a pas eu et qui a été au bout de la démarche, vient aussi, dans l'idée de le conforter et pour que les années suivantes il puisse bénéficier. » (Youssef, 33 ans)

D'un point de vue sociologique, on connaît peu de choses sur le pôle économique au sein des quartiers populaires. Dans le cadre de cette enquête, l'intérêt de certaines têtes de quartier pour le monde économique, et son éventuelle articulation au monde culturel, semble émerger comme un enjeu important. On peut avancer à cela au moins deux explications : d'une part, selon le parcours scolaire effectué, certaines têtes de quartier ont suivi une formation valorisant l'économique ; d'autre part, le peu de perspectives ou de promotions professionnelles, les discriminations à l'emploi que subissent

les jeunes des quartiers populaires et un rapport conflictuel à l'école, à plus forte raison lorsqu'ils sont racisés, les poussent vers l'entrepreneuriat et à valoriser davantage le capital économique.

« Moi je disais qu'il fallait à un moment donné se booster, entreprendre, qu'il fallait faire des choses. Tu as trois jeunes filles de l'association qui ont créé avec des copines une marque de ligne de vêtements. Et tu vois, là-dessus, je leur demande, je les conseille, etc. J'essaie qu'elles soient au maximum productives, en leur laissant leur indépendance, puisque c'est leurs créations. Mais on essaie justement de susciter ça : "Les mecs, il faut essayer d'entreprendre, essayer de faire des choses." Et moi je trouve qu'à ce niveau-là, c'est toute la France qui... c'est l'État qui doit informer à mon avis les choses à ce niveau-là. On dit qu'il y a du chômage, on dit qu'on va avoir du mal à payer les retraites. On a en même temps des jeunes qui sont en décrochage. Pourquoi ne pas reculer un peu l'âge du coup des formations ? Quand je dis reculer, c'est-à-dire redescendre vers du plus jeune pour que quand les jeunes sont désintéressés, qu'ils soient tout de suite dans une formation ou alors dans un emploi aidé au départ, pour qu'on puisse les accompagner, et par la suite qu'ils débouchent sur un CDI, plutôt que de les laisser dans un entre-deux trop long, où finalement ils ne font rien, et du coup ils se retrouvent dans un engrenage qui est tout à fait autre. Et ça crée de la marginalisation. Là, ce qu'il faut... mais là, après, c'est une réforme qui doit être d'État, puisque moi je pense que ces jeunes-là, au lieu de les laisser dans la rue, il faut leur donner le goût de l'entrepreneuriat. Et tout ça c'est quoi ? C'est parce qu'on leur montre pas les voies. Et il faut qu'on leur montre les voies. Donc nous, c'est ça. » (Youssef, 33 ans)

Selon Youssef, même si cela est difficile à quantifier, de nombreux jeunes de quartiers populaires ont déjà la « fibre entrepreneuriale » sans le savoir et sans savoir la faire « fructifier ». Il évoque des jeunes de son quartier qui font du rap sans avoir réussi à « percer ». Ils investissent de l'argent pour enregistrer en studio, puis diffusent leurs productions sur les réseaux sociaux pour voir si ça prend et s'attachent parfois les services d'un chargé de communication. Selon Youssef, ce profil de jeunes ne mesure pas suffisamment les investissements nécessaires à ce type d'entreprise, car ils n'ont pas reçu la formation indispensable pour mener à bien ces projets et sont insuffisamment accompagnés. Ces jeunes déchantent à la suite d'un tel échec et il devient difficile pour Youssef et son association de les motiver afin qu'ils se lancent de nouveau dans une démarche entrepreneuriale.

Les activités des têtes de quartier provoquent chez les jeunes qu'ils socialisent des envies de devenir des acteurs de la culture, et même, de l'économie en devenant entrepreneur. Au cœur de ces actions socialisatrices, la volonté de mettre la déviance est partagée par la plupart des têtes de quartier. Si l'échelon local est le cadre social et cognitif le plus déterminant dans les trajectoires et les pratiques des têtes de quartier, la circulation locale et transnationale des formes culturelles et des savoirs n'en est pas moins importante.

Circulation locale et transnationale de modèles culturels

L'enquête permet d'analyser les têtes de quartier et leurs savoirs du point de vue des circulations locales, voire transnationales, **de modèles et de références culturels**, qui produisent de nouvelles formes d'hybridation culturelle. L'enquête montre que les têtes de quartier sont des **prescripteurs culturels** et des **vecteurs de politisation** pour le pôle culturel des jeunes populaires, des **incitateurs d'entrepreneuriat** pour le pôle économique de ces jeunes. En cela, ils participent de la transformation des espaces locaux. Ils ne sont pas des figures prescriptrices d'une forme culturelle unique, que ce soit la « culture urbaine », la « culture des banlieues », etc., mais de plusieurs formes

culturelles. Selon leur trajectoire et leur vision du monde social, ils œuvrent à socialiser les jeunes vers telle ou telle norme, pratique ou forme culturelle.

Luc est un prescripteur de normes et de pratiques culturelles auprès des jeunes qu'il socialise. Parce qu'il est particulièrement préoccupé par le fait que les jeunes ne soient pas investis dans une carrière déviante, il les socialise plutôt à une ouverture au monde des autres, vers l'extérieur du quartier. Sans avoir abandonné son goût pour des pratiques culturelles populaires, Luc est acculturé à certaines normes des classes moyennes parisiennes dont il peut prescrire certaines pratiques et certains goûts auprès des jeunes qu'il encadre. À la différence de nombreux jeunes qu'il côtoie qui rencontrent des obstacles à leur mobilité spatiale, de leur quartier vers la capitale en particulier, il a pu se socialiser à l'extérieur du quartier et être confronté à d'autres groupes sociaux, à d'autres pratiques et à d'autres normes qui, en retour, l'ont transformé. Luc explique cette socialisation à l'extérieur du quartier en s'appuyant sur des exemples qui ont trait à l'habillement et aux voyages. Il décrit la socialisation au monde extérieur au quartier comme une forme d'apprentissage de savoirs nouveaux et comme une transformation de son regard sur le monde social. Il encourage les jeunes à cette socialisation extérieure, car, selon lui, l'un des problèmes majeurs que rencontrent les jeunes et qui produisent en cascade d'autres problèmes est l'enfermement dans le quartier et le groupe de pairs.

« Moi, j'ai goûté à cette vie de l'extérieur. J'ai eu des amis, à N., dans le 92... une bande de meufs du 9-2, avec qui on sortait en boîte et tout. J'ai eu cette vie extérieure, mais parce que... je ne sais pas si c'est par rapport à ça... parce que... quand on ne m'ouvrait pas la porte d'une certaine manière, j'ai fait en sorte de rentrer. Je n'ai pas changé mon style vestimentaire pour ça, mais en tout cas, ça m'a aidé de ne pas ressembler à quelqu'un de la cité. Après, ça va se sentir, ça va se voir, mais c'est des trucs tout bêtes. Même des fois, je leur dis, il faut voyager. Si tu peux, il faut le faire, ça t'apprend des choses. Moi, je n'étais quasiment jamais parti en vacances, quand j'étais petit. Jamais, jamais. Je crois que le plus loin que j'étais parti, c'était à Caen. Quand j'ai eu 18 ans, j'ai fait mes premières vacances avec mes potes. Même les colonies, je n'y allais pas. J'ai été en classe de neige, ce n'est pas des colonies. Mais je n'étais jamais allé en vacances. La première fois que je suis parti en vacances avec mes potes, je suis parti en Tunisie. Mon premier voyage, j'avais 18 ans. Mais une fois que j'ai fait ce voyage-là, je les ai enchaînés. À la limite, je travaillais pour ça. Je partais en juin, en hiver. J'ai fait beaucoup de pays. Mais je pense que ça m'a aidé dans ma construction et dans ma manière de voir les choses. J'ai découvert tard ce que c'était, traîner à Paris, aller dans un bar, boire un verre... je ne savais pas ce que c'était. J'ai découvert ça tard, vers 24-25 ans. Mais j'ai osé, parce que j'ai vu aussi, en vacances, comment c'était quand on était à l'étranger, quand on voyait d'autres personnes. Ça, des fois, je leur explique. » (Luc, 34 ans)

Luc incite les jeunes à oser sortir du quartier et à ne pas s'habiller de manière trop identifiée « cité » afin de mieux « passer ». Ces conseils participent de stratégies de dé-stigmatisation des jeunes de quartiers populaires par la réforme des *hexis* corporelles visant, en définitive, à neutraliser les préjugés associés aux vêtements que portent ces jeunes et qui renvoient aux préjugés plus larges à leur sujet.

« Il ne faut pas vous habiller comme des gens de la cité, arrêtez de vous habiller... vous êtes toujours identifiables comme ça. Ce n'est pas que je me bats, mais j'essaie de leur faire comprendre. Je ne vais pas choisir comment vous allez vous habiller, mais arrêtez de vous habiller d'une manière identifiable. Il y a des petits, ici, quand ils viennent, je leur dis, à chaque fois : "Pourquoi vous ne mettez pas un peu de couleur ? Vous êtes toujours habillés en sombre. Toujours, toujours en sombre. Vous n'achetez que du bleu nuit, du noir, du gris. Mettez de la couleur, un peu, ce n'est pas interdit. Tu as mis un survêt, tu as le droit de mettre un survêt de couleur. Tu ne peux pas tout le temps t'habiller en noir, même quand tu es gentil, tu fais peur. Même quand tu ne fais rien, tu fais peur." [...] Ça aussi, c'est des petits trucs qui ne t'ouvrent pas les portes de l'extérieur. Je leur parle aussi de mon expérience personnelle. [...] Avant, je me rappelle, quand je travaillais à la cité du Clos, les gens rigolaient sur moi. Ils me disaient : "Comment tu t'habilles ? Regarde tes chaussures..." Ils me

disaient ça, les petits, ils me taillaient. Je ne peux pas être touché par ça, je m'en foutais, je rigolais avec eux. Aujourd'hui, je leur dis des fois : "Vous êtes tous des photocopies de moi." Quand je vois... Avant, je mettais mon pantalon, je retroussais, je faisais toujours des ourlets, tout ça... un petit style parisien, tout ça... Ils me taillaient, ils disaient : "Regarde, téma lmatel." Aujourd'hui, ils sont tous comme ça. Et je leur dis : "Vous voyez, maintenant ?" "Non, c'est vrai, avant on rigolait..." Ça, c'est un groupe particulier que j'ai eu. C'est avec eux que j'ai vu la plus belle évolution, en fait. Je suis arrivé, on a eu de mauvais rapports et maintenant, j'ai de super rapports avec eux, je sens que j'ai une influence sur eux, jusqu'au style vestimentaire. » (Luc, 34 ans)

Youssef fait le même constat à la fois sur l'enfermement des jeunes dans le quartier et sur l'importance de décrocher celui-ci et d'amener les jeunes à en sortir, au moins ponctuellement, notamment par la culture.

« En restant que dans l'entre-soi, même au niveau de sa vision, on n'est pas tellement ouvert. Tandis que si on va vers l'extérieur, c'est ce qui ouvre le champ des possibles pour moi. Il faut que les jeunes, ils arrivent à faire ça. Or, aujourd'hui, des fois, *via* leurs embrouilles de quartier, ils se construisent une prison à ciel ouvert. Déjà que les espaces sont réduits parce que, ils sont soit allés forcément à Paris ou dans d'autres villes, etc., eh bien, ils réduisent encore plus ce champ, même dans leur ville, et des fois c'est même réduit à un bloc. Bon eh bien voilà, tu es affilié à un bâtiment. Et le mal, il est là en fait. Il faut qu'on sorte de ça, il faut que les gens ils sortent de ça. » (Youssef, 33 ans)

Youssef emmène les jeunes en sortie culturelle afin de les extraire du quartier et leur apporter une ouverture sur le monde. Ces sorties culturelles suscitent des discussions entre les jeunes et Youssef et entre jeunes.

« J'ai emmené aussi les jeunes voir, le film de Ladj Ly *Les Misérables*, et à la fin du film, tu as une discussion : "Ah oui, mais voilà, regarde..." Ça reflétait un peu leur imaginaire du truc. Sauf que pour moi, c'était déjà trop fort, tu vois. Je me disais : "Oui, franchement..." C'est vrai que tu as des bribes de vérité là-dedans, mais la fin, franchement, moi, tu vois, ça m'a bouleversé. Eux c'était une forme d'excitation, c'est : "Eh bien tiens, ça ressemble... ça reflète un peu le truc, mais on aurait voulu voir s'il jette le cocktail, s'il le jette pas." Du coup, ils ont eu l'intelligence à mon avis de ne pas montrer ce truc-là, parce que tout un chacun se fait son imaginaire par rapport à la suite. Mais c'est un bel état des lieux en même temps, tu vois, de ce qu'est la banlieue aujourd'hui. C'est les conflits de voisinage, les conflits avec les policiers, les institutions, on confond le maire. On appelle un gars qui est le maire, alors que c'est pas du tout ça, normalement la vocation, tu vois, d'un maire, etc. Et franchement, c'est des choses comme ça qui m'intéressent, c'est-à-dire qu'avoir des avis des fois qui vont être contradictoires, la confrontation d'idées, c'est quelque chose qui m'a toujours plu. Rien que ça, ça suffit à me nourrir. Si tu veux, c'est un peu une nourriture spirituelle que de... Tu parles avec les gens, ils vont te dire ça, toi tu vas défendre une position, puis chez toi tu vas rentrer, tu vas réfléchir là-dessus. Tu vas avoir un petit temps de méditation. Tu diras : "Tiens, non, mais en fait peut-être qu'il y a du gris." Et puis tu reprends la discussion, et moi c'est ça que j'aime. » (Youssef, 33 ans)

Dans le cadre de son association, Djibril a pu organiser des voyages dans plusieurs pays. Ces projets visaient principalement à apporter une aide technique à des populations marginalisées qui faisaient face à des situations difficiles liées à l'environnement dans un pays pauvre, comme le Mali ou le Sénégal. Par exemple, dans le cas du Mali, c'est le grand frère d'un ami à Djibril vivant sur place qui les a informés de la situation problématique d'un village en termes d'accès à l'eau. L'obstacle principal à ce genre d'actions est, selon Djibril, de réussir à rassembler les fonds nécessaires. Après avoir effectué une levée de fonds, en répondant à des appels à projets, auprès de l'Éducation nationale, du département, de la BNP, de leur entreprise, de leur association, en mobilisant des fonds propres, et à travers plusieurs actions auxquelles les jeunes ont participé, l'association a emmené un groupe de jeunes,

après leur avoir fait suivre un cycle d'ateliers leur permettant d'être mieux armés pour aider les villageois à construire un forage, en voyage au Mali pour ce projet appelé « De l'eau pour un village ». Il leur a fallu trois ans pour monter ce voyage, car ils ont eu beaucoup du mal à trouver les financements. Ils ont également participé à une distribution de denrées alimentaires. Ils s'étaient donné plusieurs critères dans le recrutement des jeunes : une moitié de filles, l'autre de garçons ; être volontaire ; avoir fait preuve de bonne volonté au travail et à l'effort. Dans le cadre de ce projet, Djibril et ses camarades souhaitent transmettre aux jeunes de leur quartier l'esprit scientifique et la volonté d'aider les plus démunis. Les jeunes ont énormément apprécié ce projet, car cela leur a permis d'acquérir de nouvelles connaissances, de voyager dans un pays qu'ils ne connaissaient pas et de se sentir utiles en aidant les autres.

« On est partis de rien, absolument rien, et notre objectif c'était de transmettre à des jeunes de notre ville certaines de nos connaissances sur l'eau, avec un esprit scientifique dans tout ça, et le raisonnement scientifique. Le projet a duré sur un an, et on a essayé justement de faire en sorte que eux puissent proposer des solutions à partir de connaissances qu'on leur a apportées, avec un certain raisonnement scientifique. Et ça a abouti. Même à la fin, ils ont même pu travailler l'oral, parce qu'ils ont commenté ça devant une centaine de personnes, et on a même été avec eux en Inde pour concrétiser le projet ». (Djibril, 30 ans)

En amont du départ du groupe au Mali ou au Sénégal, Djibril et l'association se sont bien assurés qu'il y avait une réelle demande dans le pays d'accueil et qu'ils n'allaient pas leur imposer quoi que ce soit ni créer un besoin qui n'existait pas, ou d'autres problèmes. L'association a accompagné les jeunes sélectionnés pour ce projet dans une formation scientifique autour de la thématique de l'eau en organisant des ateliers (recherche bibliographique, travaux pratiques de physique-chimie) et des visites d'institutions scientifiques couvrant cet objet comme l'Institut de recherche pour le développement (IRD), des stations de traitement de l'eau, des expositions, etc.

Les jeunes qui ont participé à ces voyages disent qu'ils en tirent des souvenirs inoubliables. Ils se sont rendu compte qu'ils vivent dans un grand confort en France par rapport à ce qu'ils ont vu de la vie des villageois en Afrique : « Pour certains, ça leur met une claque. » Djibril espère que cette expérience suscitera chez certains une vocation et qu'ils auront à cœur de construire à leur tour ce genre de projet. S'il est difficile d'attribuer un rôle à l'implication des jeunes dans ces projets à forte connotation scientifique, Djibril constate que certains d'entre eux ont fait une filière scientifique au lycée.

Historiquement, les voyages universitaires ont constitué un moyen de formation des élites en préparant les jeunes des classes supérieures à occuper des positions de pouvoir. Ils y acquièrent des compétences (apprentissage des langues étrangères et des répertoires esthétiques, découverte des normes politiques et religieuses, aisance interactionnelle, connaissance des styles de vie des classes supérieures, sociabilités cosmopolites, etc., mais aussi contact avec des groupes sociaux subalternes) qu'ils pourront mobiliser par la suite (Wagner, 2007). Il demeure, de nos jours, de fortes inégalités sociales en termes de voyages et de vacances (Réau, 2011). Sortir du quartier peut s'avérer être, pour beaucoup de jeunes de quartiers populaires, un véritable voyage, voire un exil. À la différence des classes supérieures pour qui le voyage est une accumulation de ressources et un espace de confirmation de leur destin social privilégié, le voyage hors du quartier est une véritable lutte et souvent une expérience marquante des inégalités et de la violence sociale pour les jeunes de quartiers populaires, *a fortiori* lorsqu'ils sont racisés.

L'association de Youssouf a décidé de développer ses actions vers le pôle économique en encourageant les jeunes à se diriger vers tout ce qui relève de l'entrepreneuriat et de la formation, parce que les responsables de l'association estiment qu'il y a une urgence à ce que les jeunes se forment.

Les circulations transnationales comme modalités d'accumulation et de reconversion de capitaux culturels ont des effets très concrets sur les jeunes des quartiers populaires et sont à l'origine de la création de nouvelles formes de diffusion de savoirs et de compétences, ainsi que de nouvelles formes d'engagement. Assia a fondé Hood Power [le pouvoir du quartier], « un réseau de jeunes acteurs [selon ses propres termes] qui travaillent à la revalorisation de l'image des quartiers », en s'inspirant des modes d'encadrement des jeunes par l'*empowerment* qu'elle a observés lors d'un stage effectué dans une association à Harlem. De par sa socialisation à une culture étatsunienne via la culture hip-hop notamment, elle a voulu, très jeune, voyager aux États-Unis.

« J'ai rajouté un an dans ma scolarité pour pouvoir le faire, en fait. J'avais vraiment envie d'aller aux États-Unis, et j'avais vraiment envie d'aller à New York. J'en ai toujours rêvé, depuis toute petite. Que ce soit dans le cinéma, dans la musique, etc., les offres les plus esthétiques, élaborées, ça venait des US. J'écoutais beaucoup de RnB américain, d'ailleurs c'est pour ça que j'ai toujours été bonne en anglais, parce que j'essayais de comprendre ce que les mecs disaient, je lisais les paroles, j'allais sur les sites de traduction, j'essayais de comprendre. Au début, j'avais un vocabulaire de... de *crooner*, je pouvais draguer toutes les filles, mais j'étais incapable d'avoir une conversation normale. Mais ça m'a donné envie d'apprendre. Donc j'ai grandi avec ça, avec MTV Base, MTV et tout. Je ne sais pas, j'ai toujours nourri cette envie d'aller là-bas, ça m'a toujours fascinée. Je pense comme n'importe quel Français aussi, ou Européen, parce que les États-Unis, ça fascine. Mais aussi, il y avait cet aspect culturel, où je me reconnaissais vachement dans tout ça. Ayant grandi à R., en plus, parce que R., c'est une ville à grande majorité noire, en fait. J'aurais peut-être moins eu cette attirance pour les US si j'avais grandi à T., par exemple. J'aurais peut-être plus eu envie d'aller en Amérique latine, je n'en sais rien. Donc j'avais toujours nourri ça et je voulais réaliser mon rêve. Je me disais que je le méritais bien, à ce moment, dans ma vie. Je me suis dit : "J'ai bien galéré, j'aimerais bien aller aux États-Unis." Donc je me suis bagarrée pour avoir un stage là-bas, qui n'était pas payé, mais qui était plus ou moins logé, donc on s'est débrouillés comme ça et je ne regrette pas, parce que ça m'a ouvert tellement d'opportunités, ça m'a changée... Et tout simplement, réaliser un de ses rêves, c'est juste trop bien dans sa vie. Donc c'était un vrai choix. » (Assia, 27 ans)

Ce voyage transatlantique a été pour elle une expérience qui sort de l'ordinaire, très riche d'enseignements, transférables au contexte français et au cadre local de son quartier qu'elle connaît bien. Là où les membres des classes supérieures sont confortés dans leur pouvoir et leurs privilèges, Assia a conquis le simple fait de se sentir légitime en France, pays où elle est née.

« Quand j'étais aux États-Unis pour mon stage, je vivais à Harlem, parce que c'était plus abordable pour moi. Et au final, c'est la meilleure chose que j'ai faite dans ma vie parce que je me suis très vite intégrée dans Harlem, parce que c'était les mêmes codes sociaux qu'à T. ou à S. Du coup, je me suis retrouvée dans des associations de quartier, j'ai pu découvrir comment les assos bossaient avec les jeunes de Harlem, du Bronx, etc. Ça m'a vachement parlé et je me suis dit : "C'est dommage qu'on n'ait pas ça dans les quartiers." Moi, ce qu'on me proposait comme offre associative, c'était du soutien scolaire, un peu d'introduction à la culture légitime, de temps en temps aller au Louvre, etc. Pour s'amuser, du karting, pour ne pas que les jeunes traînent en bas, mais rien pour dire "vous êtes, vous avez de la valeur, vous pouvez apporter quelque chose", alors que les Américains sont vachement dans... déjà, *Black History Month*, toute l'histoire de cette communauté, ils sont dans la prise de parole, dans l'action, énormément. Ce qui ne va pas dans ta communauté, essaie de le changer, fais comme ci, fais comme ça, de la formation... pour essayer d'en faire des acteurs de leur vie, tout simplement. Nous, on nous apprend : la réussite c'est par l'école, par le sport, et c'est tout. Après, le reste, on s'en fout de ta vie. Tu n'as pas le droit de parler, tu n'as pas le droit d'apporter quelque chose, de contribuer... Ça, c'est la première chose. La deuxième chose, c'est qu'en habitant à Harlem et en me faisant des amis là-bas, avec des gens qui certes, ne parlent pas la même langue

et tout, mais ont les mêmes codes que moi, j'ai pu aller vachement loin dans les conversations que j'avais. J'ai pu me rendre compte à quel point j'étais française. Pas que parce qu'ils me parlaient en tant que Française, mais aussi parce que j'ai pu me rendre compte, par opposition, à quel point notre façon de penser, mes valeurs, etc., étaient françaises. Ça m'a fait du bien, dans le sens où ça m'a réconciliée un peu avec moi-même, mais surtout, ça a déclenché quelque chose chez moi, en mode : "En fait, je suis légitime, je fais partie de ce pays" » (Assia, 27 ans)

Assia, grâce à sa mobilité internationale aux États-Unis et ce qu'elle y a vu, a pu mettre en application, à son retour en France, des modalités d'encadrement des jeunes dans le cadre de son engagement local auprès des jeunes des quartiers populaires.

« À partir de là, en voyant aussi comment ils valorisaient leur histoire, etc., je me suis aussi penchée beaucoup sur la nôtre en fait, sur la Marche [pour l'égalité et contre le racisme], des trucs comme ça, qu'on ne nous apprend pas à l'école, je ne comprendrai jamais pourquoi. En rentrant, je me suis dit : "Je vais essayer d'en faire quelque chose." Ça a commencé tout doucement, en essayant de recréer ces échanges-là, entre les jeunes de mon quartier et les jeunes que j'avais pu rencontrer là-bas, à travers Skype, juste en leur permettant de se parler, de traduire, de faire cette connexion-là. Au fur et à mesure, ça a donné naissance à un programme qui s'appelle Banlieue direct, qui alterne ces sessions d'échange avec de la formation, prise de parole, introduction au *fact-checking*, prise de vue, montage vidéo... plein de petits outils qui leur permettent de se sentir plus armés pour donner leur avis, partager leur vision du monde, essayer de changer des choses. Il y a aussi pas mal de rappels historiques sur l'histoire des quartiers. Il y en a plein, à chaque fois, chaque année, on est choqués des imprécisions qu'ils peuvent avoir sur Zyed et Bouna, par exemple. Il y en a qui croient encore que Zyed et Bouna se sont fait tirer dessus. Ils savent qu'ils sont morts, mais la police est dans l'histoire, donc ça doit être une fusillade, un truc comme ça. Donc c'est important de rappeler aussi cette histoire-là et 2005... bien avant les Gilets jaunes. C'est important qu'ils le sachent aussi, donc on fait ces rappels-là. Et à côté, on a développé d'autres programmes entre-temps, mais ça, c'est vraiment un programme historique, qui a fondé Hood Power. » (Assia, 27 ans)

Les États-Unis apparaissent ainsi comme un modèle dont on peut s'inspirer, mais par certains aspects seulement. Il ne s'agit pas de faire exactement comme là-bas. Ce que perçoivent les têtes de quartier des États-Unis peut même être posé comme un anti-modèle, à ne pas suivre. Youssouf évoque la situation des jeunes Noirs de Chicago dont l'espérance de vie est très courte parce que la violence dans les quartiers pauvres de la ville est endémique. Il souhaite un tout autre destin pour les jeunes des quartiers populaires français.

« C'est ce que je leur dis : "Quand je dis que nous, la terre, elle est pas à nous, on nous la prête, etc." C'est l'héritage qu'on laisse nous aussi aux plus jeunes, c'est que quand vous allez être en âge de vous marier, etc., vous allez avoir des enfants, si votre parcours fait que vous restez sur la ville, vous allez subir ce que vous avez produit. Donc, comprenez-le. C'est qu'à un moment donné, tu fais ça, tu crées une situation conflictuelle. Tu en sors pas. Un jour, tu vas grandir. Peut-être que dans ton esprit, ce sera passé, mais dans l'inconscient collectif, ça va te faire comme un, je sais pas, un Pyramides - Tarterêts où les gens ne savent même plus pourquoi ils sont rentrés dedans, et c'est ton fils qui va y laisser la peau, mais tu diras quoi à ce moment-là ? "Ah, si j'avais travaillé, si j'avais eu l'intelligence de me dire on arrête ça, ça sert à rien. Voilà, à la rigueur, je me suis foutu sur la gueule avec une personne, c'est bon. Ça n'en vaut pas la chandelle, on se laisse les uns les autres tranquilles." Mais sauf que ça fait un peu comme un... j'avais regardé un documentaire sur Chicago où ils disaient que les jeunes, dès 16 ans, il y avait plus d'espoir pour eux. S'ils avaient 21 ans, ils étaient déjà trop vieux. Les mecs, ils se flinguent à 16-17 ans. Et moi je me dis : c'est pas de cette société-là que j'ai envie, tu vois ? C'est pour ça que j'ai aussi pour projet d'essayer d'emmener un petit groupe aux États-Unis, pour qu'ils puissent voir vraiment la réalité du terrain et dire que tout n'est pas rose. » (Youssouf, 33 ans)

La circulation des savoirs comme celle des têtes de quartier favorisent l'acculturation et l'intellectualisation de ces dernières. Les têtes de quartier se sont acculturées à des normes et des pratiques dans leur milieu social d'origine et leur quartier, mais aussi auprès d'autres groupes sociaux aux normes et pratiques différentes des leurs. Convaincues que cela leur a été bénéfique, elles initient, dans le cadre des formes de socialisation des jeunes de leur quartier qu'elles impulsent ou encadrent, la circulation des savoirs et incitent les jeunes à circuler en dehors de leur groupe d'origine afin qu'ils soient confrontés à d'autres normes et pratiques sociales, mais aussi, et peut-être davantage, afin qu'ils se réapproprient leur propre histoire, celle de leurs parents, et plus largement celle des quartiers populaires et de l'immigration.

Conclusion

Cette enquête a porté sur les jeunes qu'on a appelés les têtes de quartier, entendues comme des figures sociales qui incarnent des processus d'intellectualisation et de politisation en milieux populaires. Appréhendée de la sorte, l'étude d'un tel objet, qui reste largement inexploré, a une portée sociologique plus générale sur l'analyse de la genèse des biens culturels et politiques ainsi que sur l'étude du charisme intellectuel et des processus de légitimation culturelle, et permet ainsi de renouveler la sociologie des classes populaires et de la culture. Loin de donner à voir des formes miraculeuses de réussite sociale qui seraient largement dues au mérite des uns et au travail d'encadrement des institutions contre le démerite des autres, le caractère en apparence exceptionnel, hors-norme, des têtes de quartier ne fait en réalité qu'éclairer les inégalités sociales et la stratification sociale de la société française. L'exceptionnalité apparente et la rareté statistique, comme l'incessant travail de catégorisation et de disqualification des jeunesses populaires par les institutions, masquent les conditions sociales particulières qui permettent l'éclosion de telles figures sociales. Plutôt que de voir les têtes de quartier comme des figures exemplaires, donc méritantes, de la réussite, qu'on opposerait à des « ratés » en échec scolaire érigés en contre-exemples d'un système soi-disant méritocratique, nous proposons de les voir, au contraire, comme des révélateurs d'un système profondément inégalitaire.

Les têtes de quartier sont des figures sociales relativement atypiques dans leur milieu d'origine qui renvoient à des processus d'intellectualisation dans les quartiers populaires, en même temps qu'elles permettent de les étudier. Les têtes de quartier brouillent les frontières entre « le savant » et « le populaire » en incarnant une sorte d'hybridation entre ces catégories souvent tenues pour exclusives. La difficulté centrale qu'elles rencontrent, et qui est une contradiction à résoudre pour elles, réside dans le fait que ces jeunes se trouvent à la croisée de plusieurs mondes sociaux, tiraillés entre l'appartenance et la fidélité au groupe d'origine, les classes populaires, le quartier, le groupe de pairs, et une acculturation à la culture légitime, un rapprochement vers les groupes sociaux et les espaces plus légitimes. Mais c'est également ce qui constitue pour elles une ressource et un ressort d'engagement et de socialisation auprès des jeunesses populaires.

Les têtes de quartier renvoient à deux questions importantes : d'une part, ces figures sociales représentent un enjeu de connaissance sociologique ; d'autre part, elles pourraient constituer également un enjeu pour l'action publique. Si la lutte contre l'échec scolaire et l'insertion professionnelle ont été des préoccupations majeures des politiques de jeunesse, depuis les années 1980, les politiques publiques en matière de culture et en direction des jeunes des quartiers populaires urbains, notamment dans le cadre de la politique de la ville, ont été pour le moins ambivalentes en ce qu'elles ont eu pour vocation à la fois d'encadrer ces derniers, voire de les contrôler, et de promouvoir des pratiques culturelles, artistiques et sportives, réduisant souvent ces dernières à de l'occupation. Les politiques mobilisées en direction des jeunes de cités visent ainsi à promouvoir l'accès à la culture *légitime*. Ces politiques partent de la conviction que les quartiers populaires urbains sont des sources de problèmes sociaux. De plus, l'action publique a favorisé les politiques d'insertion des jeunes qui font face à une transformation du salariat et à un chômage de masse depuis plusieurs décennies en les incitant à produire des « projets » et à devenir entrepreneurs de soi. Mais les jeunes des quartiers populaires ne sont pas forcément les mieux dotés pour répondre pleinement à ces injonctions à la

réussite individuelle, même s'ils semblent de plus en plus nombreux à y adhérer, compte-tenu des difficultés et des discriminations qu'ils rencontrent sur le marché du travail. Rejetant la reproduction sociale, les têtes de quartier posent la question de la reconnaissance institutionnelle des savoirs hybrides acquis et transmis par celles-ci, et de la reconnaissance des cultures populaires. Mais elles montrent aussi que, malgré les vagues de massification scolaire et les politiques de démocratisation culturelle, les inégalités face à la culture et aux savoirs continuent à toucher les jeunes des classes populaires.

Bibliographie

- Aidi H., *Rebel Music. Race, Empire, and the New Muslim Youth Culture*, New York, Penguin Random House, 2014.
- Amrani Y., Beaud S., « *Pays de malheur !* » *Un jeune de cité écrit à un sociologue*, Paris, La Découverte, 2004.
- Avril C., *Les aides à domicile : un autre monde populaire*, Paris, La Dispute, 2014
- Bacqué M.-H., Biewener C., *L'empowerment, une pratique émancipatrice*, Paris, La Découverte, 2013.
- Baillet J., Brice-Mansencal L., Hoibian S., Bene J., Dahan C., Timoteo J., « De spectateurs à créateurs : multiplicité des pratiques culturelles et artistiques des jeunes », *INJEP Analyses & synthèses*, n° 30, 2019.
- Baudelot C., Estabiet R., *Allez les filles !* Paris, Le Seuil, 1992.
- Beaud S., 1997, « Un temps élastique. Étudiants des "cités" et examens universitaires », *Terrain*, n°29, p. 43-58.
- Beaud S., *80% au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, La Découverte, 2002.
- Bernstein B., *Langage et classes sociales. Codes sociolinguistiques et contrôle social*, Paris, Minuit, 1975.
- Billiez J., « Le "parler véhiculaire interethnique" de groupes d'adolescents en milieu urbain », in *Actes du colloque « Des langues et des villes »*, Paris, Didier-Érudition », 1992, p. 117-126.
- Boltanski L., *Prime éducation et morale de classe*, La Haye/Paris, Mouton & Cie/EHESS, 1969.
- Bonnéry S., *Comprendre l'échec scolaire. Élèves en difficultés et dispositifs pédagogiques*, Paris, La Dispute, 2007.
- Bonnéry S., « À propos de la crise de la transmission scolaire », *Pensée plurielle*, n° 11, 2006, p. 75-82.
- Bonnéry S., « Décrochage scolaire et modes d'inscription sociale dans l'école et les dispositifs territoriaux », in Baron C. et al. (dir.), *La place des jeunes dans la cité. Tome 1. De l'école à l'emploi ?*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- Bourdieu P. et J.-C. Passeron, *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, Minuit, 1964.
- Braconnier C., Dormagen J.-Y., *La démocratie de l'abstention : aux origines de la démobilisation électorale en milieux populaires*, Paris, Gallimard, 2007.
- Broccolichi S., Sinthon R., « Comment s'articulent les inégalités d'acquisition scolaire et d'orientation ? Relations ignorées et rectifications tardives », *Revue française de pédagogie*, n°175, 2011, p. 15-38.
- Cardon D., Granjon F., « Éléments pour une approche des pratiques culturelles par les réseaux de sociabilité », in O. Donnat, P. Tolila (dir.), *Le(s) public(s) de la culture*. Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 2003, p. 93-108.
- Castel R., *Les métamorphoses de la question sociale : un chronique du salariat*, Paris, Gallimard, 1999.
- Cayouette-Remblière J., *L'école qui classe. 530 élèves du primaire au bac*, Paris, PUF, 2016.

Charle C., Jeanpierre L. (dir.), *La vie intellectuelle en France, tome 1 (Des lendemains de la Révolution à 1914) et tome 2 (De 1914 à nos jours)*, Paris, Le Seuil, 2016.

Charle C., *Naissance des « intellectuels » 1880-1900*, Paris, Minuit, 1990.

Charlot B., « Rapport au savoir et rapport à l'école dans deux collèges de banlieue », *Sociétés contemporaines*, n°11-12, 1992, p. 119-147.

Chateigner F., *Une société littéraire. Sociologie d'un atelier d'écriture*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2008.

Cicchelli V., Octobre S., *L'amateur cosmopolite. Goûts et imaginaires culturels juvéniles à l'ère de la globalisation*, Paris, La Documentation française, 2017

Coulangeon P., *Les métamorphoses de la distinction. Inégalités culturelles dans la France d'aujourd'hui*, Paris, Grasset, 2011.

Darnton R., *Bohème littéraire et Révolution. Le monde des livres au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1983.

Darras E., « La (science) politique ailleurs : retour vers le futur », in *Penser la science administrative dans la post-modernité : mélanges en l'honneur du professeur Jacques Chevallier*, Paris, LGDJ, 2013, p. 143-166.

Dejean M., « La rappeuse Casey à Normale sup' : "Foucault est hardcore" », *Les Inrockuptibles*, 25 mars 2016.

Donnat O., « Pratiques culturelles, 1973-2008. Dynamiques générationnelles et pesanteurs sociales », *Culture études*, n° 2011-7.

Donnat O., *Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'éclectisme*, Paris, La Découverte, 1994.

Donnat O., *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, Paris, La Découverte/Ministère de la culture et de la communication, 2009.

Druetz E., « Un "nigger moment" à la française ? Expérience de la stigmatisation chez les diplômés et étudiants d'origine africaine », *Tracés*, n°30, 2016, p. 125-145.

Durand M., *Grain de sable sous le capot. Résistance & contre-culture ouvrière : les chaînes de montage de Peugeot (1972-2003)*, Marseille, Agone, 2006.

Eribon D., *Retour à Reims*, Paris, Fayard, 2009.

Ernaux A., *La Honte*, Paris, Gallimard, 1997.

Evans C., « Les publics populaires. Aux abonnés absents en bibliothèque ? », *Bulletin des bibliothèques en France*, n°1, mars 2014.

Faure S., Garcia M.-C., *Culture hip-hop, jeunes des cités et politiques publiques*, Paris, La Dispute, 2005.

Fol S., « Mobilité et ancrage dans les quartiers pauvres : les ressources de la proximité », *Regards sociologiques*, n°40, 2010, p. 27-43.

Gaxie D., *Le cens caché. Inégalités culturelles et ségrégation politique*, Paris, Le Seuil, 1978.

Gaulejac V. de, *La névrose de classe. Trajectoire sociale et conflits d'identité*, 3^e édition, Paris, Hommes et Groupes, 1999.

Gilroy P., *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*, Paris, Éditions Amsterdam, 2010.

Gombault V., « Deux ménages sur trois disposent d'internet chez eux », *INSEE première*, n°1340, 2011.

Grignon C., Passeron J.-C., *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 1989.

Hadj Belgacem, S., « Reconquérir la jeunesse des cités ? Enjeux et contradictions d'un Conseil Local des Jeunes dans une municipalité communiste », *Mouvements*, n° 85, 2016, p. 95-103.

Hajjat A., *La Marche pour l'égalité et contre le racisme*, Paris, Éditions Amsterdam, 2013.

Hajjat A., Mohammed M., *Islamophobie. Comment les élites françaises fabriquent le « problème musulman »*, Paris, La Découverte, 2013.

Hamidi C., « Éléments pour une approche interactionniste de la politisation. Engagement associatif et rapport au politique dans des associations locales issues de l'immigration », *Revue française de science politique*, n°1, vol. 56, 2006, p. 5-25.

Hamidi C., *La société civile dans les cités. Engagement associatif et politisation dans des associations de quartier*, Paris, Economica, 2010.

Higbie T., *Labor's Mind. A History of Working-Class Intellectual Life*, Chicago, University of Illinois Press, 2019.

Hoggart R., *33 Newport Street. Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 1991.

Hoggart R., *La culture du pauvre : étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Minuit, 1970.

Ihl O., *Le Mérite et la République. Essai sur la société des émules*, Paris, Gallimard, 2007.

Jaquet C., *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, PUF, 2014.

Jobard F., « Sociologie politique de la "racaille" », in Lagrange H. (dir.), *Émeutes urbaines et protestations. Une singularité française*, Paris, Presses de Sciences Po, 2006, p. 59-80.

Jobard F. et al., « Mesurer les discriminations selon l'apparence : une analyse des contrôles d'identité à Paris », *Population*, n°3, vol. 67, 2012, p. 423-451.

Kakpo N., *L'islam, un recours pour les jeunes*, Paris, Presses de Sciences Po, 2007.

Kakpo S., *Les devoirs à la maison. Mobilisation et désorientation des familles populaires*, Paris, PUF, 2012.

Katz J., *Seductions of Crime: Moral and Sensual Attractions in Doing Evil*. New York: Basic Books, 1988.

Labadie F., « Politiques locales de jeunesse et territorialisation de l'action publique », *Agora débats/jeunesses*, n°43, 2007, p. 30-43.

Labov W., *Le parler ordinaire. La langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, Paris, Minuit, 1993.

Lagroye J., *La politisation*, Paris, Belin, 2003.

Lahire B., *Tableaux de familles. Heurs et malheurs scolaires en milieu populaire*, Paris, Gallimard, 1995.

Lardeux L., Tiberj V. (dir.), *Génération désenchantée ? Jeunes et démocratie*, Paris, La Documentation française, 2021.

Loncle P., « Jeunes et politiques publiques : des décalages croissants », *Agora débats/jeunesses*, n° 64, 2013, p. 7-18.

Macleod J., *Ain't No Makin' It. Aspirations and Attainment in a Low-Income Neighborhood*, Boulder, Westview Press, 1995.

Matlin D., *On the Corner. African American Intellectuals and the Urban Crisis*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2013.

Matonti F., *Intellectuels communistes. Essai sur l'obéissance politique. La Nouvelle Critique (1967-1980)*, Paris, La Découverte, 2005.

Masclat O., *La gauche et les cités. Enquête sur un rendez-vous manqué*, 2^e édition, Paris, La Dispute, 2003.

Melliani F., *La Langue du quartier. Appropriation de l'espace et identités urbaines chez des jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*, Paris, L'Harmattan, 2000.

Merle P., « La démocratisation de l'enseignement entre égalisation et illusions », in Duru-Bellat M., Van Zanten A. (dir.), *Sociologie du système éducatif. Les inégalités scolaires*, PUF, Paris, 2009.

Mischi J., *Servir la classe ouvrière. Sociabilités militantes au PCF*, Rennes, PUR, 2010.

Mischi J., *Le Communisme désarmé. Le PCF et les classes populaires depuis les années 1970*, Marseille, Agone, 2014.

Muxel A., *Politiquement jeune*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2018.

Octobre S., « Les horizons culturels des jeunes », *Revue française de pédagogie*, 163, 2008a, p. 27-38.

Octobre S., « La construction intra-familiale des différenciations de "genre" à travers les loisirs culturels », *Agora*, n°47, 2008b, p. 98-110.

Orange S., « Le choix du BTS. Entre construction et encadrement des aspirations des bacheliers d'origine populaire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°183, 2010, p. 32-47.

Oualhaci A., *Se faire respecter. Ethnographie de sports virils dans des quartiers populaires en France et aux États-Unis*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017.

Oualhaci A., « Enfiler les gants de la respectabilité. Accumulation et usages du capital culturel dans les quartiers populaires (France/États-Unis) », *Actes de la recherche en science sociale*, n° 228, 2019, p. 56-75.

Pagis J., *Mai 68. Un pavé dans leur histoire. Évènement et socialisation politique*, Paris, Presses de Sciences Po, 2014.

Pan Ké Shon J.-L., « Ségrégation ethnique et ségrégation sociale en quartiers sensibles. L'apport des mobilités résidentielles », *Revue française de sociologie*, n°3, vol. 50, 2009, p. 451-487.

- Pasquali P., *Passer les frontières sociales. Comment les « filières d'élite » entrouvrent leurs portes*, Paris, Fayard, 2014.
- Pasquier D., *L'internet des familles modestes. Enquête dans la France rurale*, Paris, Presses des Mines, 2018.
- Pasquier D., *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*, Paris, Autrement, 2005.
- Peterson R. A., Kern R. M., « Changing Highbrow Taste: From Snob to Omnivore », *American Sociological Review*, n°55, vol. 61, 1996, p. 900-907.
- Peterson, R. A., "Understanding Audience Segmentation: From Elite and Mass to Omnivore and Univore", *Poetics*, n° 21, 1992, p. 243-258.
- Peugny C., *Le destin au berceau. Inégalités et reproduction sociale*, Paris, Le Seuil, 2013.
- Pierru E., *Guerre aux chômeurs ou guerre au chômage*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2005.
- Piettre A., « Le renouveau islamique dans l'expérience politique du *Kollectif* de Bondy (2000-2001) », *Revue européenne des migrations internationales*, n° 4, vol. 29, 2013, p. 111-132.
- Pitti L., « Une matrice algérienne ? Trajectoires et recompositions militantes en terrain ouvrier, de la cause de l'indépendance aux grèves d'OS des années 1968-1975 », *Politix*, n° 76, 2006, p. 143-166.
- Poliak C., *La vocation d'autodidacte*. Paris, L'Harmattan, 1992.
- Poullaouec T., *Le diplôme, arme des faibles. Les familles ouvrières et l'école*, Paris, La Dispute, 2010.
- Préteceille E., « La ségrégation ethnoraciale a-t-elle augmenté dans la métropole parisienne ? », *Revue française de sociologie*, n° 3, vol. 50, 2009, p. 489-519.
- Prost A., *L'enseignement s'est-il démocratisé ?*, Paris, PUF, 1986.
- Pudal B., *Prendre parti. pour une sociologie historique du PCF*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1989.
- Pudal B., *Un monde défait. Les communistes français de 1956 à nos jours*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2009.
- Réau B., *Les Français et les vacances*, Paris, CNRS éditions, 2011.
- Renahy N., « Classes populaires et capital d'autochtonie. Genèse et usages d'une notion », *Regards sociologiques*, n°40, 2010, p. 9-26.
- Retière J.-N., *Identités ouvrières. Histoire sociale d'un fief ouvrier en Bretagne 1909-1990*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- Retière J.-N., « Autour de l'autochtonie. Réflexions sur la notion de capital social populaire », *Politix*, n°63, vol. 16, 2003, p. 121-143.
- Rousseau A., « Petite bourgeoisie intellectuelle et classe ouvrière dans la configuration des chrétiens de gauche en France (1962-1978) », *Histoire@Politique*, n° 30, 2016, p. 98-113.
- Sayad A., *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité. 1. L'illusion du provisoire. 2. Les enfants illégitimes*. Paris, Raisons d'agir, 2006.

- Schwartz O., *Le monde privé des ouvriers : Hommes et femmes du Nord*, Paris, PUF, 2002 [1^{re} édition 1990].
- Siblot Y., *Faire valoir ses droits au quotidien: les services publics dans les quartiers populaires*. Paris, Presses de Sciences Po, 2006.
- Siblot Y., Cartier M., Coutant I., Maslet O., Renahy N., *Sociologie des classes populaires contemporaines*, Paris, Armand Colin, 2015.
- Skeggs B., *Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire*, Marseille, Éditions Agone, 2015.
- Talpin J., « Politiser les jeunes du ghetto. L'organizing de jeunesse entre empowerment et endoctrinement aux États-Unis », *Sciences et actions sociales* [en ligne], n°1, 2015.
- Talpin, J., *Community organizing : De l'émeute à l'alliance des classes populaires aux États-Unis*, Paris, Raisons d'agir, 2016.
- Talpin J., O'miel J., Fregosi F. (dir.), *L'islam et la cité. Engagements musulmans dans les quartiers populaires*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2017.
- Thin D., *Quartiers populaires. L'École et les familles*, Lyon, PUL, 1998.
- Tissot S., Poupeau F., « La spatialisation des problèmes sociaux », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 159, 2005, p. 4-9.
- Tissot S., *L'État et les quartiers, genèse d'une catégorie de l'action publique*. Paris, Le Seuil, 2007.
- Van Zanten A., *L'école de la périphérie*, Paris, PUF, 2001.
- Van Zanten A., *Choisir son école. Stratégies parentales et médiations locales*, Paris, PUF, 2009.
- Voisin A., « Des jeunes "univores" ? Musique, ethnicité et (il)légitimité culturelle dans l'East-End londonien et en Seine-Saint-Denis », in Coulangeon P., Duval J. (dir.), *Trente ans après La Distinction de Pierre Bourdieu*, Paris, La Découverte, 2013, p. 113-126.
- Wacquant L., *les prisons de la misère*, Paris, Raisons d'agir, 1999.
- Wagner A. C., « La place du voyage dans la formation des élites », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°170, 2007, p. 58-65.
- Weber M., *Économie et société. Tome 1*, Paris, Plon, 1995.
- Willis P., *L'école des ouvriers. Comment les enfants d'ouvriers obtiennent des boulots d'ouvriers*, Marseille, Agone, 2011.
- Zegnani S., *Dans le monde des cités. De la galère à la mosquée*, Rennes, PUR, 2013.
- Zéroulou Z., « La réussite scolaire des enfants d'immigrés. L'apport d'une approche en termes de mobilisation », *Revue française de sociologie*, n° 3, vol. 29, 1988, p. 447-470.

LES « TÊTES DE QUARTIER »

ENQUÊTE SUR DES FIGURES D'INTELLECTUALITÉ EN MILIEUX POPULAIRES

Cette enquête entend combler un déficit de connaissances concernant les jeunesses populaires contemporaines et donner à voir, au travers de la question circonscrite du rapport à la culture et aux savoirs légitimes, comment se construisent au quotidien les inégalités sociales au sein de la jeunesse. Cette enquête explore un aspect méconnu de la sociologie : les figures d'intellectualité de la jeunesse au sein des quartiers populaires en France. En enquêtant sur l'intellectualité depuis les marges, cette étude a une visée double : elle entend contribuer à la sociologie de la culture dans la variété de ses formes, légitimes et illégitimes, et à la sociologie des jeunes des classes populaires, dans une perspective renouvelée, en se centrant sur les figures d'intellectualité auxquelles ces deux domaines de la sociologie prêtent peu d'attention.

En étudiant le rapport de jeunes habitant-e-s de quartiers populaires à la culture et au politique dans une approche qualitative, l'objectif est d'analyser les formes savantes de la culture populaire, appropriées et renouvelées par les jeunes, à travers notamment le cas des « têtes » de quartier, pour la plupart issues du quartier et qui y sont restées. L'intellectualité populaire définie comme processus d'appropriation de savoirs et travail réflexif sur soi est étudiée en actes et dans les manières dont elle s'incarne dans des relations sociales localisées. Cette étude offre, plus largement, une approche originale des inégalités sociales (de classe, ethnoraciales et de sexe), saisies empiriquement dans leur contexte d'actualisation, en prêtant attention aux types de ressources distinctives héritées et mobilisées par « en bas », au rôle des institutions et de l'action publique, aux sociabilités et à la dimension spatiale des rapports de pouvoir.